

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MÉMOIRE ET DYSTOPIE

L'UTILISATION POLITIQUE DE LA MÉMOIRE DANS LE ROMAN *1984* DE

GEORGE ORWELL

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

FRÉDÉRIC BÉLANGER-MARCHAND

JANVIER 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iii
INTRODUCTION..	1
CHAPITRE I.....	6
MÉMOIRE ET TOTALITARISME.....	6
1.1 <i>1984</i> et son époque.....	9
1.2 <i>1984</i> et le totalitarisme.....	14
1.3 L'utilisation totalitaire de la mémoire collective.....	21
1.4 L'utilisation totalitaire de la mémoire individuelle.....	26
CHAPITRE II.....	35
MÉMOIRE ET TRADITION LITTÉRAIRE.....	35
2.1 La dystopie océanienne ou l'utopie renversée de Big Brother.....	37
2.2 Modernité dystopique et mémoire de l'utopie.....	48
2.3 Winston Smith utopiste : la mise en abîme de l'utopie.....	52
2.4 <i>1984</i> : une utopie uchronique sur fond de dystopie.....	58
CHAPITRE III.....	69
MÉMOIRE ET LANGAGE.....	69
3.1 Le novlangue ou la perversion du langage.....	71
3.2 Les télécrans et la mécanisation du langage.....	82
3.3 Écriture et littérature : la résistance du langage.....	89
CONCLUSION.....	95
BIBLIOGRAPHIE.....	99

RÉSUMÉ

À partir du roman *1984* de George Orwell, nous entendons montrer la relation entre la mémoire et la dystopie afin d'explicitier le lien qui existe entre les facultés mnésiques et leurs incidences sur une œuvre de fiction à visée politique. Chez Orwell, les récupérations historiques d'événements avérés, les mises en abîmes tirées de la tradition de l'utopie et l'utilisation du langage sont représentatives d'une tendance à voir dans le passé les possibilités d'un à-venir autre. La manipulation des mémoires individuelle et collective par un régime totalitaire devient la voie privilégiée pour asseoir un pouvoir sur le social. Cependant, c'est également la mémoire qui permet à l'individu de s'échapper du cauchemar sociétal en lui inspirant des rêves compensatoires et en lui insufflant le désir d'œuvrer concrètement au renversement de l'ordre établi. La mémoire permet ainsi l'émergence d'une altérité en fournissant les références d'un passé différent du présent qui alimenteront une critique du totalitarisme et, ultimement, contribueront à l'avènement d'un monde meilleur. La réappropriation d'une mémoire du passé devient, par conséquent, le moteur d'une écriture visant à définir l'horizon possible de l'avenir. Dans ce contexte, le passé s'avère être à la fois un enjeu primordial pour la domination totale et l'essence d'une résistance pour assurer à l'humanité l'espoir et l'avenir de la liberté.

MOTS-CLÉS : Littérature, mémoire, dystopie, totalitarisme. George Orwell : *1984*.

INTRODUCTION

Aborder une œuvre de science-fiction sous-entend inévitablement la confrontation à l'un ou l'autre des thèmes de prédilection qui définissent et caractérisent le genre. Procédés technologiques avant-gardistes, clonages et manipulations génétiques, menaces extra-terrestres et autres conquêtes intergalactiques ne sont que quelques-uns des lieux communs les plus fréquemment rencontrés dans ce genre littéraire trop souvent cantonné, péjorativement, à la littérature de masse. Mais s'il est vrai que certaines œuvres de science-fiction demeurent insipides par un fâcheux penchant à sombrer dans la vacuité et le simple divertissement, force est de constater que d'autres ouvrages proposent au contraire une réflexion profonde et enrichissante, appuyée sur de larges connaissances historiques, politiques et philosophiques tout en s'articulant à des traditions littéraires ayant jalonné et façonné le développement de la pensée et de la civilisation. Parmi ces dernières œuvres, on retrouve entre autres certains romans utopiques qui proposent parfois des idées judicieuses susceptibles de rendre le monde véritablement meilleur. On retrouve également des récits axés sur la représentation d'univers cauchemardesques qui agissent, sous les apparences de fiction, comme autant d'images spéculaires de réalités et de faits historiquement avérés, mais transposés dans une vision futuriste ou anticipative. Il s'agit alors de fictions dystopiques qui, sur un ton lugubre et pessimiste, visent à souligner les conséquences dramatiques que peuvent engendrer certains phénomènes problématiques si aucune mesure adéquate n'est mise en œuvre pour en contrer l'avènement. Déshumanisation, individualisme exacerbé ou décimation partielle, voire totale de la race humaine, utilisation abusive de technologies dangereuses, despotisme hégémonique de régimes totalitaires assoiffés de pouvoir, voilà quelques exemples des risques potentiels mis en relief par le genre de la dystopie. Dès lors, il devient possible de considérer ce type de littérature comme une intervention prophylactique par sa propension à diffuser un contenu idéologique permettant de sensibiliser, d'éveiller les consciences et d'apporter des solutions concrètes aux menaces latentes. Mais encore faut-il qu'une certaine transmission s'opère afin que les

idées ainsi véhiculées ne sombrent pas dans l'oubli et qu'à travers la mémoire elles libèrent leur force de résistance et de subversion.

La mémoire, dans ce contexte, apparaît alors comme une faculté essentielle dans la mesure où, garante du passé et de ce qui fut, elle est porteuse de ce qui est désormais révolu, mais qui demeure néanmoins une référence pour comparer ce qui est et ce qui pourrait éventuellement advenir. À ce titre, il est intéressant de remarquer l'importance prépondérante accordée à la mémoire dans plusieurs fictions dystopiques. Que l'on pense par exemple à *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury, aux romans de Philip K. Dick ou encore aux œuvres cinématographiques dépeignant un futur glauque et cauchemardesque, les enjeux mémoriaux autour desquels se tissent intrigues et récits y revêtent un caractère central. À ce chapitre, le roman *1984* de George Orwell est de loin l'un des plus éloquents quant au traitement qui y est fait de la faculté de la mémoire, de l'instrumentalisation de celle-ci et de l'espoir qu'elle suscite chez son protagoniste. En effet, si le roman d'Orwell évoque habituellement l'image d'une société soumise au despotisme du tout puissant Big Brother, il serait toutefois réducteur de résumer *1984* à ce seul aspect. Bien entendu, le Parti qui gouverne l'Océania érige un état policier où une surveillance accrue est rendue notamment possible par une technologie de pointe au service d'une caste privilégiée qui en abuse pour épier les citoyens et piéger les individus présentant des signes de dissidence. Cependant, il est important de comprendre que là ne s'arrête pas la folie des dirigeants. Pour consolider leur emprise sur le réel, les membres du Parti n'hésitent pas à modifier substantiellement les traces du passé afin d'apparaître sous un jour qui leur est favorable. Ainsi, on assiste à la mise en place d'un appareil étatique qui s'efforce de tronquer les archives et de répandre des mensonges pour manipuler l'opinion publique. Les œuvres littéraires du passé sont transformées en un succédané aux antipodes de ce qu'elles étaient alors que le langage subit une épuration pour empêcher les citoyens d'échanger entre eux des informations qui pourraient permettre l'émergence d'une pensée critique. C'est dans ce contexte de manipulation mnésique que le personnage de Winston Smith essaie de conforter son intuition voulant que les choses étaient peut-être meilleures avant que le Parti accède au pouvoir. Il tente, par conséquent, de trouver des preuves pour corroborer cet état de faits

en sondant les quartiers ouvriers et en questionnant des vieillards susceptibles de se souvenir. Parallèlement à cette enquête, il travaille à l'élaboration de son journal afin de fournir à l'avenir une référence sur ce qu'était le passé, c'est-à-dire son propre présent, et ainsi participer à l'émergence d'une nouvelle réalité politique qui soit plus digne de l'humanité. En ce sens, il devient possible de voir dans l'entreprise du protagoniste une mise en abîme de *1984* qui agit comme une représentation du travail de l'utopiste. Mais Smith est un dissident et son comportement hérétique lui attire les foudres du Parti. Il se fait arrêter et on le soumet à un traitement choc visant à corriger sa mémoire afin de l'infléchir en fonction des attentes du gouvernement.

Dans *L'Art du roman*, Milan Kundera souligne à juste titre que « [l]e "déjà connu" [...] est le fameux thème de George Orwell : l'oubli imposé par un pouvoir totalitaire.»¹ Il affirme également qu'« avant de devenir un problème politique, le vouloir de l'oubli est un problème existentiel : depuis toujours, l'homme connaît le désir de récrire sa propre biographie, de changer le passé, d'effacer les traces, et les siennes et celles des autres. »² Kundera ajoute finalement que « [l]a lutte de l'homme contre le pouvoir est la lutte de la mémoire contre l'oubli. »³ Mais pourquoi, sommes-nous en droit de questionner, autant d'œuvres de science-fiction mettent-elles ainsi l'accent sur la thématique de l'oubli et quelles sont, précisément, les relations qui unissent la mémoire et la dystopie? Notre hypothèse globale est la suivante. Si la mémoire, faculté qui permet de conserver et de rappeler des états de conscience passés et les états de choses qui s'y trouvent associés, est souvent présentée dans les fictions dystopiques comme un échappatoire ou un exutoire à la réalité cauchemardesque oppressante, c'est parce que la plupart de ces dystopies développent l'idée voulant que tout changement politique ou historique y est impossible. Dans un tel contexte, la mémoire devient paradoxalement le lieu de tous les espoirs. Puisque l'on se souvient que les choses ont déjà été différentes, il devient en effet possible d'imaginer qu'elles le seront également dans un avenir plus ou moins lointain. Les souvenirs deviennent alors des points de

¹ Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1987, p. 172.

² *Idem.*

³ *Idem.*

référence à partir desquels la mémoire, alliée à l'imagination et à l'espérance, peut générer des changements et soutenir la critique d'un présent totalitaire.

C'est donc une politique de la mémoire que nous chercherons à dégager de *1984*, roman pourtant unanimement reconnu comme œuvre d'anticipation. Mais contrairement aux principales pistes d'interprétation qui ont cantonné le roman d'Orwell dans le genre anticipatif pour y voir une œuvre prophétique, notre démarche vise plutôt à mettre au jour la critique politique qui sous-tend *1984*, à l'exemple de Jacques G. Ruelland qui considérait le livre d'Orwell comme une œuvre pamphlétaire et un avertissement contre les dangers du totalitarisme.⁴ En nous appuyant ainsi sur un roman où les préoccupations concernant l'avenir de la mémoire sont fondamentales et en établissant un parallèle avec les principaux régimes totalitaires du XX^e siècle, nous comptons démontrer les répercussions tangibles des dictatures sur l'activité mémorielle. Il s'agira en somme de considérer la manière dont *1984* met en scène la manipulation de la mémoire dans l'instauration d'un régime totalitaire déshumanisant et l'instrumentalisation de la mémoire que peut pratiquer une dictature à des fins politiques. Nous verrons en outre que la lutte constante du protagoniste vise en quelque sorte une reconquête du passé dans le but de faire jaillir une altérité susceptible de renverser l'autocratie en place. Cette analyse implique évidemment la prise en compte du contexte socio-historique ayant précédé la parution du roman d'Orwell de manière à démontrer l'influence qu'ont pu avoir les événements de la Seconde Guerre mondiale sur le processus d'écriture de *1984*, et ce, afin d'explicitier l'idée paradoxale voulant qu'une mémoire du passé puisse engendrer une projection futuriste et donner lieu à une œuvre d'anticipation. L'étude du texte sous l'optique du genre utopique nous permettra, quant à elle, de saisir l'importance que cette tradition littéraire accorde à la mémoire et de contextualiser le but idéologique poursuivi par le traitement de cette faculté à travers les fictions dystopiques. Nous verrons, par conséquent, que le texte d'Orwell s'inscrit dans une lignée littéraire particulière et qu'il réactive certains thèmes élaborés par des œuvres antérieures afin d'agir comme un relais mnésique et un continuateur du

⁴ Guy Bouchard, André Rocque, Jacques G. Ruelland, *Orwell et 1984 : trois approches*, Montréal, Bellarmin, 1988.

mouvement de l'utopie. Nous comptons finalement souligner la relation privilégiée entre la mémoire et le langage pour amorcer une réflexion sur le rôle de l'écrivain dans la transmission d'un héritage culturel et historique et dans l'utilisation de son art à des fins politiques. À cet égard, nous verrons que les modifications lexicales proposées dans *1984* agissent sur la mémoire par le truchement des fonctions référentielles desquelles l'homme dépend pour formuler des idées et saisir le monde dans lequel il évolue. La tripartition que nous proposons pour notre démarche vise ainsi essentiellement à couvrir les principaux liens qui unissent la mémoire et la dystopie dans l'élaboration d'une œuvre de fiction et à approfondir les motifs fondamentaux qui soutiennent cette relation.

CHAPITRE I

MÉMOIRE ET TOTALITARISME

Considéré par certains comme une œuvre mineure comportant de graves lacunes littéraires et par d'autres comme un chef d'œuvre encore inégalé dans son genre, le roman *1984* de George Orwell ne laisse personne indifférent et demeure encore aujourd'hui, peut-être plus que jamais, d'une étonnante actualité. À une époque où la plupart des activités découlant des différentes sphères gouvernementales croulent sous le poids d'une bureaucratie parfois aliénante, où des attentats terroristes sans précédent secouent les fondements de la société occidentale, à l'heure où l'on assiste à une véritable explosion de l'appareil médiatique et des divers supports de l'information, en passant par l'instauration en milieu urbain de caméras de surveillance aux artères névralgiques et de l'application de nouvelles lois d'exception qui permettent de mettre en suspens les libertés individuelles au profit d'une exigence de sécurité d'état frôlant la paranoïa, certains thèmes développés dans *1984* peuvent revenir à notre mémoire avec des échos inquiétants d'une singulière familiarité.

Rappelons que l'action de *1984* se déroule principalement dans la ville de Londres, sous le régime totalitaire de *Big Brother*, et qu'il s'agit de l'histoire de Winston Smith, un fonctionnaire du Parti, qui travaille pour le ministère de la vérité. Toutefois, ce ministère s'avère être en réalité la branche du gouvernement qui se spécialise dans la propagande et dans la manipulation de l'information. La tâche qui incombe à Winston Smith consiste à modifier des archives, notamment des articles du *Time Magazine*, afin de faire correspondre la réalité aux prédictions de *Big Brother*. Mais ce qui est étonnant, c'est que personne ne semble se souvenir de quoi que ce soit, à l'exception bien entendu du protagoniste qui, lui, prend conscience de l'omniprésence

du mensonge et de la supercherie. Il décide alors de rédiger clandestinement ses mémoires afin de témoigner de la réalité cauchemardesque qui l'entoure, et ce, dans l'espoir tacite que ses écrits aient un impact sur l'avenir. Finalement, après avoir tenté de rejoindre les rangs d'un groupuscule de résistants nommé la Fraternité, Smith est trahi, arrêté et torturé. On lui fait un lavage de cerveau pour remodeler sa mémoire en fonction des attentes du Parti, et il finit par devenir un citoyen exemplaire et fidèle à *Big Brother*.

Si l'on remarque d'emblée la place centrale qu'occupe la mémoire dans le roman de George Orwell, notamment par le biais de la quête de Winston Smith qui essaie constamment de recueillir des informations sur le passé afin de corroborer son intuition voulant que la vie était peut-être meilleure avant l'arrivée au pouvoir du Parti, ou encore par la manipulation des faits orchestrée dans le but d'assurer l'hégémonie infaillible de *Big Brother*, il importe de se pencher d'abord sur les éléments historiques qui ont influencé la vision d'Orwell. L'hypothèse à l'origine de ce chapitre est que le Parti imaginé par Orwell s'inspire essentiellement des principaux régimes totalitaires ayant entaché la première moitié du XX^e siècle, en l'occurrence, le national-socialisme hitlérien et le bolchevisme stalinien. Naturellement, de nombreux ouvrages ont déjà été consacrés aux divers parallèles entre *1984* et le totalitarisme. Ainsi, la lecture de Frédéric Regard est en grande partie fondée sur ce rapport qu'entretient le roman d'Orwell avec le totalitarisme. Pour lui, «[i]l n'y a pas chez Orwell le nazisme d'une part, le communisme d'autre part : il y a seulement le totalitarisme qui implique la mort d'un "je" capable d'écriture.»¹ En effet, à son avis, tout dans *1984* est articulé autour de la question concernant le rôle de l'écriture dans la sauvegarde de l'humanité et de l'histoire, autour du potentiel du sujet, comme producteur de signes, à résister aux assauts d'une oligarchie déshumanisante. Mais Frédéric Regard souligne aussi que le roman porte également sur les rapports entre temps et écriture :

dans un monde où l'Histoire est "rectifiée" en permanence, où le temps est sans cesse soumis à des réajustements normatifs, où toutes les traces du passé non conformes aux décisions officielles sont précipitées dans des "trous de mémoire",

¹ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 1994, p. 17.

c'est l'oubli qui crée les héros officiels (par exemple Ogiivy). La mémoire se confond dès lors avec le "crime de penser" et le saut dans le Temps est le véritable héroïsme de ceux qui rêvent de rester simplement des hommes riches de leur propre passé.²

Nous entrevoyons ainsi que tout ce qui se rapporte au temps, à sa figuration et à sa conceptualisation, devient pratiquement indissociable de la mémoire. En étant la fonction qui permet la captation, le codage, la conservation et la restitution des stimulations et des informations que nous percevons, la mémoire construit aussi bien l'identité que les connaissances, l'intelligence, la motricité et l'affectivité de chaque individu. C'est aussi la mémoire qui permet à la conscience de s'ancrer dans une notion aussi abstraite que la durée. Dès lors, nous comprenons que la mémoire puisse devenir un enjeu primordial du totalitarisme. Si les régimes de cet ordre ont en effet le pouvoir de réécrire l'histoire comme bon leur semble, il est fort plausible que de telles pratiques aient des répercussions sur les mémoires collectives et individuelles. Mais comme le rappelle Joël Candau dans son *Anthropologie de la mémoire*,

[s]i l'histoire vise à éclairer du mieux possible le passé, la mémoire cherche plutôt à l'instaurer, instauration immanente à la mémorisation en acte. L'histoire cherche à révéler les formes du passé, la mémoire les modèle, un peu comme le fait la tradition. La première a un souci de mise en ordre, la seconde est traversée par le désordre de la passion, des émotions et des affects. L'histoire peut venir légitimer, mais la mémoire est fondatrice. Là où l'histoire s'efforce de mettre le passé à distance, la mémoire cherche à fusionner avec lui.³

Nous l'avons mentionné plus tôt, de nombreuses analyses ont abordé les relations que *1984* entretient avec la politique et le totalitarisme. *George Orwell and the Origins of 1984* de William Steinhoff est représentatif de la tendance générale à voir dans le fascisme hitlérien et le communisme stalinien les influences les plus flagrantes de l'écrivain.⁴ Mais si nous sommes conscient des difficultés à apporter de nouveaux éléments sur un thème aussi souvent exploité, nous avons bon espoir de nous démarquer

² *Ibid.*, p. 80.

³ Joël Candau, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1996, p. 56-57.

⁴ William Steinhoff, *George Orwell and the Origins of "1984"*, Ann Arbor: University of Michigan Press, 1975.

de la multitude d'articles et d'essais qui ont pu être élaborés sur le sujet en étudiant dans le détail la violence des manipulations totalitaires de la psyché et des facultés mnésiques des individus. En nous attardant ainsi aux principales caractéristiques mnémotechniques qui ont régi ces deux visages du mal totalitaire que sont le nazisme et le bolchevisme, nous entendons mettre en relief les fondements historiques de *1984* et les dangers inhérents à ce type de dictatures qui, bien qu'elles semblent avoir été vaincues, sont toujours susceptibles de refaire surface. Et si nous n'abordons pas dès maintenant l'analyse textuelle de l'œuvre d'Orwell, le lecteur comprendra que nous aurons amplement le temps d'y revenir dans les chapitres subséquents. Mais avant de dégager les effets du totalitarisme sur la mémoire, rappelons comment la vie d'Orwell fut liée à cette période trouble qui allait inspirer par la suite bon nombre de fictions dystopiques.

1.1 *1984* et son époque

Pour avoir vécu durant la première moitié du 20^e siècle, il va de soi que les événements de la Seconde Guerre mondiale ont eu une influence déterminante sur George Orwell et sur le contenu de son œuvre maîtresse. Et la victoire des Alliés sur les puissances de l'Axe plongea l'Angleterre, son pays d'origine, dans une situation précaire. Littéralement épuisé par l'effort de guerre, le pays devait être repris en main pour être reconstruit. On se souviendra que les incessants bombardements avaient lourdement ravagé une grande partie des villes et centres névralgiques britanniques. Et même si les pertes humaines étaient relativement négligeables en comparaison de celles subies par l'Allemagne ou l'URSS qui, elles, s'élevaient à plusieurs millions, la dette publique de l'Angleterre atteignait à ce moment la rondelette somme de 3 milliards de livres sterling. Et c'était encore sans compter le choc pratiquement insurmontable que l'empire avait essuyé lors des conquêtes nipponnes de 1941-1942. Dans ce contexte, une poignée d'intellectuels ont fait de l'Empire une sorte de paradis perdu. Et la nostalgie inhérente à la réalité d'après-guerre ainsi que le désir ardent de reconquérir ce qui avait été perdu rendaient la société anglaise particulièrement vulnérable au totalitarisme et à ses promesses de prospérité. Cependant, Orwell se distingue de ces intellectuels en allant à contre-courant de cette tendance conservatrice. Il apparaît

comme un homme qui se dresse contre l'abattement économique au lieu de se laisser atterrer par ce climat de morosité persistante. Son œuvre manifeste clairement la cause réaliste dans laquelle il s'investit, c'est-à-dire : « le réveil des consciences à la réalité de la misère anglaise et le ressaisissement des individus face à l'ampleur de la reconstruction à effectuer. »⁵ De ce point de vue, nous pouvons avancer qu'Orwell, dans *1984*, s'adressait en premier lieu à ses contemporains avec une approche visant essentiellement à les sensibiliser aux risques encourus par le pays et à l'effort à déployer contre l'apathie. Aussi, l'Angleterre brisée qu'il connaissait a inspiré toute son œuvre. Comme le souligne Ruelland :

1984 est évidemment un cri d'alarme destiné à nous prévenir des dangers du totalitarisme – dont on est probablement plus conscient à la fin de la Seconde Guerre mondiale qu'à notre époque (et ceci rend le totalitarisme actuel encore plus dangereux) –, mais la dernière œuvre d'Orwell est aussi celle d'un écrivain de gauche qui se rebelle contre l'apathie des intellectuels anglais de son époque face à la misère du peuple anglais au lendemain de la guerre.⁶

Pourfendeur de toutes les formes de dictature, Orwell se dresse en détracteur aussi bien des abus de pouvoir de la gauche que de ceux de la droite. Et si ses attaques les plus virulentes concernent plus particulièrement les turpitudes nazies et bolcheviques, il est important de comprendre qu'elles s'étendent aussi aux variantes plus subtiles du totalitarisme. En fait, Orwell s'attaque à toutes les formes de pouvoir qui ne sont pas parfaitement démocratiques, autant en ce qui a trait à la politique et au social qu'à la science et à la technologie. À ce sujet, ce n'est pas tant le progrès technologique qui inquiète l'auteur que les usages que l'on pourrait être amené à en faire au nom de la raison d'État. Ce qu'il critique, c'est « l'usage abusif de la science et de la technologie, qui perdent totalement leur utilité fondamentale – servir l'humanité – pour devenir des outils au service d'une caste privilégiée. »⁷ Cependant, si la Seconde Guerre mondiale a eu une incidence indéniable sur Orwell, d'autres éléments de son existence allaient également revêtir une importance capitale dans la réalisation du roman phare qu'est

⁵ Guy Bouchard, André Rocque, Jacques G. Ruelland, *Orwell et 1984 : trois approches. op. cit.*, p. 32.

⁶ *Ibid.*, p. 17.

⁷ *Ibid.*, p. 16.

1984. C'est pourquoi nous jugeons bon ici de mettre en lumière le parcours de cet écrivain prolifique et de revenir sur ce qu'était l'Angleterre qu'il a connue pour comprendre les motivations profondes qui ont pu soutenir son investissement littéraire.⁸ Car c'est une part de la mémoire personnelle d'Orwell, qui lui fut d'un grand secours dans la rédaction de sa dystopie, que nous mettrons en lumière.

Né au Bengale en 1903, George Orwell, de son vrai nom Éric Blair, connut une vie pour le moins mouvementée. Élevé jusqu'à l'âge de 8 ans dans un milieu de femmes et en l'absence de son père, Orwell développe des sentiments de solitude et d'exclusion qui se manifestent par différents complexes allant de la culpabilité à la faible estime de lui-même. Il fréquente plusieurs établissements scolaires dans lesquels son expérience estudiantine est malaisée, notamment à cause des inégalités sociales et économiques qui pouvaient exister entre lui et ses camarades. Il obtient des bourses que ses compagnons et professeurs lui rappellent à l'occasion. « Blair en développa un complexe d'infériorité, qui se transforma bientôt en révolte. »⁹ En 1917, il entre au collège d'Eton, ce qui aurait normalement dû le conduire à l'université d'Oxford. Mais sans être un élève médiocre, c'est avec difficulté qu'il réussit aux examens, atteignant toujours de justesse la note de passage. Cependant, Blair lit énormément, surtout de la littérature anglaise. On sait que *L'île du Dr. Moreau* de Wells et *Le Talon de fer* de Jack London ont eu une influence déterminante sur ses écrits. Il suit également à cette époque le cours de français que lui dispense Aldous Huxley, le futur auteur du *Meilleur des mondes*, pendant un an. Renonçant à l'université, Blair quitte Eton en 1921 pour s'enrôler dans la police impériale indienne. Mais rapidement, son travail lui permet de constater les travers de l'impérialisme britannique qu'il commence à exéquer. C'est alors qu'il entreprend l'écriture de son premier roman, *Tragédie Birmane*. « Son séjour en Birmanie avait réveillé en lui le critique social qui sommeillait. Sa révolte intérieure allait trouver son exutoire : l'écriture. Écrire pour dénoncer la condition misérable des opprimés, des oubliés, des rebuts de la société ; écrire pour que d'autres puissent mieux

⁸ Les informations biographiques proviennent de : Bernard Crick, *George Orwell Une vie*, Paris, Balland, 1982, ainsi que de : Guy Bouchard, André Rocque, Jacques G. Ruelland. *Orwell et 1984 : trois approches*, op.cit., 1988.

⁹ Guy Bouchard, André Rocque, Jacques G. Ruelland, *Orwell et 1984 : trois approches*, op. cit., p. 34.

vivre. »¹⁰ En 1927, il obtient une permission pour des raisons de santé et rentre en Angleterre. Il en profite pour démissionner de la police.

Se donnant pour mission de rendre compte des conditions d'existence des moins nantis et des opprimés, Blair désire vivre comme ces misérables en partageant leur quotidien au sein de la lie de la société. Il se procure de vieux vêtements et part explorer les quartiers mal famés et autres bas-fonds de Londres. Il s'installe par la suite à Paris où il continue à observer la déchéance humaine. « De ces errances à Londres et à Paris sortira néanmoins le premier livre publié par Blair sous son pseudonyme, George Orwell : *Dans la dèche à Paris et à Londres*. »¹¹ En 1934, Orwell est affligé par une pneumonie. Il se voit contraint de quitter son emploi d'enseignant et décroche un poste de libraire à Hampstead. Sous l'influence politique de ses patrons, il songe à joindre les rangs du camp socialiste et plus particulièrement de son aile gauche anticommuniste.

En 1936, Orwell s'embarque pour l'Espagne alors que la guerre civile fait rage. Parti avec l'intention première d'écrire quelques articles destinés aux journaux, il se laisse prendre par l'effervescence et s'engage dans la milice du Parti Ouvrier d'Unification Marxiste (P.O.U.M.) pour combattre les troupes fascistes de Franco aux côtés des Républicains. Rapidement, il est nommé caporal et se retrouve à la tête de douze hommes sur le front d'Aragon. Tout au long de son périple, Orwell consigne des notes qui lui permettront plus tard d'écrire *Hommage à la Catalogne*. Véritable témoignage des événements qui secouent l'Espagne, ce livre, paru en 1938, nous permet de découvrir une armée qui s'apparente à un microcosme de liberté et d'égalité où la discipline est, pour ainsi dire, pratiquement inexistante. « On s'était efforcé de réaliser dans les milices une sorte d'ébauche, pouvant provisoirement fonctionner, de société sans classe. »¹² Mais ce qui ressort avec le plus de fracas de son expérience au front, c'est indubitablement l'utilisation de la propagande dont il n'hésite pas à remettre en doute la valeur. « L'intérêt principal de cette affaire, ce fut de m'apprendre à lire les

¹⁰ *Ibid.*, p. 35.

¹¹ *Ibid.*, p. 36.

¹² George Orwell, *Hommage à la Catalogne*, Paris, Ivrea, 1982, p. 41.

nouvelles de la guerre dans les journaux d'un œil plus incrédule ». ¹³ Il découvre avec effroi certaines pratiques utilisées consciemment pour tromper l'opinion publique dont il s'inspirera plus tard pour la réalisation de *1984* : « D'après un nouveau règlement, les parties censurées des journaux ne devaient pas être laissées en blanc, mais comblées avec d'autres "papiers", aussi était-il souvent impossible de savoir si quelque chose avait été coupé. » ¹⁴ C'est également à cette époque qu'Orwell prend conscience du potentiel ravageur d'un régime de terreur. Témoin impuissant d'arrestations arbitraires et d'autres agissements discutables de la police secrète, il voit sa chambre être perquisitionnée et est soupçonné de trotskisme. Un exemplaire incriminant de *Mein Kampf* qu'il possède risque de le condamner pour de bon, mais les agents communistes le trouvent aussi en possession de la brochure de Staline *Comment liquider les trotskystes et autres fourbes*, ce qui lui épargne de graves problèmes. Le P.O.U.M. est finalement déclaré illégal par le parti communiste et tous les dirigeants sont arrêtés lors d'une vendetta répressive. Orwell et sa femme réussissent cependant à gagner la France en se faisant passer pour de riches touristes bourgeois, puis à rentrer au pays.

Après une première attaque de tuberculose en 1938, Orwell travaille, entre 1942 et 1943, pour le service indien de la BBC où il produira des émissions de propagande et des programmes culturels à destination du Sud-Est asiatique. Persuadé de l'inutilité de son travail et irrité par l'ambiance de la BBC, il démissionne en novembre 1943. Toutefois, son expérience à la BBC lui servira de modèle pour l'élaboration du ministère de la vérité que l'on retrouve dans *1984*. D'ailleurs, un carnet de 1943 contient un plan détaillé d'un nouveau roman intitulé *Le dernier des hommes en Europe* qui deviendra ultérieurement *1984*. Il collabore un certain temps aux magazines *Tribune* et *Observer* avant de s'attaquer à son prochain roman. Impressionné en 1937 par la facilité avec laquelle la propagande totalitaire pouvait contrôler l'opinion des gens, il songeait à écrire un ouvrage sur le sujet. Ce livre deviendra *La ferme des animaux*, terminé en 1945, mais publié après la guerre. En 1946, Orwell commence la rédaction de *1984*. Il fait également cette année-là la critique de *Nous Autres* d'Eugène Zamiatine,

¹³ *Ibid.*, p. 63.

¹⁴ *Ibid.*, p. 190.

qui exerce une influence capitale sur ce qui allait devenir l'œuvre la plus importante du romancier anglais. Deux ans plus tard, la tuberculose se déclare dans son poumon gauche et Orwell prend la décision de remettre les traitements à plus tard pour terminer l'écriture de son roman. Il meurt d'une hémorragie le 21 janvier 1950 en laissant derrière lui une vie où domine l'affirmation de la liberté. « Il voulait éviter à tout prix de devenir un "rouage de l'engrenage du despotisme" »¹⁵, comme il l'écrivit lui-même.

Naturellement, il va de soi que les événements de la vie de l'auteur l'inspirent dans la rédaction de son ultime roman. Cependant, il faut comprendre que la Seconde Guerre mondiale et l'apparition du totalitarisme s'avèrent la toile de fond essentielle de *1984*. En effet, on peut comprendre que les œuvres littéraires et artistiques issues de cette période déchirante portent en elles les traces de leur contexte de production. En ce sens, il importe de voir le roman de George Orwell non pas comme une simple œuvre de science-fiction ou comme un pur roman d'anticipation, mais plutôt comme une image spéculaire de l'époque, largement influencée par les événements ayant marqué la première moitié du 20^e siècle et, surtout, par la montée des régimes totalitaires. Nous nous pencherons donc maintenant sur la mémoire historique que convoque le roman afin de démontrer qu'une *connaissance du passé* peut engendrer une *œuvre d'anticipation*, malgré le paradoxe apparent d'une telle formulation.

1.2 *1984* et le totalitarisme

L'histoire, dans une très large mesure, se souviendra du XX^e siècle comme d'une période faste et effervescente pour ses prouesses techniques, comme une période au sein de laquelle écoles, courants et mouvements en art et en littérature se succédèrent à un rythme effréné pendant que la technologie atteignait des sommets insoupçonnés. Mais en marge de tous ces éléments positifs que nous légua ce siècle de démesure, l'histoire retiendra également la violence et les innombrables victimes engendrées par une suite de conflits sanglants. De ces conflits, les deux guerres mondiales, qui se succédèrent à quelques années d'intervalle, nous auront laissé, plus que toutes les autres, de

¹⁵ Bernard Crick, *George Orwell Une vie, op. cit.*, p. 123.

douloureux souvenirs encore aujourd'hui mal cicatrisés. La Seconde Guerre mondiale, en particulier, qui nous emmena son lot de bouleversements politiques tributaires de ces impitoyables régimes totalitaires qui, par des méthodes drastiques et des ambitions outrancières ne visant rien de moins que la domination totale, demeure encore aujourd'hui un événement central de la mémoire collective et un thème privilégié dans le champ des études sur la mémoire. À cet égard, totalitarisme et mémoire semblent intimement liés.

Le totalitarisme se définit comme un système politique contraignant, essentiellement caractérisé par une soumission complète des individus à un ordre collectif et oppressant instauré par un pouvoir dictatorial. Parmi les traits communs partagés par les régimes totalitaires, dont l'étude fut notamment développée par Hannah Arendt qui était soucieuse de comparer les similitudes des régimes nazi et stalinien, on trouve l'existence d'un parti unique au sein duquel sont fusionnés tous les pouvoirs. Il en résulte la diffusion d'une idéologie hégémonique rendue possible par la mobilisation des masses, un contrôle policier exerçant une répression exacerbée conduisant jusqu'à l'élimination des catégories de la population considérées comme boucs émissaires ou jugées susceptibles de menacer l'ordre établi. Mais s'il est admis que plusieurs gouvernements ont adopté des pratiques s'apparentant au totalitarisme, et même si l'existence de mouvements totalitaires, à différencier des régimes totalitaires proprement dit, ont pu être observés,

[j]usqu'à présent [c'est à dire en 1968, date de la première édition du livre de Hannah Arendt], nous ne connaissons que deux formes authentiques de domination totalitaire : la dictature du national-socialisme après 1938, et celle du bolchevisme depuis 1930. Ces formes de domination diffèrent fondamentalement de toutes les autres sortes de pouvoir dictatorial, despotique ou tyrannique.¹⁶

Toutefois, un tel rapprochement entre nazisme et bolchevisme, comme on peut être aussi amené à le faire à la lecture de *1984*, puisque *Big Brother* apparaît dans une large mesure comme une représentation à mi-chemin entre les univers politiques de

¹⁶ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, Gallimard, 2002, p. 212.

Hitler et de Staline, n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes. En effet, renvoyer ainsi dos à dos ces deux dictatures revient en quelque sorte à banaliser le nazisme et ses atrocités en en faisant une simple variante du totalitarisme, « un démon parmi d'autres. »¹⁷ Régine Robin va jusqu'à avancer que les risques d'un tel amalgame peuvent aller jusqu'à une forme de saturation de la mémoire.

Saturation par un renvoi dos à dos des passés, par une égalisation des "démons" nazi et communiste, par une indifférenciation des événements, une absence de tri, de hiérarchie des maux, comme ces discours qui, en Italie ou en Espagne, diabolisent également la résistance et Mussolini, Franco et les républicains.¹⁸

Nous voyons ainsi les dangers à établir un parallèle posant sur un même plan ces deux régimes qui, malgré des méthodes et des objectifs communs, demeurent cependant distincts. Mais une comparaison nuancée de ces deux pôles totalitaires permet sans doute de rétablir une certaine pondération en favorisant l'émergence d'une mémoire critique capable de distinguer récurrences et divergences. Pour souligner les parallèles qui unissent le nazisme et le communisme, Hannah Arendt rappelle que

[I]l est le seul homme pour lequel Hitler eût "un respect sans borne" était "le génial Staline", et si, dans le cas de Staline et du régime russe, nous n'avons pas (et n'aurons sans doute jamais) la riche documentation qui est disponible pour l'Allemagne, nous savons cependant, depuis le discours de Khrouchtchev devant le 20^e congrès du parti, que Staline n'eut confiance qu'en un seul homme, et que cet homme était Hitler.¹⁹

Qu'elles soient de gauche ou de droite, et malgré de nombreuses différences dans leurs procédés, ces dictatures partagent en outre un point doctrinal commun. Le but de leur entreprise, à savoir la domination du monde, est une tentative qui ne peut se réaliser concrètement qu'au détriment de la liberté de l'humanité. Si le peuple et les individus qui le composent sont nécessairement les premiers à subir les conséquences de la montée du totalitarisme, il nous faut cependant mentionner que la prise du pouvoir par ces régimes n'est rendue possible que par ces masses d'individus qui voient en eux le

¹⁷ Régine Robin, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003, p. 186-187.

¹⁸ *Ibid.*, p. 19.

¹⁹ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, *op. cit.*, p. 44.

salut et une promesse de prospérité. Le peuple et les masses populaires sont en effet d'une importance capitale pour les régimes totalitaires. Ce n'est que par eux, par leur soutien, qu'un parti peut légitimement accéder au pouvoir même s'il doit, pour ce faire, user de violence. Mais pour Hannah Arendt,

[l]a prise du pouvoir par la violence n'est jamais une fin en soi, mais seulement le moyen d'une fin et, dans n'importe quel pays, la prise du pouvoir n'est qu'une étape transitoire et bienvenue, mais jamais la fin du mouvement. L'objectif pratique du mouvement consiste à encadrer autant de gens que possible dans son organisation, et de les mettre et de les maintenir en mouvement : quant à l'objectif politique qui constituerait la fin du mouvement, il n'existe tout simplement pas.²⁰

Cependant, aurions-nous tendance à ajouter, l'objectif ultime du totalitarisme, comme dans *1984*, ne serait rien d'autre que la conservation du pouvoir pour l'éternité et ce, à n'importe quel prix. Pour Frédéric Regard, l'oligarchie de Big Brother est d'ailleurs « parvenue à l'éternité en ayant eu le courage d'évacuer le Temps de la question du pouvoir, c'est-à-dire en ayant eu le courage de faire du pouvoir non pas un moyen en vue d'une fin, mais une fin en soi ». ²¹ Ce désir d'éternisation se révèle naturellement dans les ambitions du III^e Reich qui promettait un parti voué à la domination pour une période de mille ans. Ces tentatives visant à transcender la mort apparaissent justement à Wolfgang Sofsky comme un cercle vicieux conduisant le plus souvent aux ignominies totalitaires. Selon lui,

[p]our se tracer un chemin vers l'éternité, les hommes inventent d'innombrables stratégies. Ils se créent des idoles à l'existence intemporelle et s'adorent eux-mêmes à travers elles. [...] Ils érigent des monuments et pratiquent des rituels du souvenir qui sont censés suspendre le cours du temps. Ils se fixent concrètement dans des objets qu'ils créent et qui promettent à leurs créateurs une gloire éternelle. Ils accomplissent des actions héroïques afin de s'inscrire à jamais dans la mémoire de la postérité. Ils amassent richesses sur richesses, comme les signes annonciateurs d'une vie éternelle. Ils font l'histoire pour échapper à son cours. Et ils créent des institutions et des dispositifs qui survivent à toutes les relèves du personnel humain. Au sein de l'institution, la volonté et le plan restent valides même quand leurs promoteurs ne sont plus. Elle assure sa pérennité en faisant qu'aucun de ses membres ne soit indispensable. La mortalité des personnes est la

²⁰ *Ibid.*, p. 69.

²¹ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell, op. cit.*, p. 48.

condition de sa survie. Le groupe, la société, l'État, le peuple, la nation, tous ces corps sociaux, ces fictions sociales, obéissent au besoin de s'éterniser.²²

Ainsi, nous voyons que les hommes utilisent la mémoire pour atteindre une certaine forme d'éternité, que la mémoire et les monuments apparaissent pour Sofsky comme autant de moyens pour transcender la mort. En participant à un mouvement totalitaire, les individus croient donc contribuer à une certaine entité immortelle qui, par extension, assurera du coup leur propre éternité. Dès lors, *Big Brother* assume en tant que représentation cette symbolique de l'éternel à laquelle les membres du Parti s'identifieront en y sacrifiant leur propre identité. Mais comme le rappelle Sofsky : « Nulle pensée n'a jamais atténué une douleur, nulle idée n'a jamais pu chasser la peur de la mort. La violence n'est que la conséquence d'une culture orientée vers la transcendance de l'être. Ce rêve monstrueux de dominer la mort – c'est lui qui n'engendre que des monstres. »²³ Mais puisque l'immortalité est une aberration pour les mortels et que les projets qui y tendent ne peuvent être menés à terme, il est inévitable qu'un régime de cet ordre établira, pour parvenir à se maintenir à la tête de l'État, un climat de terreur permanent visant à maintenir sous son joug les individus sans que rien de tout cela ne serait possible. « Une erreur encore plus grave consisterait, sous prétexte de cette précarité, à oublier que les régimes totalitaires, aussi longtemps qu'ils sont au pouvoir, et les dirigeants totalitaires, tant qu'ils sont en vie, "commandent et s'appuient sur les masses" jusqu'au bout. »²⁴ C'est d'ailleurs pourquoi l'une des premières actions d'un mouvement de ce genre consiste à transformer les classes sociales en masses. Le but de cette opération vise essentiellement à scinder les individus et les groupes pour anéantir tout lien de solidarité. « La principale caractéristique de l'homme de masse n'est pas la brutalité et l'arriération, mais l'isolement et le manque de rapports sociaux normaux. Ces masses provenaient de la société de classes de l'État-nation, criblée de fissures que cimentait le sentiment nationaliste ».²⁵ Pour Theodor W. Adorno, le réveil du nationalisme au XX^e siècle est précisément le climat qui favorise le mieux de telles résurgences : le nationalisme « est agressif à ce point parce qu'à l'époque de la

²² Wolfgang Sofsky, *Traité de la violence*, Paris, Gallimard, 1996, p. 192-193.

²³ *Ibid.*, p. 194.

²⁴ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, *op. cit.*, p. 39.

²⁵ *Ibid.*, p. 55.

communication internationale et des blocs supranationaux, il ne peut plus vraiment croire en lui-même, et ne peut que donner dans la démesure s'il veut convaincre à la fois soi-même et les autres de ce qu'il peut avoir de substantiel. »²⁶ Pour que la terreur et la crainte inspirées par le régime deviennent permanentes, condition *sine qua non* de la domination totale, la violence et l'extermination massive d'individus s'avèrent essentielles. C'est d'ailleurs uniquement dans des régions très peuplées que le totalitarisme devient possible. Ailleurs, l'élimination d'autant d'êtres humains n'aboutirait inévitablement qu'à une dépopulation catastrophique pour le régime. Plus insidieuses encore, les purges sont menées de façon à ce que même les liens familiaux et amicaux deviennent pour ainsi dire inexistantes. Hannah Arendt explique que

[p]our détruire tous les liens sociaux et familiaux, les purges sont conduites de manière à menacer du même sort l'accusé et toutes ses relations habituelles, des simples connaissances aux amis et aux parents les plus proches. Conséquence de la simple et ingénieuse technique de la "culpabilité par association", dès qu'un homme est accusé, ses anciens amis se transforment immédiatement en ses ennemis les plus acharnés ; afin de sauver leur peau, ils se font mouchards et se hâtent de corroborer par leurs dénonciations les preuves qui n'existent pas contre lui ; tel est évidemment le seul moyen qu'ils ont de prouver qu'ils sont dignes de confiance.²⁷

L'exigence d'une parfaite loyauté de tous les individus sous son autorité est l'une des principales caractéristiques d'un parti unique. Ce n'est que pour cette raison que tout est mis en œuvre pour faire de ses membres des êtres complètement atomisés et isolés les uns des autres. Dans un tel contexte, l'appartenance à un parti et l'implication à l'intérieur du mouvement n'est souvent que la dernière chose qui fournit à l'individu une raison d'être, l'impression de ne pas être seul.

L'isolement peut être le début de la terreur ; il est certainement son terrain le plus fertile ; il est toujours son résultat. L'isolement est, pour ainsi dire, prétotalitaire ; il est marqué au coin de l'impuissance dans la mesure où le pouvoir provient toujours d'hommes qui agissent ensemble, qui "agissent de concert" (Burke) ; les hommes isolés sont par définition sans pouvoir.²⁸

²⁶ Theodor W. Adorno, *Modèles Critiques*, Paris, Payot, 1984, p. 218.

²⁷ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 64.

²⁸ *Ibid*, p. 304-305.

Il est également vrai que le totalitarisme n'a pas nécessairement connu sa fin avec la mort de Staline ou celle de Hitler. Même si l'impression d'accalmie qui perdure depuis la fin de la guerre froide nous donne à penser que ces ambitions de domination totale font partie du passé, il ne faudrait pas croire qu'elles ne pourront plus jamais refaire surface. « Rien ne caractérise mieux les mouvements totalitaires en général, et la gloire de leurs leaders en particulier, que la rapidité surprenante avec laquelle on les oublie et la facilité surprenante avec laquelle on les remplace. »²⁹ C'est peut-être justement quand on se croit à l'abri de ces tyrannies, quand on est poussé à oublier l'ignominie de leurs actes pour enfin tourner la page et passer à autre chose que le danger totalitaire est le plus menaçant. « On aurait donc tort de croire que l'inconstance de la capacité d'oubli des masses signifie qu'elles sont guéries de l'illusion totalitaire, qu'on identifie à l'occasion avec le culte de Hitler ou de Staline ; il se pourrait bien que le contraire fût vrai. »³⁰ Soulignons d'ailleurs qu'Orwell n'hésite pas à établir un parallèle entre les régimes totalitaires et le Parti de *Big Brother*, qu'il présente comme étant le digne héritier de ses prédécesseurs nazi et bolchevique, lorsqu'O'Brien explique à Winston l'essence véritable du Parti :

Plus tard, au 20^e siècle, il y eut les totalitaires, comme on les appelait. C'étaient les nazis germains et les communistes russes. Les russes persécutèrent l'hérésie plus cruellement que ne l'avait fait l'Inquisition, et ils crurent que les fautes du passé les avaient instruits. [...] Nous ne commettons pas d'erreurs de cette sorte.³¹

À la lumière de ce passage, nous pouvons donc avancer avec certitude qu'Orwell avait bel et bien en tête les exemples du fascisme hitlérien et du communisme stalinien lorsqu'il développa le concept du Parti de *Big Brother* et qu'il supposait que leur possibilité appartenait non seulement à son présent, mais aussi à notre avenir. Mais si *1984* est effectivement empreint de l'idéologie totalitaire, il nous reste à étudier en quoi l'instrumentalisation de la mémoire qu'il met en scène est tributaire des pratiques de ces régimes.

²⁹ *Ibid*, p. 37.

³⁰ *Ibid*, p. 38.

³¹ George Orwell, *1984*, trad. Amélie Audibert, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1975 [1949], p. 358-359.

1.3 L'utilisation totalitaire de la mémoire collective

Nous connaissons les efforts déployés par les nazis pour faire de l'extermination des juifs, des tziganes, des homosexuels ou des handicapés un processus sans traces, une manœuvre sans preuve pour faire en sorte que les victimes ne soient pas seulement effacées, mais que leur mémoire soit anéantie. Dans certains cas par exemple, on ne prit pas même la peine d'enregistrer les noms de ceux qu'on envoyait directement aux chambres à gaz. Mais dans leur démesure, les nazis ne se contentèrent pas seulement de perpétrer leurs crimes à l'encontre des individus. Il s'attaquèrent également à la mémoire collective de ces communautés en détruisant autant les villages que les cimetières, de manière à annihiler toute trace du passage sur terre des populations qu'ils décimaient. On comprend aisément les répercussions dramatiques qu'auraient eu, d'un point de vue historique, une telle opération si elle avait été couronnée de succès ou si personne ne s'était levé pour s'opposer et contrer l'entreprise nazie. C'est que, selon Hannah Arendt,

[I]e succès ou l'échec, dans des circonstances totalitaires, est dans une très large mesure une question d'opinion publique organisée et terrorisée. Dans un monde totalement fictif, les échecs n'ont pas à être enregistrés, admis et rappelés. Pour continuer à exister, la réalité des faits en elle-même dépend de l'existence du monde non totalitaire.³²

Nazis et bolcheviques déployèrent énormément d'efforts et d'énergie pour transposer la fiction qu'ils imaginaient en données incontestables. Et dans leur démesure ils ne se contentèrent pas seulement de cacher la vérité, mais ils falsifièrent littéralement les faits pour forger une nouvelle mémoire historique, un peu à l'instar de ce que l'on retrouve dans *1984* quand Winston modifie en permanence la réalité pour la rendre conforme aux prédictions de *Big Brother*. Véritable réécriture du passé réel qui vise à l'anéantissement de celui-ci pour le remplacer par un nouveau passé factice et trompeur, forgé artificiellement par les tenants du pouvoir et pour assurer une fois de plus leur insatiable suprématie. « Manipuler le passé est un fantasme de toute-puissance qui habite en permanence les grands de ce monde, contrôler le grand récit qui va former les

³² Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 164.

consciences, de façon directe ou indirecte, laisser des monuments, des dates, des fêtes, des noms. »³³ Cette pratique visant à effacer les souvenirs et même, pourrions-nous dire, le souvenir même de cet effacement est un enjeu principal de la domination totale. De ce point de vue, certains usages du passé sont tout simplement catastrophiques. Hannah Arendt souligne que

tous les faits qui ne concordaient pas, ou qui étaient susceptibles de ne pas concorder avec la fiction officielle – statistiques sur les récoltes, la criminalité, incidences véritables des activités "contre-révolutionnaires" par opposition aux complots fictifs ultérieurs – étaient traités comme si ce n'étaient pas des faits.³⁴

On parle alors d'un révisionnisme déployé dans l'unique objectif de renforcer la fiction totalitaire qui doit à tout prix prédominer sur la réalité extérieure. Joël Candau va jusqu'à avancer que « [c]'est très justement que l'on a pu parler dans ce cas d'assassinat de la mémoire : avant même de la manipuler, la part même de vérité que toute mémoire porte en elle est *a priori* niée. »³⁵ Toutefois, le révisionnisme comme effet de mémoire n'est pas forcément une mauvaise chose. Utilisé à bon escient, il peut favoriser la recherche d'une meilleure compréhension des faits historiques en soulevant de nouvelles propositions d'interprétation qui peuvent s'avérer positives. Mais poussé à l'extrême, le révisionnisme conduit également à des excès comme le négationnisme.

On utilisera le mot "négationnisme" pour désigner l'attitude de ceux qui nient l'existence des chambres à gaz et la disparition des six millions de juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit d'une catégorie bien répertoriée, très minoritaire même si elle fait grand bruit, s'étale largement sur Internet, et même si elle empoisonne l'espace public. Elle n'est pas à l'origine des effets de "révision" que l'on observe aujourd'hui, mais elle a contribué à paralyser la pensée sur la transmission, la pédagogie, les modes de représentation de la Shoah.³⁶

Les discours révisionnistes visent essentiellement à associer le récit des survivants à une fiction ou, pire encore, à un mensonge permettant de tromper l'humanité pour acquérir

³³ Régine Robin, *La mémoire saturée*, *op. cit.*, p. 219.

³⁴ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, *op. cit.*, p. 21.

³⁵ Joël Candau, *Anthropologie de la mémoire*, *op. cit.*, p. 77-78.

³⁶ Régine Robin, *La mémoire saturée*, *op. cit.*, p. 196.

un statut de victime et obtenir les avantages qui en découlent. Et des rectifications fallacieuses de ce genre alliées à une propagande efficace constituent des armes de persuasions extraordinaires. Par exemple, quand Staline décida de réécrire l'histoire de la révolution soviétique à son avantage, il instaura une propagande visant à anéantir les livres et les documents historiques qui entraient en contradiction avec son idéal et à encourager la persécution de leurs auteurs et de leurs lecteurs. Dans un tel contexte de réécriture permanente de l'histoire, nous pourrions être tentés de croire que des intellectuels se lèveraient et dénonceraient ces pratiques aberrantes. Or, il ne furent que très peu à s'insurger contre ces pratiques. Selon Hannah Arendt, l'élite en général ne s'indignait pas de ces remodelages historiques dont se rendent coupables les régimes totalitaires : « Elle s'était convaincue que l'historiographie traditionnelle était un trucage de toute manière, puisqu'elle avait exclu les déshérités et les opprimés de la mémoire de l'humanité. »³⁷ Mais si la propagande joue nécessairement un rôle capital en ce qui a trait à toutes ces campagnes de désinformation, il faut spécifier qu'à elle seule, elle ne serait pas suffisante : « Il faut être puissant, et non un propagandiste habile, pour faire circuler une nouvelle version de la Révolution russe dans laquelle aucun individu du nom de Trotski n'a jamais été commandant en chef de l'armée Rouge. »³⁸ À cet égard, mentionnons qu'il est fort plausible que des tentatives d'effacement de la sorte aient inspiré Orwell lorsqu'il fait tenir par Winston une photographie officielle, censée ne jamais avoir existé, avant qu'elle ne soit détruite dans un « trou de mémoire » conçu à cet effet :

Un bout rectangulaire de journal était apparu entre les doigts d'O'Brien. Il resta dans le champ de vision de Winston pendant peut-être cinq secondes. C'était une photographie, et il n'était pas question de discuter son identité. C'était la photographie. C'était une autre copie de la photographie de Jones, Aaronson et Rutherford à la délégation du Parti à New York, qu'il avait possédée onze ans auparavant et qu'il avait promptement détruite.³⁹

³⁷ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 79-80.

³⁸ *Ibid.*, p. 110-111.

³⁹ George Orwell, *1984*, op. cit., p. 349.

Quoi qu'il en soit, il faut retenir que c'est par le pouvoir et pour la conservation de celui-ci que l'histoire, le passé et la mémoire sont constamment manipulés. Hannah Arendt rappelle qu'

[a]vant que les leaders de masse prennent le pouvoir pour plier la réalité à leurs mensonges, leur propagande se distingue par un complet mépris pour les faits en tant que tels : c'est qu'à leur avis les faits dépendent entièrement du pouvoir de celui qui peut les fabriquer. [...] En d'autres termes, mieux que toutes les autres techniques de propagande totalitaire, celle de la prédiction infallible trahit son objectif ultime de conquête du monde, puisque c'est seulement dans un monde entièrement sous contrôle que le dirigeant totalitaire a la possibilité de réaliser tous ses mensonges et d'avérer toutes ses prophéties.⁴⁰

L'une des premières actions posées par ces régimes après leur ascension est de concentrer tous leurs pouvoirs dans l'administration étatique. Adorno propose justement de soumettre à une étude critique une notion aussi discutable que celle de raison d'État : « En plaçant le droit de l'État au-dessus de celui des citoyens, on crée déjà les conditions de l'horreur. »⁴¹ Car pour l'orientation des branches du mouvement et, à plus long terme, pour la conquête du monde, un régime totalitaire instaure une police secrète qui, tel un véritable appareil de contrôle, devient l'exécutant interne des transformations perpétuelles de la réalité en fiction. Toutefois,

[é]tant donné que la police secrète totalitaire commence sa carrière après la pacification du pays, elle apparaît toujours comme entièrement superflue à tous les observateurs étrangers – à moins qu'au contraire, elle ne les incite à imaginer à tort l'existence d'une résistance secrète. [...] Il apparaît, par exemple, que sous le règne de Louis-Napoléon il n'y eut pas une seule action antigouvernementale qui n'eût été inspirée par la police secrète elle-même.⁴²

Cela n'est pas sans rappeler la Fraternité que tente de joindre Winston Smith dans *1984*. Magistrale machination orchestrée de concert par le Parti et la police de la pensée, cette organisation clandestine ne vise qu'à attirer les dissidents en puissance dans ses filets, de sorte que ceux-ci sont souvent accusés avant même d'avoir commis le moindre geste compromettant, si ce n'est celui d'avoir nourri et exprimé des pensées « dangereuses »

⁴⁰ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 104.

⁴¹ Theodor W. Adorno. *Modèles Critiques*, op. cit., P. 219.

⁴² Régine Robin, *La mémoire saturée*, op. cit., p. 118-119.

ou non orthodoxes. Et l'existence de ces agents gouvernementaux s'inscrit graduellement dans la mémoire collective jusqu'à ce que tous les individus en viennent à se soupçonner mutuellement d'espionnage. L'objectif est évidemment de prévenir de l'intérieur toute césure éventuelle dans la collectivité, quitte à en provoquer une qui soit maîtrisable. Hannah Arendt explique que

[d]ans des conditions totalitaires, la catégorie de suspect englobe la population entière : toute pensée qui dévie de la ligne officiellement prescrite, et sans cesse changeante, est déjà suspecte, quel que soit le champ d'activité où elle se manifeste. Du seul fait qu'ils sont capables de penser, les êtres humains sont suspects par définition, et une conduite exemplaire ne met jamais à l'abri du soupçon car la capacité humaine de penser est aussi celle de changer d'avis.⁴³

Cette affinité que l'on observe entre l'existence d'une société secrète souvent fictive et le rôle de la police secrète instaurée pour la combattre peut sembler paradoxale. Toutefois, cela contribue intrinsèquement au climat de terreur souhaité par l'état policier. Dès lors, la police détient tous les pouvoirs et peut en abuser pour perquisitionner et arrêter tout individu qu'elle soupçonne de dissidence ou, pour reprendre l'expression d'Orwell, de « crime par la pensée ». Et une fois entre les mains de cet appareil intransigeant, les présumés coupables sont soumis à des interrogatoires accablants au terme desquels il est presque impossible d'être innocenté.

La police secrète soviétique, si soucieuse de convaincre ses victimes de leur culpabilité pour des crimes qu'elles n'avaient jamais commis et qu'en bien des cas elles étaient incapables de commettre, isole et élimine complètement tous les facteurs réels, si bien que la logique même, la cohérence même du "récit" que contient la confession préparée, deviennent écrasantes.⁴⁴

Ce souci de cohérence sur lequel s'appuie l'autorité pour amener les accusés à admettre des crimes se trouve également présent dans toute l'organisation idéologique qui soutient le régime totalitaire. C'est que, qu'ils soient purement fabriqués ou non, les faits ne sont guères susceptibles à eux seuls de convaincre les masses. Seule la cohérence du système dont ils sont membres peut parvenir à les conforter dans la

⁴³ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 230.

⁴⁴ *Ibid*, p. 109.

confiance qu'ils portent à ce dernier. Pour Wolfgang Sofsky, il s'agit de la condition *sine qua non* pour que le système se maintienne.

Que les hommes croient à des dieux ou à des démons, à la raison ou à la vertu, à la nation ou au peuple, à la civilisation ou à la révolution, c'est tout à fait accessoire. Ce qui est décisif n'est pas ce que l'on croit, mais que la croyance soit commune. Une telle foi est certes une fiction, mais c'est une fiction pleine d'efficacité. [...] La contradiction d'un individu, et encore plus d'un groupe, relativiserait l'absolu et ferait éclater la fiction comme fiction.⁴⁵

Ainsi, nous voyons que les régimes totalitaires qui ont inspiré Orwell trafiquent l'histoire et les faits pour avoir la mainmise sur la mémoire collective afin d'asseoir leur pouvoir de façon définitive et le maintenir éternellement. Mais il ne faut pas oublier que la collectivité n'existe que parce qu'elle est composée d'individus. Aussi, toute question concernant la mémoire collective est indissociable de ses ramifications individuelles. Nous verrons maintenant comment cette emprise sur la collectivité s'effectue par le biais d'un jeu complexe avec la mémoire de l'individu.

1.4 L'utilisation totalitaire de la mémoire individuelle.

Pour avoir une incidence sur les masses, l'état doit, dans un premier temps, manipuler la mémoire collective par le biais de l'endoctrinement total de chaque individu. Le recours à la crainte et à l'isolement s'est avéré un moyen particulièrement efficace pour y parvenir. Cette nécessité d'imposer terreur et solitude a d'ailleurs atteint son paroxysme dans le développement et l'organisation des camps de concentration et d'extermination nazis, ainsi que dans l'instauration des goulags soviétiques. Pour Léo Scheer, « [I]l camp représente la figure ultime et réalisée dans l'expérience de l'ordre urbain industriel de l'état. »⁴⁶ C'est-à-dire que ces lieux de réclusion sont en fait des prototypes à petite échelle de l'organisation sociale que projetaient d'instaurer les nazis. Il s'agit, selon lui, d'une synthèse complète de l'industrialisation et de la bureaucratie poussées jusqu'aux limites de leur logique pour évacuer et décomposer le sujet en

⁴⁵ Wolfgang Sofsky, *Traité de la violence*, *op. cit.*, p. 197.

⁴⁶ Léo Scheer, *La société sans maître*, Paris, Éditions Galilée, 1978, p. 33.

éléments transformables et trafiquables. Soulignons que l'organisation et l'édification des plans des différents camps étaient, pour la plupart, tributaires de la théorie de la ville nouvelle de Gottfried Feder, conseiller d'État pour l'urbanisme du Reich. Il nous faut également mentionner que la démographie préconisée des dites « cités » étaient de 20000 habitants, à l'instar de la population des premiers camps. Ces derniers apparaissent alors comme le lieu d'expérimentation ultime de la nouvelle cité. Véritables laboratoires où sont vérifiés les effets les plus tragiques du totalitarisme, ces lieux d'horreur et de barbarie ont en réalité plusieurs fonctions pour les régimes qui les érigent. Dans un premier temps, ils servent évidemment à mettre hors circulation les individus catalogués ennemis « objectifs » du parti, susceptibles de lui nuire, ainsi que tous les groupes jugés indésirables sur des bases raciales, physiques ou idéologiques. Il s'agit d'y exterminer les prisonniers et de leur insuffler l'acceptation de cette extermination qui devient la garantie de toute autre acceptation. Mais c'est également le lieu où est testée l'efficacité du travail dans les systèmes social et spatial pour en établir les conditions optimales. Dans un deuxième temps, ils contribuent à la terreur environnante par la peur mal définie qu'ils inspirent à tous les membres du régime qui, par crainte d'y être expédiés, resteront par conséquent dans la ligne directrice prônée par les dirigeants. Selon Léo Scheer,

[i]l s'agit pour le pouvoir d'inscrire dans la mémoire collective sa capacité de destruction à l'intérieur d'un véritable jeu de mnémotechnique. Le pouvoir qui véhicule ce type d'imaginaire de destruction appuie son autorité sur la mémorisation collective, dont il prétend façonner les mécanismes et les contenus à travers des entreprises de dressage. Ce pouvoir ne peut envisager ses sujets que vivants, il dresse des remparts. Sa cité est disciplinaire et protégée, entièrement vouée à la mise à la périphérie de la mort.⁴⁷

C'est aussi le lieu où la domination totale trouve son achèvement plus que nulle part ailleurs. La finitude des régimes totalitaires n'a jamais abouti à son terrible rêve, celui de l'abolition complète de la liberté et de l'élimination de toute spontanéité humaine, qu'à l'intérieur des murs de ces établissements de détention. Nous savons également que les expériences cruelles qui y étaient pratiquées, notamment les

⁴⁷ *Ibid*, p. 30.

lobotomies et les expériences sur la résistance à la douleur, étaient faites dans le but de modifier substantiellement le profil du genre humain, pratiques tributaires d'idéologies qui s'appuyaient, dans le cas des nazis, sur les théories de l'évolution et de la sélection naturelle. En d'autres mots, on y expérimentait les transformations possibles de la personnalité afin de comprendre les mécanismes de conditionnement disponibles pour remodeler les sujets en fonction des attentes de l'État, aussi bien dans leur corps que dans leur esprit. Certaines expériences visaient explicitement à effacer les souvenirs des individus de manière à leur refaçonner une personnalité plus docile et, parfois même, partisane. Ces pratiques, particulièrement florissantes au tournant de la seconde moitié du XX^e siècle, découlaient, pour la plupart, des travaux développés par Ivan Petrovitch Pavlov concernant la conception générale de l'activité nerveuse supérieure. Il s'agissait, si l'on peut dire, de donner un coup de pouce à la nature, moins rapide et précise que les bourreaux des camps, par différentes techniques de renforcement. Cependant, si les atrocités commises au nom de ces idéologies ont de quoi faire frémir, le plus catastrophique se situe peut-être en marge de la violence qui y fût exercée. C'est que « [l]a véritable horreur des camps de concentration et d'extermination réside en ce que les prisonniers, même s'il leur arrive d'en échapper, sont coupés du monde des vivants bien plus nettement que s'ils étaient morts ; c'est que la terreur impose l'oubli. »⁴⁸ Pour Léo Scheer,

[t]out le camp apparaît comme un immense gouffre d'amnésie et d'effacement. Ce caractère pèse fortement sur les détenus qui doivent constamment affronter les difficultés de toute tentative de mémorisation. Le monde extérieur et le sujet lui-même sombrent dans l'oubli.⁴⁹

D'ailleurs, l'oubli semble revêtir un intérêt particulier pour toutes les entreprises totalitaires par les efforts qu'elles déploient pour manipuler la mémoire des individus. « Les camps et le meurtre des adversaires politiques font seulement partie de l'oubli organisé qui non seulement enveloppe ce véhicule de l'opinion publique qu'est la parole dite et écrite, mais s'étend même aux familles et aux amis des victimes. Chagrin et

⁴⁸ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 251.

⁴⁹ Léo Scheer, *La société sans maître*, op. cit., p. 30.

souvenir sont interdits. »⁵⁰ Ces lieux de détention apparaissent ainsi comme de véritables oubliettes où, lorsqu'ils y sont admis, les gens disparaissent sans laisser de traces derrière eux. Dans une certaine mesure, la seule chose qu'ils laissent comme héritage est leur souvenir chez ceux qui les ont côtoyés. Et c'est précisément l'une des tâches qui incombent à la police secrète que de détruire jusque dans ses derniers retranchements les traces de ces existences révolues.

En comprenant que la mémoire a une incidence sur le monde, il allait de soi que les tentatives pour la manipuler deviendraient permanentes. « La mémoire, personnelle ou collective, s'emploie constamment à organiser et réorganiser le passé. Pourquoi les gouvernements, partis politiques, groupes de pression n'essaieraient-ils pas d'infléchir ce processus dans une direction qui leur soit favorable ? »⁵¹ Dans son *Anthropologie de la mémoire*, Joël Candau rappelle justement que c'est la mémoire qui permet de relier ce que nous avons été et ce que nous deviendrons avec ce que nous sommes. En paralysant ainsi cette fonction essentielle au développement, les régimes totalitaires emprisonnent autant le social que l'individuel dans un présent immuable où les préfigurations de l'avenir deviennent impossibles. « Sans mémoire, le sujet se dérobe, vit uniquement dans l'instant, perd ses capacités conceptuelles et cognitives. Son monde vole en éclats et son identité s'évanouit. »⁵² C'est que mémoire et identité sont intrinsèquement liées. Siège de la conscience de soi dans la durée, il ne saurait y avoir d'identité sans cette somme de souvenirs que constitue la mémoire. Nous pourrions dire que le fait de se souvenir consiste à revoir au présent un élément du passé afin d'en tirer une stratégie pour l'avenir, comme si « [l]e rappel du passé [était] un défi lancé à l'avenir consistant à mettre en balance *aujourd'hui* ce qui a été fait avec ce qui pourrait être fait. »⁵³ Cette mémoire des possibles, pourrions-nous dire, s'apparente à ce que Todorov appelle la mémoire exemplaire pour laquelle le passé, assimilé et apprivoisé, devient « principe d'action pour le présent. »⁵⁴ En s'attaquant ainsi à la mémoire et en la rendant inopérante, on s'assure par conséquent de la passivité d'un sujet privé d'identité qui

⁵⁰ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 265.

⁵¹ Joël Candau, *Anthropologie de la mémoire*, op. cit., p.76-77.

⁵² *Ibid.* p. 3.

⁵³ *Ibid.*, p. 31.

⁵⁴ Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995, p. 30-31.

deviendra beaucoup plus facile à formater selon les besoins de l'idéologie totalitaire. Il devient alors possible de comprendre ce que Todorov veut dire lorsqu'il affirme que tout ce qui menace la mémoire « provoque la panique »⁵⁵, puisque à travers elle c'est aussi l'avenir qui est menacé.

Voilà sans doute pourquoi on observe, chez ceux qui vécurent l'oppression des camps de la mort, ce désir ardent de laisser quelque chose de leur vivant, de témoigner des atrocités qui meublèrent leur quotidien. Dans son livre *La mémoire saturée*, Régine Robin se penche sur les apports individuels à la mémoire collective en soulignant au passage les risques encourus : les prisonniers « sont tous animés par la passion du témoignage, obsédés par ce qu'ils doivent laisser, sachant qu'ils vont tous mourir. Ils dissimuleront leurs chroniques dans des bidons de lait qu'on a enfouis dans le sol du ghetto de Varsovie. »⁵⁶ Mais de nombreux témoignages ont également été rédigés après coup. Il va de soi que, parallèlement aux souvenirs authentiques, quelques bribes issues de l'imaginaire de leurs auteurs s'y sont immiscées. Comme l'a déjà mentionné Didi-Huberman, nous rappelle Régine Robin, pour se souvenir, il faut savoir imaginer. « Qu'ils parlent d'Auschwitz ou du Goulag, les grands livres sur les camps sont ceux qui ont été élaborés. On a besoin d'artifice pour que le vrai soit crédible, compréhensible. »⁵⁷ Mais au-delà de ces considérations sur l'utilisation de procédés ingénieux pour rendre intelligible ce qui peut paraître irrationnel et relever d'une expérience limite, l'important à notre avis réside dans la tentative de rendre tangibles les horreurs en s'adressant à l'imaginaire de ceux qui ne les ont pas vécus, en jouant sur une part d'artifice et de romanesque pour que l'identification et la sensibilité permettent à l'indicible de faire sens et de s'inscrire dans la continuité. Pour Hannah Arendt,

[s]eule l'imagination terrifiée de ceux qu'ont éveillés de tels récits, sans qu'ils aient eux-mêmes été frappés dans leur propre chair, de ceux qui, épargnés par la terreur animale et désespérée – terreur qui, confrontée à l'horreur réelle, à l'horreur présente, paralyse inexorablement tout ce qui n'est pas pure réaction – seule cette imagination-là peut être capable d'une réflexion sur ces horreurs.⁵⁸

⁵⁵ Tzvetan Todorov, « La mémoire devant l'histoire », *Terrain*, 25, septembre 1995, p. 112.

⁵⁶ Régine Robin, *La mémoire saturée*, *op. cit.*, p. 245.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 274.

⁵⁸ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, *op. cit.*, p. 248.

À ce titre, *Une journée d'Ivan Denissovitch* d'Alexandre Soljenitsyne et *Le journal d'Anne Frank* sont représentatifs de ces textes romanesques et de ces témoignages rédigés pour répondre aux besoins de la mémoire. En s'éloignant du simple compte-rendu factuel, ils favorisent une meilleure compréhension des expériences limites qui ont été vécues. Dans cette optique, *1984*, bien qu'il s'agisse d'une œuvre de fiction, permet de donner une image et une figure du totalitarisme en mettant un visage sur les horreurs qui ont inspiré cette vision. Et même s'il ne s'agit pas de témoignage, au sens où on l'entend habituellement, le roman permet d'imaginer ce qu'était la vie de ceux qui ont subi de tels régimes tout en mettant l'accent sur l'entreprise du témoignage comme moteur important de l'action et, surtout, comme vecteur mémoriel ouvrant à l'avenir. Parce que la collectivité se compose d'individus, un seul dissident pourrait, en théorie, contaminer plusieurs autres personnes par ses idées subversives jusqu'à ce que cela devienne une menace pour la stabilité et la cohérence même du régime. Maurice Halbwachs souligne cependant qu'« [à] un moment ou à un autre, la mémoire individuelle a besoin de l'écho de la mémoire des autres et [qu']un homme qui se rappelle seul ce dont les autres ne se souviennent pas court le risque de passer pour un halluciné. »⁵⁹ En d'autres mots, il soutient qu'un individu isolé n'a aucun pouvoir sur la mémoire du groupe s'il ne peut confronter ses souvenirs avec les autres. Dans un régime totalitaire, la conformité, par définition, se doit d'être totale et aucune exception ne saurait être acceptée. Pour y parvenir, ces régimes comptent sur la propagande et son pouvoir d'endoctrinement qui s'inscrit graduellement dans la mémoire en y gravant ses concepts de façon indélébile. Et en s'adressant avant tout aux individus, les phénomènes de répétition que l'on observe dans toute entreprise de propagande ne sont mis de l'avant que pour prouver et corroborer la cohérence du système dans le temps et toujours en fonction de l'idéologie qu'elle dessert.

L'origine idéologique du socialisme comme du racisme ne se montre jamais plus clairement que lorsque leurs porte-parole assurent avoir découvert les forces cachées qui, dans la chaîne de la fatalité, leur seront providentielles. Les masses se sentent fortement attirées par "des systèmes absolus, qui font dépendre tous les

⁵⁹ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 [1925], p. 21.

événements de l'histoire de grandes causes premières reliées les unes aux autres par une chaîne fatale, et qui suppriment, pour ainsi dire, les hommes de l'histoire du genre humain" (selon les mots de Tocqueville).⁶⁰

Ce système logique s'instaure insidieusement avec la soumission de la psyché à cette logique irréversible de laquelle l'homme dépend pour en arriver à formuler des pensées, à tirer des conclusions. Cette soumission le conduit naturellement à un renoncement de sa liberté intellectuelle de la même manière qu'il renoncerait à sa liberté physique. Dans son livre *Rêver sous le IIIe Reich*, Charlotte Beradt entreprend d'ailleurs une démarche singulière pour étudier l'impact du totalitarisme sur l'appareil psychique. De 1933 à 1939, elle se livre à une entreprise visant à consigner le récit des rêves de 300 personnes ayant vécu la montée de la dictature de Hitler afin de témoigner de la façon dont les nazis « malmenaient les âmes », pour reprendre sa formule. Il ressort de cette analyse une véritable intériorisation par les sujets de l'objectif totalitaire qui est de rendre tout refuge privé littéralement impossible. Sous la torture mentale, les rêves des individus démontrent des symptômes d'aliénation, d'isolation, de perte d'identité et de rupture dans la continuité de l'existence. Mais contrairement à l'utilisation du rêve dans le roman d'Orwell, où Winston s'évade de la réalité cauchemardesque pour rejoindre le « Pays Doré », l'utopie tapie au cœur de la dystopie, les rêves sous le troisième Reich sont autant de paraboles de l'assujettissement total des individus. Aucune fuite vers quelque chose de compensatoire. Comme si la propagande poursuivait jusque dans ses rêves celui qui est soumis à la dimension totalitaire. Et le plus troublant, c'est que plusieurs rêves partagent de nombreuses similitudes :

On n'y trouve donc nulle prophétie même si cela y ressemble souvent. Leurs métaphores sont vraies : avec une sensibilité aiguisée par l'angoisse et le dégoût, dans la masse d'événements quotidiens qu'ils n'adouçissent ni ne transcendent en rêvant, nos rêveurs perçoivent des symptômes qui sont à peine perceptibles.⁶¹

Mentionnons également que certaines de ces productions oniriques évoquent des inventions que nous pourrions considérer comme étant orwelliennes, même si ces rêves ont été faits plusieurs années avant la parution de *1984*. On peut en tirer la conclusion

⁶⁰ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 98.

⁶¹ Charlotte Beradt, *Rêver sous le IIIe Reich*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2002. p. 13.

que ces rêves se sont inscrits « dans le cadre du possible, ou plutôt de l'impossible qui était justement en voie de se réaliser. »⁶² La leçon à tirer de cette expérience est évidemment que les manifestations du totalitarisme doivent être décelées dès que son emprise idéologique commence à investir la sphère sociale. Et ce n'est véritablement qu'avec les arrivées au pouvoir d'Hitler et de Staline que l'on découvre le pouvoir déconcertant des idéologies dans l'univers politique. Rappelons avec Hannah Arendt que

[l]idéologie traite l'enchaînement des événements comme s'il obéissait à la même "loi" que l'exposition logique de son «idée». Si les idéologies prétendent connaître les mystères du processus historique tout entier, les secrets du passé, les dédales du présent, les incertitudes de l'avenir – c'est à cause de la logique inhérente à leurs idées respectives.⁶³

Dans l'optique d'une application implacable de la logique, qui n'est pas sans similitude avec la téléologie des philosophies de l'histoire, les régimes totalitaires promettent que l'idéologie à la base de leur mouvement peut expliquer tous les soubresauts historiques, une compréhension exhaustive du passé, la connaissance parfaite du présent et la prévision exacte du futur. Voilà peut-être pourquoi ce type de régime craint tant la mémoire des individus. C'est qu'il existe des faits concrets auxquels les gens, sommes-nous tentés de croire, peuvent se raccrocher et que même la plus habile des manipulations de la logique ne peut détruire. Dans *1984*, cela se traduit par les efforts d'Obrien qui, présentant ses doigts à Winston, insiste pour que celui-ci renie le postulat voulant que 2+2 font 4 et feront toujours 4.

La seule faculté de l'esprit humain qui n'ait besoin ni du moi, ni d'autrui, ni du monde pour fonctionner sûrement, et qui soit aussi indépendante de la pensée que de l'expérience, est l'aptitude au raisonnement logique dont la prémisse est l'évident en soi. Les règles élémentaires de l'évidence incontestable, le truisme que deux et deux font quatre, ne peuvent devenir fausses même dans l'état de désolation absolue. C'est la seule "vérité" digne de foi à laquelle les être humains peuvent se raccrocher avec certitude, une fois qu'ils ont perdu la mutuelle garantie, le sens commun, dont les hommes pour faire des expériences, pour vivre

⁶² *Ibid*, p. 84.

⁶³ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 295-296.

et pour connaître leur chemin dans un monde commun. Mais cette "vérité" est vide, ou plutôt elle n'est aucunement la vérité car elle ne révèle rien. (Définir, comme certains logiciens modernes le font, la cohérence comme vérité revient à nier l'existence de la vérité.) Dans l'état de désolation, l'évident en soi n'est donc plus un simple moyen de l'intelligence et il commence à être productif, à développer ses propres axes de "pensée".⁶⁴

Voilà peut-être le plus terrible aspect du totalitarisme : il est si insidieux et ses ramifications sont d'une importance telle que l'esprit humain, une fois soumis à la violence qu'il exerce sur lui, ne peut résister indéfiniment et se voit contraint de céder devant cette impitoyable manipulation de la logique. Mais comme le souligne Hannah Arendt : « la domination totalitaire, comme la tyrannie, porte les germes de sa propre destruction. [E]lle menace de dévaster le monde – un monde qui partout semble avoir atteint sa fin – avant qu'un nouveau commencement, naissant de cette fin, n'ait eu le temps de s'imposer. »⁶⁵ Quoi qu'il en soit, les dangers liés au totalitarisme sont toujours susceptibles de refaire surface, surtout lorsqu'on les croit vaincus pour de bon. « Les solutions totalitaires peuvent fort bien survivre à la chute des régimes totalitaires, sous la forme de tentations fortes qui surgiront chaque fois qu'il semblera impossible de soulager la misère politique, sociale et économique d'une manière qui soit digne de l'homme. »⁶⁶ À cet égard, Fernand Dumont rappelle d'ailleurs que « si l'on ne veut pas de cet ensommeillement, on doit convenir que se préoccuper de l'avenir de la mémoire n'est pas un divertissement d'esthète ou d'intellectuel nostalgique mais la volonté de garantir l'avenir de la liberté. »⁶⁷ De ce point de vue, *1984* n'est pas uniquement une œuvre de science-fiction anticipative. C'est aussi un roman historique empreint du passé et qui, en offrant un très sérieux avertissement contre le totalitarisme sous toutes ses formes, cherche à rappeler l'importance de la mémoire pour l'avenir de la liberté politique.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 310.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 311-312.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 279.

⁶⁷ Fernand Dumont, *L'Avenir de la mémoire*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1995, p. 92.

CHAPITRE II

MÉMOIRE ET TRADITION LITTÉRAIRE

Si *1984* décrit un monde effroyable et différents procédés de manipulation de la mémoire afin de prévenir les dangers du totalitarisme en agissant comme un avertissement, il est également important de considérer le texte sous l'optique de la tradition utopique. En effet, malgré le message politique explicite que contient le texte d'Orwell, il est essentiel de ne pas perdre de vue que le roman est avant tout un texte de fiction qui s'inscrit de surcroît dans un genre littéraire issu d'une longue tradition. En observant l'atmosphère générale du roman, il apparaît clairement que *1984* s'apparente à la dystopie et qu'il en est même, pourrions-nous dire, l'exemple matriciel. On le sait, cette branche de la science-fiction appartient de plein droit au genre de l'utopie où s'articulent les discours visant à présenter la meilleure forme de gouvernement ou la cité idéale. Nous étudierons ici la question de la mémoire littéraire revendiquée par *1984* en examinant les modalités du genre utopique et des sous-genres de la dystopie et de l'uchronie. Ainsi, nous verrons que le texte d'Orwell, par une utilisation stratégique de l'intertextualité, convoque des ouvrages antérieurs et les précurseurs du genre afin d'engager le lecteur à repenser sa compréhension des thèmes préalablement exploités par le modèle utopique. Que ce soit sous la forme de clin d'œil aux textes initiateurs, aux mythes fondateurs de la société ou aux concepts messianiques, *1984* semble ainsi enclin à souligner les origines du genre afin de s'inscrire dans une certaine forme de continuité formelle tout en se ressaisissant des enjeux politiques établis par ses prédécesseurs. Orwell cherche ainsi à revendiquer la filiation des utopistes et entend, comme eux, œuvrer pour le bonheur des hommes sur terre.

Tiphaine Samoyault considère que « la littérature s'écrit avec le souvenir de ce qu'elle est, de ce qu'elle fut. »¹ Dans cette optique, soulignons que l'intertextualité est un phénomène particulièrement récurrent dans la littérature utopique. Jean Servier mentionne d'ailleurs que « les architectes qui ont bâti Amarote, capitale de l'île d'Utopie, semblent avoir communiqué leurs plans aux constructeurs d'Icara, capitale du pays des Icaréens. Icare lui-même, le fondateur, descend en ligne directe d'Utopus, le héros national des Utopiens. »² À cet égard, *1984* emprunte à ce point au texte *Nous autres* d'Eugène Zamiatine que plusieurs y ont vu une forme de plagiat.³ En effet, beaucoup d'éléments du livre de Zamiatine préfigurent *1984*, notamment la conception de l'écriture comme moteur de l'histoire et la tenue d'un journal qui reflète l'entreprise utopique. Mais pour Sophie Rabau, « un texte est porteur de son passé qu'il détermine plus qu'il n'est déterminé par lui ; inversement un texte est porteur de son futur qu'il contient en puissance sinon en acte : la trace est trace du futur plus que du passé. »⁴ Ce que l'on retrouve aussi chez Zamiatine, c'est le morcellement du sujet collectif, le discours mis en danger par la collectivité et les mécanismes de l'utopie au niveau existentiel, autant de thèmes que l'on retrouve dans le livre d'Orwell. Zamiatine souligne aussi le danger, souvent repris dans les discours dystopiques, de ne parler qu'à soi-même et que le message ne passe pas. En reprenant ainsi les grandes lignes de son schéma, Orwell a assuré le relais de la transmission. Nous pourrions également dire que le texte de Zamiatine a aussi fourni à ses successeurs, dont George Orwell, de nouvelles possibilités intertextuelles. Mentionnons d'ailleurs qu'Orwell a fait la critique du livre de Zamiatine et que sa lecture l'a inspiré pour le livre qu'il projette d'écrire. « He was introduced to Yevgeny Zamyatin's *We* by Gleb Struve, and he told him on 17 February 1944, "I am interested in that kind of book, and even keep making notes for one myself that may get written sooner or later." »⁵

¹ Tiphaine Samoyault, *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan, coll. « 128 », 2001, p. 33.

² Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées NRF », 1967, p. 256.

³ Eugène Zamiatine, *Nous autres*. Trad. Cauvet-Duhamel, Paris, Gallimard, 1971.

⁴ Sophie Rabau, *L'Intertextualité*, Paris, Flammarion, coll. GF-Corpus, 2002, p. 37.

⁵ Peter Davidson in George Orwell, *Nineteen Eighty-four*. Londres, Penguin Books, 1990, p. V.

Pourtant, comme Frédéric Regard le fait remarquer, « le livre d'Orwell est ce qu'il est, et non pas quelque *remake* insipide. »⁶ En revenant ici sur l'utilisation de l'intertextualité dans le texte d'Orwell, nous entendons analyser la position particulière du roman dans une tradition littéraire et saisir, par le fait même, le travail constant de la mémoire dans le processus de la création. Cela nous permettra également de revenir sur les implications de la mémoire dans la relation qu'entretient la littérature avec elle-même et avec l'héritage de l'utopie afin de démontrer que les intertextes engagent la mémoire de la littérature et la littérature comme mémoire. Il s'agira aussi de sonder le texte à la lumière du concept de temps, qui agit comme une de ses composantes fondamentales, pour voir comment l'appréhension utopique de l'avenir qu'Orwell développe repose sur un jeu complexe entre le passé, le présent et le futur, par la voie de la mémoire qui accrédite une menace palpable et l'inscrit comme horizon nécessaire à la conscience.

Nous nous pencherons donc, dans un premier temps, sur le renversement des thèmes de l'utopie présents dans le livre d'Orwell et qui deviennent, sous la plume de l'écrivain, le fondement même de la dystopie. Nous examinerons ensuite la mise en abîme des principes utopiques dans *1984* en accordant une attention particulière au protagoniste pour finalement prendre la mesure de la richesse du roman qui apparaît, tant au niveau du fond que de la forme, comme le condensé de toute une tradition.

2.1 La dystopie océanienne ou l'utopie renversée de Big Brother.

Lorsqu'il est question d'utopie, nous pensons généralement à une cité parfaite où l'harmonie est omniprésente, à une société au sein de laquelle tous les problèmes ont été évacués et où les citoyens vivent un bonheur que rien ne saurait altérer. Même au delà des représentations traditionnelles d'une insularité radieuse, les utopies sont avant tout l'affirmation d'une possibilité de vie meilleure, un idéal envisageable vers lequel l'humanité doit tendre. Pour Paul K. Alkon, les dystopies, au contraire, « are disturbing negations of that possibility not only because they show dismal worlds where life is

⁶ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell, op. cit.*, p. 77.

never worse than in ours but because they displace and deny that form – the utopia – which assures us that better things are at least imaginable. »⁷ Les cauchemars politiques que constituent les dystopies acquièrent ainsi leurs pouvoirs terrifiants en nous invitant à contempler l’horrible perspective d’un monde imaginaire situé à l’opposé de tous nos rêves de perfection, où la fuite vers des utopies compensatoires, même momentanée comme dans le rêve, est périlleuse. Et pour bien illustrer comment *1984* se situe par rapport à l’utopie, rappelons qu’Orwell lui-même établit le contraste de façon explicite lorsqu’il fait dire à O’Brien, occupé à conditionner Winston :

Commencez-vous à voir quelle sorte de monde nous créons ? C’est exactement l’opposé des stupides utopies hédonistes qu’avaient imaginées les anciens réformateurs. Un monde de crainte, de trahison, de tourment. Un monde d’écraseurs et d’écrasés, un monde qui, au fur et à mesure qu’il s’affinera, deviendra plus impitoyable. Le progrès dans notre monde sera le progrès vers plus de souffrance. L’ancienne civilisation prétendait être fondée sur l’amour et la justice. La nôtre est fondée sur la haine. Dans notre monde, il n’y aura pas d’autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l’humiliation. Nous détruirons tout le reste.⁸

À ce chapitre, il est particulièrement intéressant d’observer la position de l’utopie de *Big Brother*, c’est-à-dire la dystopie océanienne, par rapport aux utopies qui ont précédé le texte d’Orwell de façon à voir la relation que *1984* entretient avec les précurseurs du genre.

Si l’utopie voulait être un lieu de bonheur conformément à l’une des deux étymologies possibles du néologisme de More (*eu-topos*), la cité idéale où les besoins et aspirations de chacun seraient comblés, la dystopie se définirait quant à elle comme étant le lieu de tous les manques. Dans *1984*,

[l]’idéal fixé par le Parti était quelque chose d’énorme, de terrible, de rayonnant, un monde d’acier et de béton, de machine monstrueuses et d’armes terrifiantes, une nation de guerriers et de fanatiques qui marchaient avec un ensemble parfait, pensaient les mêmes pensées, clamaient les mêmes slogans, qui perpétuellement

⁷ Paul K. Alkon, *Origins of Futuristic Fiction*. Athens and London, The University of Georgia Press, 1987, p. 155.

⁸ George Orwell, *1984*. *op. cit.*, p. 376.

travaillaient, luttèrent, triomphaient et persécutaient, c'étaient trois cents millions d'êtres aux visages semblables.⁹

Sous l'oligarchie de Big Brother, la vie apparaît tout simplement insoutenable, aux antipodes des fantasmes de perfection tels que nous les concevons usuellement. « Le monde d'aujourd'hui est un monde nu, affamé, dilapidé, comparé au monde qui existait avant 1914, et encore plus si on le compare à l'avenir qu'imaginaient les gens de cette époque. »¹⁰ Partout, télécrans, affiches et slogans clament la grandeur du Parti, l'excellence de l'organisation. Bref, tout scande une qualité de vie grandiloquente rendue possible par le bienfaiteur Big Brother. Mais « [l]a vie, quand on regardait autour de soi, n'offrait aucune ressemblance, non seulement avec les mensonges qui s'écoulaient des télécrans, mais même avec l'idéal que le Parti essayait de réaliser. »¹¹ Et gare à ceux qui oseraient remettre en question les affirmations du Parti car la police de la pensée traque sans relâche les dissidents qui nourrissent des idées hérétiques. Ainsi, pour assurer la pérennité de l'Océania, tout est mis en place afin de faire du tissu social, de la collectivité, quelque chose d'éternel et d'indestructible. On exige ainsi des citoyens une dévotion aveugle et on leur demande de « [c]roire en même temps que la démocratie est impossible et que le Parti est gardien de la démocratie. Oublier tout ce qu'il est nécessaire d'oublier, puis le rappeler à sa mémoire quand on en a besoin, pour l'oublier plus rapidement encore. Surtout, appliquer le même processus au processus lui-même. Là était l'ultime subtilité. »¹² Ainsi, les dirigeants de l'Océania conditionnent la mémoire des individus afin d'en faire un mécanisme automatique malléable qu'ils pourront infléchir à leur guise en fonction des attentes du moment.

Toutefois, il est important de comprendre que les dystopies comme celle de Big Brother ne sont pas simplement l'inversion des utopies. Il serait en effet plus juste de les voir comme des utopies négatives. Autrement dit, les dystopies reviennent nécessairement à des éléments typiquement utopiques, réorganisés par des processus de renversement, qui deviennent les aspects fondamentaux du cauchemar politique. Par

⁹ *Ibid.*, p. 109.

¹⁰ *Ibid.*, p. 268.

¹¹ *Ibid.*, p. 109.

¹² *Ibid.*, p. 55.

exemple, mentionnons que l'inversion des objectifs traditionnels de l'utopie est explicite dans *1984* par l'absence d'adéquation entre le nom et la fonction des quatre ministères de l'appareil étatique océanien. En effet, si l'amour, la paix, la vérité et l'abondance sont généralement les buts poursuivis pour atteindre la société idéale, les ministères du Parti « font ressortir une sorte d'impudence dans le renversement délibéré des faits. »¹³ Ces ministères s'occupent à vrai dire d'attiser la haine, d'organiser la guerre, de diffuser des mensonges éhontés et de rationner les vivres à l'échelle nationale. Ils sont, par conséquent, la base du fonctionnement totalitaire de l'Océania et le reflet même de l'utopie devenue dystopie.

L'organisation océanienne de Big Brother, bien qu'elle soit foncièrement dystopique, emprunte ainsi énormément aux utopies conventionnelles en effectuant plusieurs renversements quant aux thèmes qui y sont traditionnellement exploités. En effet, il est possible d'établir certains parallèles avec les textes fondateurs du genre et plus particulièrement avec ceux de Platon et de Thomas More. C'est à la Renaissance, avec l'*Utopie* de Thomas More, parue en 1516, que le terme désignant ce genre apparaît.¹⁴ Écrit sous la forme de deux livres, l'*Utopie*, dont le titre provient de la contraction du préfixe grec *ou* (c'est-à-dire *non*) et du substantif *topos* (*lieu*), comme la majorité des textes qui s'inscrivent dans cette lignée, est une image spéculaire, une représentation renversée et idéalisée d'un certain état du monde. Il s'agit d'une île merveilleuse qui apparaît comme une vision en miroir de l'Angleterre où tous les conflits sont résolus. L'île Utopia étant un non-lieu, elle s'oppose à l'île d'Angleterre en devenant l'incarnation de l'idéal humaniste. Mais chez Thomas More, la description de l'*Utopie* sert à parler du présent, à évoquer, par une stratégie de renversement un monde étranger pour comprendre ce qui est le plus familier. Exactement comme le fera Orwell avec *1984*. Car l'Océania de *1984*, c'est une inversion de l'Angleterre de 1948 mais poussée aux limites de ses pires possibilités, contrairement à l'Utopia qui représentait l'Angleterre idéale. Cependant, si le crédit pour le terme générique revient à Thomas More, il est légitime de considérer Platon comme le précurseur de l'utopie par le mythe

¹³ *Ibid.*, p. 307.

¹⁴ Thomas More, *L'Utopie*, trad. Marie Delcourt, Paris, Flammarion, 1987.

de l'Atlantide dans le *Timée* et le *Critias*. Raymond Trousson souligne également qu'« on ne saurait ignorer *La République* et *Les lois*, pourtant projets de législation et non utopies, parce que les principes contenus dans ces deux dialogues reparaîtront fréquemment dans l'évolution ultérieure de l'utopie, au point parfois d'en constituer l'armature ».¹⁵ Nous nous pencherons ici sur les parallèles entre *1984* et *La République* puisque la plupart des thèmes qui seront exploités ultérieurement par les différents textes utopiques sont déjà en puissance dans l'oeuvre de Platon. Par exemple, dans *La République*, c'est l'idée de justice qui laisse entrevoir la possibilité d'instaurer la cité idéale. Cette espérance porte sur un contenu que les hommes peuvent réaliser ; il s'agit d'une transposition de la justice et de son application pour faire de la vie en collectivité quelque chose de plus équitable. Cette idée sera d'ailleurs souvent reprise dans les dystopies, mais de façon dégénérée, sous la forme de procès accablants et d'équité douteuse. Erika Gottlieb suggère ainsi, dans *Dystopian Fiction East and West. Universe of Terror and Trial*, que si la poursuite utopique du meilleur des mondes est moins axée sur la recherche du bonheur que sur l'espoir en la justice, les dystopies du XX^e siècle peuvent être perçues comme une protestation contre les régimes totalitaires qui ont réussi à réaliser concrètement le pire de tous les mondes possibles.¹⁶ Elle propose par ailleurs de considérer la récurrence du procès des protagonistes dans les fictions dystopiques comme l'emblème même de l'injustice devenue thématiquement et symboliquement le point central de ce genre de fiction. Par exemple, dans *1984*, cette justice implacable est devenue un appareil de terreur entre les mains de dirigeants qui n'hésitent pas à en abuser à outrance pour préserver l'équilibre de l'État, le « bien-être » de tous, aux dépens de la liberté de chacun. Et dans son objectif d'établir la justice absolue, l'utopie, pour se préserver, instaure des lois contraignantes qui préfigurent certains aspects du panoptisme si présent dans les dystopies totalitaires et que l'on retrouve dans *1984* par la surveillance de tous les instants rendue possible par les télécrans.

¹⁵ Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, p. 29.

¹⁶ Erika Gottlieb, *Dystopian Fiction East and West. Universe of Terror and Trial*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001.

En outre, rappelons que la cité juste apparaît pour Platon comme quelque chose de tout à fait réalisable puisque, comme on peut l'observer dans le mythe de l'Atlantide qu'il développe dans le *Critias*, ses ancêtres l'ont réalisée. Ainsi, on assiste avec *La République* à l'établissement d'un nouveau rapport entre le passé et l'ordre du monde ; le passé désigne une possibilité toujours actuelle et il éclaire le présent. Toutefois, comme le souligne Servier, « Platon semble admettre que les notions de justice et d'harmonie ne peuvent suffire aux citoyens ; il leur faudra, comme à leurs ancêtres, le sentiment de participer tout au long de leur vie à l'actualisation d'un mythe donnant un sens aux structures sociales. »¹⁷ Pour Trousson,

[1] l'utopie platonicienne est caractéristique du genre dans l'Antiquité. Platon, en effet, ne songe pas à projeter la cité idéale dans le futur ; le sentiment d'un progrès lui est étranger. Bien au contraire, comme Hippiodamos déjà, il veut renouer avec un passé dépositaire de sagesse et de justice [...] : c'est le passé, non l'avenir, qui détient le secret des loix primordiales. Son utopie rejoint par ce biais le thème de l'âge d'or ; elle est nostalgie d'un passé, appel à un retour aux sources – plus pures parce que plus proches des origines, d'un temps mythique où les hommes étaient moins éloignés des dieux.¹⁸

À cet égard, la dystopie de Big Brother renverse la temporalité platonicienne en évacuant complètement les traces du passé de son organisation. En Océania, le passé est en effet effacé, aboli ou révisé afin de correspondre aux exigences de l'idéal du présent qu'on s'efforce de concrétiser. Plus encore, les préfigurations de l'avenir sont également impossibles puisque le présent se veut immuable. Mais il faut comprendre que le Parti n'a pas la prétention de rendre ses membres heureux. Son utopie concerne exclusivement le pouvoir, la conquête et la conservation de celui-ci. Conséquemment, le bien des individus ne l'intéresse pas. Le seul intérêt qu'il a pour les membres de la société réside dans le fait que c'est sur eux que repose son organisation. Dès lors, tous les moyens sont mis de l'avant pour encadrer l'individu dans les rouages de la société. Parmi ces moyens, on retrouve nécessairement les techniques appliquées par les régimes totalitaires pour instaurer un véritable climat de terreur, qui se traduisent dans *1984* par les principes de l'Angsoc, la doctrine du Parti correspondant au socialisme anglais.

¹⁷ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, op. cit., p. 33.

¹⁸ Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part*, op. cit., p. 32.

« Les principes sacrés de l'Angsoc. Novlangue, double-pensée, mutabilité du passé. Winston avait l'impression d'errer dans les forêts des profondeurs sous-marines, perdu dans un monde monstrueux dont il était lui-même le monstre. Il était seul. Le passé était mort, le futur inimaginable. »¹⁹ De ces principes, retenons particulièrement la mutabilité du passé : « L'Histoire tout entière était un palimpseste gratté et réécrit aussi souvent que c'était nécessaire. Le changement effectué, il aurait été impossible en aucun cas de prouver qu'il y avait eu falsification. »²⁰ L'objectif d'une telle réécriture du passé et de l'histoire vise essentiellement à assurer l'infailibilité de Big Brother de façon à toujours avérer ses prédictions, mais aussi et surtout, à annihiler toutes les traces du passé qui pourraient fournir un moyen de comparer la réalité du moment avec des possibilités antérieures : « Que le Parti puisse étendre le bras vers le passé et dire d'un événement : *cela ne fut jamais*, c'était bien plus terrifiant que la simple torture ou que la mort. »²¹ Ainsi, le Parti vise à instaurer un présent perpétuel que rien ne saurait altérer afin de prolonger sa mainmise-sur l'organisation de l'Océania pour l'éternité.

Le changement du passé est nécessaire pour deux raisons dont l'une est subsidiaire et, pour ainsi dire, préventive. Le membre du Parti, comme le propriétaire, tolère les conditions présentes en partie parce qu'il n'a pas de terme de comparaison. Il doit être coupé du passé, exactement comme il doit être coupé d'avec les pays étrangers car il est nécessaire qu'il croie vivre dans des conditions meilleures que celles dans lesquelles vivaient ses ancêtres et qu'il pense que le niveau moyen de confort matériel s'élève constamment.²²

Naturellement, un tel contrôle du passé dépend surtout de la discipline de la mémoire. En court-circuitant cette dernière par l'effacement sporadique des documents compromettants, par leur falsification ou encore par le conditionnement incessant de la mémoire de chaque individu qu'il nomme « Contrôle de la réalité » ou, en novlangue, *double pensée*, le Parti s'assure d'empêcher les préfigurations de l'avenir, des possibilités qui pourraient émerger d'une éventuelle comparaison avec ce que les choses

¹⁹ George Orwell., 1984, *op. cit.*, p. 43.

²⁰ *Ibid.*, p. 63.

²¹ *Ibid.*, p. 54.

²² *Ibid.*, p. 302.

ont déjà été. Ainsi, « celui qui a le contrôle du passé, disait le slogan du Parti, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé. »²³

Mentionnons que la cité idéale décrite dans *La République*, texte qui hantera toute la tradition utopique, peut également préfigurer le totalitarisme par la rigidité de sa division tripartite. En effet, Platon suggère l'établissement d'une hiérarchie sociale en trois castes dans lesquelles les individus sont intégrés dès la naissance en fonction de soi-disant prédispositions. Cette division n'est d'ailleurs pas sans rappeler les couches sociales que l'on retrouve dans *1984*. Autant par son agencement qui reflète un amour de l'ordre que par l'obligation pour les individus de jouer un rôle précis dans la collectivité, ce qui se traduit par un endoctrinement depuis l'enfance, *La République* est à l'origine de plusieurs éléments récurrents des dystopies du XX^e siècle. À cet égard, on observe que, dans l'Océania de *1984*, on forme les individus dès leur plus jeune âge pour qu'ils s'intègrent parfaitement à l'ordre social :

[p]resque tous les enfants étaient maintenant horribles. Le pire c'est qu'avec des organisations telles que celle des Espions, ils étaient systématiquement transformés en ingouvernables petits sauvages. Pourtant cela ne produisait chez eux aucune tendance à se révolter contre la discipline du Parti. Au contraire, ils adoraient le Parti et tout ce qui s'y rapportait.²⁴

Ce fait frappe d'emblée : « la tendance au dirigisme absolu, la foi dans les règlements stricts, les répartitions précises, une sorte d'ivresse de législation géométrique. Chez Platon, l'individu ne compte que dans la mesure où il s'intègre au tout, où sa vie, depuis l'enfance, est conforme au modèle imposé. »²⁵ Pour Trousson, « [l]a vertu, devenue réflexe conditionné, y enserme l'homme dans un carcan, fait des automates évoluant dans des ruches géométriques. Qu'on lise More, Campanella, Fénelon, Morelly et tant d'autres ; partout, sous prétexte de liberté, l'individu est esclave. »²⁶ Et *1984*, en voulant prévenir des dangers d'un absolutisme oligarchique aux prétentions utopiques, revient

²³ *Ibid.*, p. 54.

²⁴ *Ibid.*, p. 40-41.

²⁵ Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part*, *op. cit.*, p. 30.

²⁶ *Ibid.*, p. 18.

naturellement à ces éléments ambigus en en faisant les aspects les plus flagrants du cauchemar sociétal.

Ainsi, l'utopie porte déjà en elle les germes de la dystopie par sa tentation d'organiser la cité de façon à ce que personne ne puisse échapper aux lois et à l'organisation collective. Par son caractère de perfection indépassable, l'utopie est donc contraignante par nature. Mais puisque cet état de perfection n'est possible qu'en théorie, les dirigeants qui prétendent avoir atteint l'utopie avec leur cité se doivent alors d'en faire un modèle fini. Autrement dit, il s'agit de figer l'histoire de façon à mettre en valeur le caractère immuable de la cité. Dans ce contexte, il devient nécessaire de bannir toute nouvelle utopie pour que rien ne surpasse l'idéal que l'utopie réalise. C'est ce qui explique la récurrence d'un ostracisme de la littérature dans la plupart des fictions dystopiques. Raymond Trousson rappelle d'ailleurs que « [d]ans l'hallucinant *1984* de George Orwell, pas [...] de bibliothèques, si ce n'est celle, basement pornographique, à l'usage des prolétaires qu'il faut maintenir dans l'abrutissement. »²⁷ En effet, on apprend que la chasse aux livres a été faite en Océania avec autant de soin dans les quartiers prolétaires que partout ailleurs. Les seuls exemplaires que l'on peut encore trouver ont été rédigés par les machines du Commissariat aux romans et ils sont strictement conformes à l'idéal politique officiel. « Les livres étaient seulement un article qu'on devait produire, comme la confiture ou les lacets de souliers. »²⁸ Selon Trousson, cette constante s'explique par le fait que les livres sont suspects par nature. En étant contradictoires et divers, ils encouragent l'anarchie, troublent les consciences et menacent de rompre l'uniformité. « [L]e livre invente des possibles, suggère des échappées, crée, à la limite, une utopie, alors que l'utopie doit être, pour subsister, le seul lieu où ne peut germer l'utopie. »²⁹ Trousson poursuit en expliquant que

plus encore que les productions de l'esprit, le livre inquiète l'utopiste parce que, production individualiste, il est le ferment d'une réflexion non moins individualiste, l'une et l'autre constituant un péril redoutable pour un univers

²⁷ Raymond Trousson, *D'utopie et d'Utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 113.

²⁸ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 186.

²⁹ Raymond Trousson, *D'utopie et d'Utopistes*, *op. cit.*, p. 113.

fondé sur une unité totalitaire, sur l'unanimité et la transparence des consciences.³⁰

Voilà sans doute pourquoi les dirigeants de l'Océania estimaient que

vers 2050, plus tôt probablement, toute connaissance de l'ancienne langue aura disparu. Toute la littérature du passé aura été détruite. Chaucer, Shakespeare, Milton, Byron n'existeront plus qu'en version novlangue. Ils ne seront pas changés simplement en quelque chose de différent, ils seront changés en quelque chose qui est le contraire de ce qu'ils étaient jusque-là.³¹

Platon proposait d'ailleurs dans *La République* de bannir les poètes de la cité. C'est que dans une conception métaphysique, la poésie représente le monde sensible alors que la philosophie correspond plutôt à la sphère intelligible. En tant qu'imitation du monde sensible, la poésie, comme les autres formes d'art mimétique, revêt un caractère dangereux aux yeux de Platon. Selon lui, la poésie se soucie du corps et de tout ce qui est bas et vil. De ce point de vue, les artistes enchaîneraient les mortels à leur condition humaine en les privant de tout accès aux idées pures et éternelles vers lesquelles doit se tourner la philosophie. D'ailleurs, dans le livre X, l'auteur de *La République* passe près de bannir toutes les formes d'art de sa cité. C'est que par leur forme subversive, les arts sont en concurrence directe avec ce que font les philosophes. Voilà sans doute pourquoi les arts sont surévalués dans la plupart des dystopies : ils viennent instaurer un facteur perturbant dans la rigidité totalitaire en permettant aux sujets de renouer avec la conscience de leur individualité. À cet égard, le journal de Winston Smith dans *1984* est un bon exemple de ce genre de manquement à l'ordre.

Pour Servier, *Les voyages de Gulliver* de Jonathan Swift peut être vu, en quelque sorte, comme le texte pionnier de la dystopie.³² « Swift inaugure un genre qui sera repris beaucoup plus tard par Aldous Huxley et, dans une certaine mesure, sur un autre ton, par George Orwell. [...] Il ne nous propose pas un idéal opposé à la réalité mais une

³⁰ *Ibid.*, p. 113.

³¹ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 80.

³² Jonathan Swift, *Voyages de Gulliver*, Paris, Gallimard, coll. « Le livre de poche », 1964.

critique philosophique et une mise en doute des règles de notre société. »³³ Servier enchaîne en ajoutant que « [c]omme bien des utopistes, Swift trouve la sagesse dans l'image rassurante du passé. »³⁴ Il faut donc voir la dystopie comme un des aboutissements logiques de l'utopie, une variante du genre en somme. Erika Gottlieb considère de surcroît que les menaces concernant la mémoire sont l'un des thèmes les plus fréquents dans ce genre de littérature. Pour elle, les textes dystopiques fournissent en effet presque toujours des avertissements contre les dangers d'une mémoire manipulée et un encouragement à la préservation des traces du passé, comme si ce dernier était dépositaire d'un savoir susceptible de contenir les réponses aux divers problèmes que la société pourrait rencontrer dans le futur. Ou peut-être, plus simplement, pour rappeler l'importance d'assurer une transmission intergénérationnelle et d'éviter à l'humanité de répéter perpétuellement les mêmes erreurs.

Consequently, probably one of the most typical "messages" of dystopian fiction is that access to the records of the past is vital to the mental health of any society. [...] Each protagonist is eager to obtain and hold on to a genuine record of the past, a past the totalitarian regime would like to distort or deny completely. In order to create or obtain such record, the protagonists in *We*, *Nineteen Eighty-four* and *The Handmaid's Tale* decide to keep a diary. In *Brave New World*, *Fahrenheit 451*, and *Nineteen Eighty-four* the protagonists pursue what each considers the most important books from the past [...]. It is through these diaries or these books that the protagonist wants to break the isolation the dictatorship has created by cutting [...] the present from the past.³⁵

Ces renversements thématiques du courant utopique peuvent être compris comme des formes d'intertextualité et permettent ainsi de saisir l'évolution littéraire du genre. Pour Tiphaine Samoyault, « l'intertextualité cherche [...] à montrer des phénomènes de réseau, de correspondance, de connexion, et à en faire un des mécanismes principaux de la communication littéraire. »³⁶ Elle avance également que l'intertexte, en concentrant l'essence même de la littérature, qui est mémoire, devient « la mémoire que la littérature

³³ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, op. cit., p. 182.

³⁴ *Ibid.*, p. 183.

³⁵ Erika Gottlieb, *Dystopian Fiction East and West. Universe of Terror and Trial*, op. cit., p. 12-13.

³⁶ Tiphaine Samoyault, *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, op. cit., p. 29.

a d'elle-même. »³⁷ Ces différentes reprises assurent ainsi une forme de continuité, de relais mnésique en reproduisant ou transformant ce qui pourrait se figer. Les différents intertextes présents dans le livre d'Orwell garantissent donc, d'une certaine façon, le renouvellement et la circulation de la signification et de l'interprétation des thèmes de l'utopie. Ainsi, nous voyons qu'une comparaison entre différents textes appartenant au genre dystopique fait ressortir un point qu'ils ont en commun : ils accordent presque tous une importance capitale à la littérature qui agit en quelque sorte comme un vecteur de mémoire, un support garantissant la circulation des idées et assurant la transmission d'une sagesse politique. Penchons-nous maintenant sur les facteurs historiques qui ont permis le glissement de l'utopie et l'émergence de la dystopie.

2.2 Modernité dystopique et mémoire de l'utopie

Pour bien comprendre les circonstances ayant entraîné la dérive de l'utopie et sa métamorphose vers la dystopie, il nous faut revenir à la révolution industrielle : « Avec l'explosion de l'industrialisation, la réflexion politique deviendra à nouveau, pour un temps, utopie : rêve d'un avenir meilleur reflétant étrangement les teintes adoucies du passé. »³⁸ Mais le progrès technique, qui était porteur de tant de promesses, s'est finalement avéré être un important facteur de désenchantement. Toutefois, comme le souligne Servier,

[L]a société industrielle n'a pas pour autant tari la source des utopies. Souvent bien proche des systèmes proposés par les réformateurs politiques, [les utopies du début de l'ère industrielle] expriment, comme il y a trois siècles, le même sentiment d'angoisse de l'Occident doutant de lui-même et cherchant un refuge dans des rêves de sociétés closes, d'îles enchantées ou exprimant sa crainte de l'avenir dans des cauchemars prophétiques.³⁹

Par exemple, « [s]ous le jour triste des cités ouvrières, l'Icarie [de Cabet] apparaît comme une tentative d'évasion, un but proposé à des vies sans espoir. »⁴⁰ Il rappelle

³⁷ *Ibid.*, p. 6.

³⁸ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, *op. cit.*, p. 181.

³⁹ *Ibid.*, p. 302.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 263.

également que « More semble avoir senti le danger que l'industrie, encore à ses débuts, pouvait faire courir aux structures traditionnelles du monde paysan ; il a, présente à l'esprit, la crise traversée par les Flandres au cours des siècles précédents. »⁴¹ Servier soutient également que « l'attraction urbaine fait éclater la "grande famille" rurale. La population industrielle se renouvelle constamment, trop rapidement pour avoir des traditions, c'est-à-dire pour prendre conscience de son existence. »⁴² Dès lors, l'individu perd son humanité et se transforme en un rouage de l'engrenage industriel. « D'artisan, il devient ouvrier, perdant le sens de sa dignité, de sa place dans l'équilibre de la cité. »⁴³ Pour Fernand Dumont, les bouleversements provoqués par l'industrialisation à l'époque moderne ont également eu des répercussions qui se sont traduites par la perte d'un patrimoine longtemps partagé. Selon lui, « [a]u cours des derniers siècles, et avec une rapidité croissante, les grandes masses humaines ont été entraînées dans les rapides défections des coutumes et des traditions. »⁴⁴ Et il poursuit en disant que « [s]ous la poussée des révolutions politique, économique, technique, la brisure envers le passé est devenue évidente ; le passé s'est donc imposé comme une énigme à déchiffrer. Du même coup, l'avenir s'est avéré problématique ; lui aussi appelait des projets à promouvoir plutôt que des coutumes à perpétuer. »⁴⁵ Pour Servier, le progrès industriel qui devait être profitable à tous s'est vite transformé en véritable cauchemar. Loin d'alléger le labeur des ouvriers, la machine est apparue comme une sorte de maîtresse asservissant l'humain en augmentant par sa présence mécanique la stricte discipline de l'atelier. Dès lors, les dystopies deviennent le reflet exagéré de ce sentiment de déshumanisation et proposent, presque toutes, un retour au passé et aux traditions pour y remédier, pour rendre à l'homme sa dignité. Devant cette tournure dramatique de l'histoire, comme d'ailleurs durant la plupart des périodes de crise ayant secoué le monde, l'Occident s'est réfugié dans l'attente désespérée d'un revirement inattendu ; elle s'est surprise à espérer l'avènement d'un nouveau règne messianique, terreau des plus fertiles à l'émergence du totalitarisme. A cet égard, Gottlieb cite Béla Hamuas pour expliquer cette montée du totalitarisme :

⁴¹ *Ibid.*, p. 127-128.

⁴² *Ibid.*, p. 80.

⁴³ *Ibid.*, p. 94.

⁴⁴ Fernand Dumont, *L'Avenir de la mémoire*, *op. cit.*, p. 22.

⁴⁵ *Ibid.*, p.26.

the modern age has been spent "under the aegis of the tension between Messianism and dictatorship." Throughout the nineteenth century the world awaited a secular Messiah to redress the ills created by the industrial revolution in a double incarnation : first as science, which was to create the means to end all poverty, and second as socialism, which was to end all injustice. By eagerly awaiting the fulfilment of these promises, the twentieth century allowed the rise of a false Messiah : state dictatorship.⁴⁶

Selon Gottlieb, les fictions dystopiques sont tributaires du christianisme, comme pouvaient d'ailleurs l'être les fictions utopiques qui évoquaient le paradis sur terre, mais en posant de façon encore plus claire le conflit entre le salut de l'humanité et sa damnation irrévocable : « Even a casual reading of such classics of dystopian fiction as Zamiatin's *We*, Huxley's *Brave New World*, or Orwell's *Nineteen Eighty-four* will make it obvious that underlying this secular genre the concepts of heaven and hell are still clearly discernible. »⁴⁷ Elle souligne que la correspondance entre les concepts religieux et séculaires dans les fictions dystopiques est si fortement ressentie que, si l'on examine *1984* comme le prototype du genre,

[it] reveals the underlying structure of a morality play. Orwell's protagonist [...] struggles for the dignity of the Spirit of Man against the dehumanizing forces of totalitarian dictatorship. [H]is fate will be decided in confrontation with the Bad Angel in his secular incarnation as the Grand Inquisitor, high priest of the state religion and God-like ruler of totalitarian dictatorship.⁴⁸

Nous voyons ainsi l'existence d'une corrélation entre la dystopie et le messianisme qui apparaît souvent comme une source d'espérance libératrice permettant d'appréhender l'accessibilité au meilleur des mondes. Mais Jean Servier explique que « [l]'utopie tend à se réaliser, comme un rêve tend à s'accomplir, de toute la force du désir des hommes. Elle est dans le cœur et dans la raison, présente comme la seule réalité possible, la seule forme d'organisation de la société future. »⁴⁹ Ainsi, « [d]ans le *Manifeste du parti Communiste*, Marx [a tracé] les grandes lignes d'une philosophie de l'histoire d'où il [a]

⁴⁶ Erika Gottlieb, *Dystopian Fiction East and West. Universe of Terror and Trial*, op. cit., p. 5.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 3.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 4.

⁴⁹ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, op. cit., p. 258.

exclu la quête de la Terre Promise et l'attente millénariste du règne du Christ, bien que sa pensée ait puisé dans ce terreau mystique par mille racines profondes. »⁵⁰ Son projet, d'une certaine manière, n'était rien de moins qu'une utopie, soit la dernière révolution capable d'instaurer le paradis sur Terre. Mais lorsque l'on essaie de concrétiser une utopie, de l'appliquer dans le réel, cela donne plus souvent qu'autrement des résultats catastrophiques qui conduisent directement à la dystopie. Ainsi, la révolution industrielle a permis la renaissance du communisme et, ultimement, l'établissement de l'URSS. Cette utopie socialiste qui fût réalisée au XX^e siècle s'est soldée, on le sait, par un échec lamentable. C'est qu'en voulant créer une société sans classe, le régime communiste s'est empêtré dans la dictature du prolétariat. À ce propos, mentionnons qu'O'Brien revendique directement la filiation du gouvernement de Big Brother aux projets socialistes : « Ainsi, le Parti rejette et diffame tous les principes qui furent à l'origine du mouvement socialiste, mais il prétend agir ainsi au nom du socialisme. »⁵¹ Ce dérapage historique, ou du moins sa prémisse, a cependant favorisé une élaboration plus riche de la dystopie. Selon Raymond Trousson,

[L] utopie moderne prend conscience que le "bonheur" collectif ne s'obtient qu'aux dépens de l'individu, que la technique transforme l'être en robot plutôt qu'en Prométhée, que le rêve de la perfection sociale conduit aux totalitarismes. Pessimiste, redoutant l'avènement d'un univers terrifiant ou stérile, l'utopie va maintenant accentuer sa tendance à dépasser le vieux idéal de la cité parfaite pour se muer en une interrogation angoissée sur l'avenir de l'homme.⁵²

À cet égard, il est intéressant de remarquer que l'efficiencia et la fonctionnalité du corps social au détriment des individus qui le composent est un thème récurrent dans les fictions dystopiques. Ce que l'on demande aux citoyens, c'est toujours de laisser de côté leur individualisme, de s'effacer au profit de la société et de sa pérennité. Cette volonté d'atomiser les individus et de réduire au minimum les rapports qu'ils peuvent entretenir entre eux devient ainsi un thème partagé par la plupart des dystopies et permet l'articulation d'une question centrale, celle concernant le rôle de l'individu dans l'organisation étatique. Nous verrons maintenant comment Orwell met en scène le

⁵⁰ *Ibid.*, p. 282.

⁵¹ George Orwell, 1984, *op. cit.*, p. 306.

⁵² Raymond Trousson, *D'utopie et d'Utopistes*, *op. cit.*, p. 233.

principe de l'individu créateur comme moteur de renversement de l'ordre social établi en nous penchant plus particulièrement sur le rôle du protagoniste de *1984*.

2.3 Winston Smith utopiste : la mise en abîme de l'utopie

Les fictions dystopiques comme *1984* font presque toujours de la primauté du collectif sur l'individu la pierre d'assise du cauchemar littéraire. Le sujet pour qui l'utopie générale est à l'opposé de son propre idéal se retrouve par conséquent isolé, seul au milieu d'une foule béate pour laquelle l'organisation est à l'image de la perfection. Dans de telles circonstances, il est fréquent d'observer chez le protagoniste marginal des symptômes de dissidence envers le système qui trahissent sa volonté de changer les choses, une aspiration au renversement de l'ordre existant. En d'autres mots, le cauchemar dystopique favorise plus souvent qu'autrement l'élaboration de projets utopiques visant à dépasser l'état des choses institué par le régime en place, à instaurer une nouvelle utopie à l'image de valeurs plus humaines, aux antipodes du statu quo préconisé par les dirigeants.

Dans *1984*, le lecteur est ainsi invité à suivre l'évolution de Winston Smith qui est tout d'abord décrit comme un « instrument » de l'appareil de domination totale. En effet, son emploi au Commissariat aux Archives du ministère de la Vérité l'amène à collaborer à la révision du passé orchestrée par le Parti pour contrôler l'opinion publique. C'est d'ailleurs une prise de conscience face aux mensonges omniprésents qui amènera Winston à remettre en question les affirmations du Parti et, conséquemment, l'autoritarisme oligarchique. Cette conscience d'un état des choses différent du mensonge officiel est essentiellement tributaire de la mémoire du protagoniste qui lui permet de remettre en perspective les affirmations du Parti avec les faits tels que lui, Winston Smith, s'en souvient. Sa mémoire favorise donc l'émergence d'une pensée critique qu'il s'efforcera de développer en scrutant le passé pour corroborer son intuition voulant que la vie était peut-être plus clémente avant Big Brother et qu'il est aussi possible que les choses soient également différentes dans l'avenir.

Ce pouvait être vrai que le niveau humain fut plus élevé après qu'avant la Révolution. La seule preuve du contraire était la protestation silencieuse que l'on sentait dans la moelle de ses os, c'était le sentiment instinctif que les conditions dans lesquelles on vivait étaient intolérables, et, qu'à une époque quelconque, elles devaient avoir été différentes.⁵³

Cette sorte de « souvenir ancestral » le poussera alors à souhaiter la chute du Parti et à œuvrer pour un monde meilleur. Dans cette optique, il est possible d'aborder l'intertextualité sous un autre jour en considérant le personnage central de *1984* comme étant lui-même un utopiste.

La première action anticonformiste de Winston qui vient concrétiser ses positions idéologiques non-orthodoxes est la tenue d'un journal dans lequel il consigne ses observations sur les différentes aberrations de l'Océania afin que ses écrits aient une incidence plus ou moins tacite sur le cours des choses, pour offrir à l'avenir une référence à propos de ce que sera le passé, c'est-à-dire au sujet de son propre présent. « C'était un fantôme solitaire qui exprimait une vérité que personne n'entendrait jamais. Mais aussi longtemps qu'il l'exprimerait, la continuité, par quelque obscur processus, ne serait pas brisée. »⁵⁴ Son journal vise alors à décrire l'état des choses sous le régime du Parti, un peu à l'instar des premiers textes utopiques qui parlaient de contrées lointaines pour évoquer une situation contemporaine, sans toutefois avoir recours aux artifices de métaphorisation. Ce serait d'ailleurs inutile puisque le Parti interdit toute forme d'écriture et que même la plus habile transposition des faits ne saurait lui éviter le châtement qui le guette. Ainsi, l'écriture dans son journal est une critique de la société dans laquelle il vit, une observation de ce qui l'entoure et qu'il retranscrit fidèlement en ayant l'espoir que les choses un jour seront différentes. Pour Regard, « ce travail du journal est comme le reflet ou comme la mise en abyme du travail de la narration elle-même. »⁵⁵ En effet, si l'on peut considérer l'entreprise d'Orwell comme un projet visant à inscrire son texte dans la tradition de l'utopie, le personnage de *1984* peut donc, dans une certaine mesure, apparaître comme l'alter ego fictif de l'écrivain. Et ce choix

⁵³ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 109.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁵⁵ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, *op. cit.*, p. 93.

narratif faisant de Smith un écrivain utopiste est aussi une référence explicite aux précurseurs du genre qui ont tous œuvré à l'amélioration de la société en émettant des propositions ou en apportant des solutions à certains problèmes, transposées dans des univers fictionnels. Les utopistes – et Servier englobe dans ce terme tous ceux qui ont rêvé de réformer la société – « n'ont pas seulement exprimé la pensée d'un groupe déterminé, d'une classe sociale : ils ont jalonné l'histoire de l'Occident et marqué des moments de crise mal perçus par les contemporains, à peine discernés plus tard par les historiens. »⁵⁶ À cet égard, la riche tradition utopique de l'Angleterre nous permet en effet de voir les textes de ce courant comme des remises en question ou des études raisonnées de la situation contemporaine de leur écriture. Il s'agit ainsi toujours d'un exercice pertinent sur les possibles latéraux, de tentatives visant à dépasser ce qui est pour voir ce que pourrait et ce que devrait être le monde. Et nécessairement, pour envisager ce que pourrait être le monde, il devient essentiel de voir comment il était dans le passé, de prendre la mesure des différents changements qui ont été apportés quant à son fonctionnement pour en comprendre les mécanismes de transformation. C'est d'ailleurs ce que cherche Winston en essayant de savoir comment la ville était avant la révolution de Big Brother. Ainsi, en sondant le passé, par exemple en interrogeant les vieillards du quartier prolétaire, Winston cherche une preuve, un élément du passé auquel il pourrait se raccrocher. Comme la photographie qu'il a déjà possédée et qui amenait un éclairage sur les trucages historiques dont se rend coupable le Parti : « ceci était une preuve concrète. C'était un fragment du passé aboli. C'était le fossile qui, découvert dans une couche de terrain où on ne croyait pas le trouver, détruit une théorie géologique. Ce document, s'il avait pu être publié et expliqué, aurait suffi pour faire sauter le Parti et le réduire en poussière. »⁵⁷ C'est en fait ce que désire le protagoniste de *1984* : renverser *Big Brother*, remettre en mouvement l'histoire que le Parti tente de figer. C'est d'ailleurs pourquoi il désire joindre les rangs de la ténébreuse Fraternité de Goldstein que nous pourrions aujourd'hui considérer comme une organisation terroriste menaçant la stabilité de l'État. « Goldstein insultait Big Brother, dénonçait la dictature du Parti, exigeait l'immédiate conclusion de la paix avec

⁵⁶ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, op. cit., p. 315.

⁵⁷ George Orwell, *1984*, op. cit., p. 115.

l'Eurasia, défendait la liberté de parler, la liberté de presse, la liberté de réunion, la liberté de pensée. »⁵⁸ En tentant de s'engager dans une lutte physique contre ce que représente Big Brother, Winston Smith concrétise d'une certaine façon ses idéaux utopiques : « Il avait passé des pensées aux mots et il passait maintenant des mots aux actes. »⁵⁹

Dans le roman, cette participation active au renversement de l'État se traduit en premier lieu par ses visites à la boutique d'antiquités de monsieur Charrington, celle-là même où il avait acheté le livre de souvenirs de jeune fille qui lui sert de journal. À ce chapitre, il est intéressant de remarquer le rapport qu'entretient Winston Smith avec tous les objets qui semblent provenir du passé et, plus particulièrement, avec le presse-papier qui peut, dans une certaine mesure, être perçu comme son objet fétiche. À cet égard, Frédéric Regard souligne à juste titre que « le presse-papier fait partie d'un ensemble d'objets qui éveillent "une sorte de mémoire ancestrale". Ces objets captivent l'attention de Winston car ils savent rendre présent le passé et par conséquent rendre à nouveau possible un à-venir, tant il est vrai que certains souvenirs exigent que soit redéfini le futur. »⁶⁰ La boutique d'antiquité dans *1984* apparaît donc elle aussi comme un lieu de mémoire puisqu'elle recèle une quantité d'objets, de vestiges provenant d'une époque révolue. Mais elle agit surtout comme canalisateur de révolution. C'est en effet dans ce lieu de conservation que le héros renoue avec des valeurs et des comportements ancestraux proscrits par l'État et qu'il mûrit des projets pour le futur. C'est là, par exemple, qu'il partage son intimité avec Julia et s'adonne à des ébats sexuels interdits par le Parti.

Ce n'était pas seulement parce que l'instinct sexuel se créait un monde à lui hors du contrôle du Parti, qu'il devait, si possible être détruit. Ce qui était plus important, c'est que la privation sexuelle entraînait l'hystérie, laquelle était désirable, car on pouvait la transformer en fièvre guerrière et en dévotion pour les dirigeants.⁶¹

⁵⁸ *Ibid.*, p. 25.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 227.

⁶⁰ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell, op. cit.*, p. 86.

⁶¹ George Orwell, *1984, op. cit.*, p. 190.

Ainsi, leur embrassement et leur jouissance sont un coup porté au Parti et un acte politique contre l'isolement des individus essentiel à la formation des masses dociles. Mais c'est également dans cette chambre qu'il lit le livre de Goldstein « à l'abri » des télécrans et que sa dissidence se manifeste avec le plus de clarté. De cette façon, la chambre qu'il loue chez l'antiquaire devient en quelque sorte la représentation figurée de l'utopie, comme symbole du passé, à l'intérieur de la dystopie. « L'important était que cette chambre au-dessus du magasin d'antiquités existât. Savoir qu'elle était là, inviolée, c'était presque s'y trouver. La chambre était un monde, une poche du passé où auraient pu marcher des animaux dont la race était éteinte. »⁶² Cette chambre représente à sa manière la mémoire des possibles. C'est qu'en supposant une altérité du temps, la mémoire devient une réserve de mondes qui ont été et, conséquemment, de possibilités. Et en permettant un effet de distanciation, la mémoire favorise l'imagination de cet autre temporel par le biais d'une transposition vers le futur. Ce n'est donc que par la mémoire que l'on peut espérer se libérer du présent et c'est précisément ce que cherchent à court-circuiter les dirigeants des diverses dystopies. Pour eux, le passé doit être insondable afin d'empêcher sa mise en parallèle avec le présent et ainsi éradiquer les préfigurations de l'avenir qui pourraient en découler. D'ailleurs, la chambre est un traquenard mis en place par la Police de la Pensée pour piéger les ennemis de l'État enclins à développer un intérêt ou de la curiosité pour ce qui a déjà été, pour la différence historique.

Si l'utopie est effectivement représentée au cœur de la dystopie par la pièce chez l'antiquaire, elle est également présente dans les rêves de Winston sous la forme du Pays Doré. Ce « Pays » lui apparaît comme un ancien pâturage où la nature n'a pas été altérée par la civilisation. « C'était un de ces rêves qui, tout en offrant le décor caractéristique du rêve, permettent et prolongent l'activité de l'intelligence. Au cours de tels rêves, on prend conscience de faits et d'idées qui gardent leur valeur quand on s'est réveillé. »⁶³ En outre, pour Regard, « ce Pays Doré est une référence ironique à un monde devenu impensable, celui de l'âge d'or de l'humanité, et à sa forme littéraire,

⁶² *Ibid.*, p. 215.

⁶³ *Ibid.*, p. 48.

celle de la pastorale. »⁶⁴ Smith rêve ainsi de changer les choses et espère l'avènement d'un monde meilleur, mais il fait également des rêves compensatoires. Dans ce contexte, l'utopie apparaît alors comme une tentative de supprimer, par l'imagination ou par le rêve, une situation conflictuelle davantage que de renverser les structures de l'ordre existant. Raymond Trousson rappelle à cet égard dans *Voyages au pays de nulle part* que les utopistes « ont tout de même été les premiers à proposer des structures sociales plus justes. À toutes les époques, ils ont été des précurseurs. »⁶⁵ Par conséquent, il lui semble donc réducteur de considérer l'utopie comme simple chimère et propose plutôt de la traiter « comme une rêverie dangereuse, déstabilisatrice de tout ordre social. »⁶⁶ Et à ses yeux, ramener l'utopie sur le même plan que les autres productions oniriques revient à négliger les facteurs circonstanciels qui l'ont inspirée. Ainsi considère-t-il que l'utopie est historique par essence puisqu'elle est impérativement déterminée par les rapports qu'elle entretient avec la réalité. Entourée de hautes murailles ou protégée par l'océan, elle représente d'ailleurs pour Jean Servier, « [p]ar delà les systèmes économiques ou sociaux, une aspiration profonde, comme un rêve exprime les désirs et angoisses d'un malade. »⁶⁷ De plus, l'insularité de l'utopie apparaît pour Trousson avant tout comme « une attitude mentale, dont l'île classique n'est que la représentation figurée ». ⁶⁸ L'utopie peut donc ainsi désigner tout projet visant à combler un souhait dans une optique d'amélioration pour une situation donnée. Et si le mot *utopie* renvoie à des images, à des rêveries incompatibles avec la réalité par le côté péjoratif qu'il contient, il ne faut pas oublier que

toute vision de ce qui devrait être entraîne un examen critique de ce qui est. Il en est de même des utopies qui, selon les moments de l'histoire, ont dénoncé les abus d'une société à l'agonie ou, triomphantes, sûres de l'excellence de l'être humain, ont annoncé les perspectives enchantées ouvertes à l'homme par une science toute-puissante. Chaque fois, ces rêveries nées de l'échec sont apparues dans des circonstances conflictuelles analogues, fournissant, non les moyens d'en venir à bout mais l'image rassurante du conflit résolu.⁶⁹

⁶⁴ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, op. cit., p. 69.

⁶⁵ Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part*, op. cit., p. 271.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁷ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, op. cit., p. 26.

⁶⁸ Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part*, op. cit., p. 15.

⁶⁹ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, op. cit., p. 24.

Cette vision de l'utopie comme attitude mentale est d'ailleurs explicite dans *1984* : « Dans le sommeil ou la veille, au travail ou à table, au-dedans ou au dehors, au bain ou au lit, pas d'évasion. Vous ne possédiez rien, en dehors des quelques centimètres cubes de votre crâne. »⁷⁰ Cela revient à dire que l'utopie n'est possible que par le travail de l'imagination, elle-même appuyée par la mémoire. Et c'est précisément ce dernier retranchement que cherche à détruire O'Brien en torturant Winston au ministère de l'amour : « Vous êtes dérangé mentalement. Vous souffrez d'un défaut de mémoire »⁷¹, lui dit-il avant de lui administrer des électrochocs. Ainsi, nous voyons que le protagoniste de *1984* est bel et bien un utopiste reprenant les mêmes schèmes qui ont jalonné l'histoire de cette tradition. Il rêve à un pays merveilleux, lutte pour le renversement d'une situation politique décadente, et surtout, témoigne du cauchemar environnant par le biais de l'écriture afin de participer à l'avènement d'un monde plus décent.

2.4 *1984* : une utopie uchronique sur fond de dystopie

Comme nous venons de le voir, il est essentiel de garder à l'esprit que malgré son caractère foncièrement dystopique, *1984* recèle hors de tout doute des éléments typiquement utopiques. Par exemple, on comprend à la lecture de l'appendice que le règne de Big Brother ne s'est finalement pas avéré éternel, qu'un monde plus libre où l'« ancilangue » est toujours de mise continue d'être une réalité au delà de l'an 2050. En effet, l'usage du passé comme temps verbal pour cet appendice laisse sous-entendre l'échec du Parti dans sa tentative de dominer le monde. À cet effet, Regard explique que « du fait qu'elle implique la non-réalisation de cette probabilité (O'Brien avait finalement tort), la fiction rouvre l'horizon des possibles, forçant le lecteur à renouer le fil défait entre ce vraisemblable et les potentialités non effectuées du passé, le forçant finalement à reconvertir le probable en possible. »⁷² Mais comme le souligne Alkon, la présence de la dystopie est à la fois si puissante et flagrante dans *1984* que les autres

⁷⁰ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 44.

⁷¹ *Ibid.*, p. 348.

⁷² Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, *op. cit.*, p. 101.

attributs du livre, spécialement ses composantes uchroniques, passent pour ainsi dire inaperçues.

Le terme *uchronie* définit une utopie des temps passés, un genre fictionnel fondé sur l'histoire alternative. Dans son essai sur l'uchronie intitulé *Le détroit de Behring*⁷³, Emmanuel Carrère explique que, parce qu'il n'y a pas d'illusion à se faire, parce que la cité parfaite n'est nulle part, ou du moins nulle part sur terre, « elle est peut-être ailleurs dans l'espace interstellaire. Puisqu'elle n'est pas dans le présent, elle peut être ailleurs dans le temps. Elle a existé dans le passé, et on évoque l'âge d'or. Elle existera dans le futur, et l'utopie devient anticipation. »⁷⁴ Mais au-delà de l'anticipation, qui est bel et bien une forme d'uchronie, Carrère souligne l'autre variante du genre, l'uchronie comme révisionnisme, comme variation hypothétique et spéculative à propos de l'Histoire. Ce mode uchronique consiste à imaginer ce que serait devenu le monde si un événement avait été différent. Il met ainsi en évidence le fait que si « [l]e propos de l'utopie est de modifier ce qui est, de fournir au moins les plans de cette modification [...], le propos de l'uchronie, scandaleux, est de modifier ce qui a été. »⁷⁵ Il devient donc possible, dans cette optique, de considérer l'entreprise révisionniste effectuée par le Parti de *Big Brother* comme une tentative uchronique visant à préserver l'intégrité de son utopie cauchemardesque. Mais l'uchronie est avant tout un moyen pour identifier les points tournants de l'histoire et pour imaginer les potentiels de différentes séquences hypothétiques. Cependant, l'uchronie caractérise plus couramment les utopies qui se situent dans le futur. Servier rappelle ainsi que « [l]e temps a la même valeur que dans le rêve, il est ici rappel et nostalgie du passé, volonté d'exorciser l'avenir en le débarrassant de l'inconnu qu'il porte en lui. Les anticipations les plus hardies ne sont jamais que des projections du passé ou du présent sur l'avenir des planifications. »⁷⁶ Comme le souligne Paul K. Alkon, des uchronies comme *L'An 2440* de Mercier ont souvent été mises en parallèle avec *1984* : « The power of much recent futuristic fiction, especially Orwell's, is better appreciated by comparaison with the first efforts at

⁷³ Emmanuel Carrère, *Le détroit de Behring*, Paris, P.O.L., 1986.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁶ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, *op. cit.*, p. 323.

uchronia. »⁷⁷ La particularité de l'uchronie est ainsi de transposer le modèle utopique sur un tout nouveau plan, de passer de la sphère spatiale à la sphère temporelle, d'une île située géographiquement à une société future inscrite dans un temps insulaire. Mais si l'uchronie a pour objet les événements historiques tels qu'ils ne se sont pas concrétisés, comme dans l'utopie rétrospective, ainsi que ceux qui se produiront dans l'avenir, comme dans l'utopie prospective, Paul K. Alkon explique qu'il ne faut pas y voir des tentatives de prédictions : « Uchronias also serve very different purposes, ranging from sheer entertainment to serious modeling on probabilistic principles of possible futures in order to investigate (not predict) their characteristics. »⁷⁸ En fait, peut-être serait-il plus juste de parler dans ce cas d'extrapolation. Pour Carrère, l'uchronie nous permet en effet de formuler certaines questions essentielles au développement de la conscience historique en fournissant des pistes de réflexions : « Qu'est-ce qui est déterminant dans l'histoire des hommes ? Comment ceux-ci se représentent-ils la chaîne de causes et d'effets à quoi elle se résume ? Et justement, l'histoire se résume-t-elle à cela ? »⁷⁹ Soulignons d'ailleurs que l'uchronie, plus que toute autre forme de fiction, incite à considérer les liens actuels entre le possible et le probable. Mais entre les deux formes d'uchronie, prospective et rétrospective, Alkon souligne un parallèle des plus importants : « Both prevent the game of imaging past or future utopias from being played without attention to historical realities that constrain or facilitate actual implantation of utopian ideals. »⁸⁰ Et la particularité de *1984* réside précisément dans une utilisation de cette double polarité de l'uchronie, par la combinaison des caractéristiques de l'uchronie futuriste et de l'uchronie d'un passé alternatif, ce qui en fait, à notre sens, une œuvre à la fois remarquable et vertigineuse. Sans compter que l'on retrouve aussi la mise en abîme de l'uchronie dans le récit même par les transformations historiques dont se rend coupable le Parti. En faisant ainsi de l'uchronie un des thèmes et enjeux de sa propre anticipation, Orwell soulève la méfiance chez le lecteur qui, selon Carrère, pourrait le conduire à d'étranges questionnements :

⁷⁷ Paul K. Alkon, *Origins of futuristic fiction*, op. cit., p. 116.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 119.

⁷⁹ Emmanuel Carrère, *Le détroit de Behring*, op. cit., p. 12.

⁸⁰ Paul K. Alkon, *Origins of futuristic fiction*, op. cit., p. 153.

Qu'est-ce qui nous assure que l'histoire universelle, des nommes des cavernes à la dernière élection cantonale, n'est pas un gigantesque trompe-l'œil, le fruit d'une conspiration millénaire ourdie par des générations successives de clercs, incessamment relayés, dans le but pervers de travestir la réalité à mesure qu'elle se déroule ?⁸¹

En effet, rien n'indique que l'histoire telle que nous la connaissons n'est pas erronée. Sans tomber dans un délire paranoïaque aux accents orwelliens, il devient possible d'imaginer la manipulation antérieure d'un événement qui a pu parvenir jusqu'à nous, leurrant tous les historiens qui n'y auraient vu que du feu, un peu comme ont su le faire les régimes totalitaires. Et qui sait si *1984*, un jour, ne sera pas considéré comme une référence irréfutable sur l'après-guerre ? Pour Carrère,

[c]'est un baroud d'honneur pour l'uchroniste d'insinuer dans notre esprit, dans celui de nos lointains descendants pour qui l'épopée napoléonienne et sa déroute seront peut-être un jour aussi obscures que la préhistoire, le soupçon que ce qu'il nous raconte pourrait bien être vrai et la version officielle – si elle existe encore – pur mensonge, ignare ou malveillant. C'est un pari sur la postérité, qu'elle qu'en soit l'échéance, une bombe à retardement qui, avec le temps, pourrait bien changer l'histoire.⁸²

Pour Alkon, le fait d'enquêter sur le futur et sur ce qu'il retiendra du passé illustre le principe d'ouverture d'un avenir aux multiples possibilités. L'écriture de l'uchronie futuriste est automatiquement transformée en un programme, en un plan à mettre en application qui demande d'en voir les répercussions. Quant à l'autre variété d'uchronie, celle qui touche l'histoire alternative en montrant les événements tels qu'ils auraient pu se produire, elle nous invite, explique Alkon, à repenser l'histoire en comparant ce qui est arrivé avec ce qui aurait pu arriver. Il s'agit d'utiliser une mémoire historique, de la modifier, pour évaluer d'autres possibilités. Mais « [q]ue – réserve faite des simulacres imposés rétrospectivement par une tyrannie –, l'uchronie ne puisse influencer l'histoire, elle ne le sait que trop et se définit même par cette impuissance. »⁸³ Selon le degré et la nature des distorsions qui bousculent ces événements, les narrations d'histoires alternatives provoquent des spéculations sur le futur qui peuvent s'apparenter à l'utopie

⁸¹ Emmanuel Carrère, *Le détroit de Behring*, op. cit., p. 30.

⁸² *Ibid.*, p. 27.

⁸³ *Ibid.*, p. 105.

ou à la dystopie en révélant les potentialités du présent et de la réalité. Alkon soulève également les implications politiques des possibilités soulevées par ce genre littéraire : « They were mentioned less for purposes of prediction than in order to explore the advantages or disadvantages of a world in which such things are commonplace, and also in order to suggest the political conditions that favor or hinder actualization of such world. »⁸⁴ Une façon, si l'on veut, de provoquer les idées et d'encourager la critique constructive. Mais l'uchronie peut aussi être perçue comme une négation de la mémoire. Son rêve n'est peut-être pas tant d'abolir ou de truquer la mémoire que de changer le passé pour influencer l'avenir. Selon Carrère, « [l']uchroniste sait bien que son seul champ de bataille est la mémoire (mais l'oubli, la tricherie, le pardon ne changerait rien), [...] sa seule arme [est] le livre. »⁸⁵ L'uchronie d'Orwell invite alors chaque lecteur à l'exercice mental consistant à penser comment certains événements pourraient avoir eu lieu, aussi bien qu'elle amène une réflexion sur leur désirabilité. En effet, en confrontant le lecteur à une réalité alternative, l'auteur force ce dernier à imaginer un état de choses aux antipodes de ce qu'il connaît, ce qui le confronte à prendre conscience de certaines possibilités.

Alkon dit que, en choisissant la date d'un futur rapproché, une marque historique spécifique, pour faire du titre du livre un symbole représentant le futur même, « *Nineteen Eighty-Four* will always remain the story of an emblematic year looming ahead of us in exactly the same threatening imminence to the present as it did in 1949 ». ⁸⁶ Si au moment de sa parution, *1984* était une fiction d'anticipation, les choses sont un peu différentes depuis que l'an fatidique est passé. Le roman « after 1984 has [...] shifted to become a uchronia of alternate past history inviting comparison of what happened in postwar England with what might have happened if things had been worse, perhaps only a very little worse. »⁸⁷ Mais comme il le rappelle, la force suprême d'Orwell aura été de situer l'action de sa fable la plus puissante dans un futur emblématique qui est aussi, chronologiquement, du moins pour nous, un passé

⁸⁴ Paul K. Alkon, *Origins of futuristic fiction*, op. cit., p. 133.

⁸⁵ Emmanuel Carrère, *Le détroit de Behring*, op. cit., p. 48.

⁸⁶ Paul K. Alkon, *Origins of futuristic fiction*, op. cit., p. 156.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 156.

alternatif. Ou encore, nous pourrions dire que *1984* est une utopie, un non-lieu, projeté dans un futur qui n'aura finalement jamais existé, mais qui demeure cependant inspiré par des événements du passé et qui, en cela, peut toujours préfigurer un avenir. Une utopie uchronique, si l'on veut, articulée sur un fond de dystopie. Pour Frédéric Regard, « [c]'est toute la force de *1984* : en posant l'ayant-été au seuil d'un futur probable dont la non-réalisation rouvre l'à-venir comme possible, le livre propose à la lecture l'un des paris les plus audacieux de toute l'histoire de la littérature, comme si le livre était en effet l'apprentissage de la liberté. »⁸⁸

Frédéric Regard considère également qu'Orwell ne fait pas de science-fiction : « Il sent avec une lucidité exceptionnelle que se met en place une mainmise totale de cet État-Sujet sur l'ensemble du réel et des pratiques humaines. Il perçoit l'urgence de son engagement en comprenant que ce qu'il vit laisse augurer un combat généralisé pour une vision du monde qui prévoit de mettre un point final à l'histoire de l'humanité. »⁸⁹ Et en choisissant le modèle de l'utopie pour pourfendre le totalitarisme, Orwell s'inscrit dans un genre littéraire qui avait justement pour fonction première d'être un support idéologique. En effet, les premiers utopistes ont tous écrit leurs textes avec l'intention d'infléchir les actions de leurs contemporains, de les sensibiliser à une réalité ou un danger et de leur fournir des schémas d'action. Rappelons que Platon, déjà, a écrit entre autres le mythe d'Atlantide pour convaincre ses contemporains de renoncer à la guerre et à la démesure impérialiste.

Ainsi, *1984* et les autres textes utopiques peuvent être étudiés en fonction de leur fonction moralisatrice et, par conséquent, en lien avec le concept de roman à thèse. Dans son essai sur ce genre souvent méprisé, Susan Rubin Suleiman définit le roman à thèse comme « un roman "réaliste" (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse. »⁹⁰ Mais tout comme le roman utopique, le roman à thèse a

⁸⁸ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell, op. cit.*, p. 102.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 17-18.

⁹⁰ Susan Rubin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Puf, 1983, p. 14.

une connotation fortement négative. C'est que, pour Suleiman, ce type de littérature peut sembler entretenir trop de similitude avec la propagande pour être artistiquement valable : « par son désir de "prouver" quelque chose, le genre manqu[e] de fidélité au réel : au lieu d'être fondé sur une observation impartiale de la réalité, le roman à thèse en donn[e] une image déformée, construite en vue d'une démonstration. »⁹¹ Toutefois, elle souligne qu'à certains égards, tout récit s'apparente au roman à thèse dans la mesure où il est possible d'en tirer une morale : « Reconnaissons [...] que le projet de la fable, comme tout récit exemplaire, est un projet utopique : *infléchir* les actions des hommes (et des femmes) en leur racontant des histoires. »⁹² Elle mentionne ainsi de façon explicite l'une des fonctions principales que vise ce genre de récit et que nous pourrions également attribuer à *1984* et aux autres textes utopiques : « À la limite, on peut même envisager la transformation du lecteur en adjuvant réel, c'est-à-dire pseudo-intra diégétique. Je veux dire par là que le lecteur continuera dans sa vie réelle la lutte racontée dans le roman. »⁹³ Ainsi, nous voyons que la littérature utopique, comme le roman à thèse, n'est pas seulement un simple divertissement d'esthètes, mais aussi, peut-être, un outil au service d'une cause qui peut parfois avoir une incidence sur le réel. En fournissant des modèles comportementaux susceptibles de modifier l'éthique ou le sens moral du lecteur et, à plus longue échéance, de s'inscrire dans la mémoire collective, tout texte de fiction a le potentiel de devenir une référence d'exemplarité. Et comme le rappelle Frédéric Regard, « [l]'écriture romanesque, réaliste ou naturaliste, est investie d'une fonction hautement éthique : ouvrir une brèche dans le tableau figé d'un futur utopique, tracer la limite entre illusion et réalité. »⁹⁴ Et la fonction héroïque de Winston, poursuit-il, consiste à réactiver et à redynamiser ce que l'utopie totalitaire s'est efforcée de figer, c'est-à-dire qu'il doit remettre l'histoire au travail. D'ailleurs, Winston lui-même dit à Julia :

Je ne pense pas que nous puissions changer quoi que ce soit pendant notre existence. Mais on peut imaginer que de petits nœuds de résistance puissent jaillir çà et là, de petits groupes de gens qui se ligueraient et dont le nombre

⁹¹ *Ibid.*, p. 9.

⁹² *Ibid.*, p. 69.

⁹³ *Ibid.*, p. 179.

⁹⁴ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell, op. cit.*, p. 37.

augmenterait peu à peu. Ils pourraient même laisser après eux quelques documents pour que la génération suivante reprenne leur action au point où ils l'avaient laissée.⁹⁵

Cette citation pourrait également s'appliquer au travail d'Orwell en faisant la lumière sur les intentions politiques qu'il avait en écrivant *1984*. Son roman est en effet une utopie porteuse d'un très sérieux avertissement concernant les dangers du totalitarisme qu'il adresse aux générations suivantes. Soulignons à ce propos que l'utilisation du romanesque dans les fictions utopiques et l'extrapolation des propositions dans des contrées imaginaires fut à l'origine un procédé essentiellement mis en œuvre pour berner la censure qui aurait pu empêcher la parution de ces idées subversives. Dans cette optique, il est particulièrement intéressant d'observer avec un œil attentif les larges « extraits » du livre de Goldstein que l'on retrouve dans *1984*. De nombreux détracteurs ont reproché à Orwell ce procédé en disant parfois que cela ne faisait qu'alourdir inutilement le récit en provoquant une cassure dans la narration ou, encore, qu'il diluait les idées qu'il y développait en en faisant un simple passage dans une œuvre de fiction quand il y avait matière à essai. Mais force est de constater que, loin d'être une distraction superficielle, *Théorie et pratique du collectivisme oligarchique* qu'Orwell développe sous la plume fictive d'Emmanuel Goldstein est en réalité un véritable tour de force. Ce livre, c'est précisément ce qu'ont fait les utopistes qui l'ont précédé, tant au niveau du fond que de la forme. Orwell y explique ce qui à son sens cloche dans le monde de l'après-guerre en pointant avec une lucidité exceptionnelle les véritables enjeux et rouages de la société industrielle avancée. Et la force suprême de ce changement de registre qui, en bout de ligne, est somme toute justifié par la narration, réside dans la mise en abîme du procédé utopique. Le livre de Goldstein est en effet dissimulé concrètement entre les pages même de *1984*, comme si Orwell avait voulu faire un clin d'œil aux procédés mis en œuvre pour tromper la censure, ou pour tromper la censure et faire aussi de son roman un appareil de camouflage du véritable texte utopique susceptible de changer les choses. Un livre, ici, en cache un autre. Le fond et la forme de *1984* deviennent ainsi étroitement liés et, par le fait même, s'élaborent à l'image du courant utopique qu'Orwell connaissait très bien.

⁹⁵ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 222.

Nous pourrions également voir une autre mise en abîme de ce que se propose de faire Orwell dans le presse-papier de Winston Smith. En effet, en faisant de nombreuses références aux textes fondateurs du courant utopique, *1984* vise en quelque sorte à assurer une transmission des concepts qui y sont développés afin qu'ils ne disparaissent pas ou ne s'envolent pas avec le temps. Ce qui est précisément la fonction première d'un presse-papier : donner du poids, retenir ce qui est volatil. De plus, Orwell est explicite quant à la fonction de mise en abîme de « ce petit morceau d'Histoire que l'on a oublié de falsifier » :

Il y avait dans cet objet une telle profondeur ! Il était pourtant presque aussi transparent que l'air. C'était comme si la surface du verre était une arche du ciel enfermant un monde minuscule avec son atmosphère complète. Il avait l'impression de pouvoir y pénétrer, il s'imaginait, il ressentait que, pour de bon, il était à l'intérieur du verre, avec le lit de mahogany [...]. Le presse-papier était la pièce dans laquelle il se trouvait, et le corail était la vie de Julia et la sienne, fixées dans une sorte d'éternité au cœur du cristal.⁹⁶

Regard mentionne également que tous les symboles d'Orwell sont en fait des réservoirs de temps, « autant de traces d'un passé qui perdurerait dans le présent et rouvrirait dans le même mouvement la possibilité d'un à-venir. »⁹⁷ Mais l'utopie d'Orwell, tout en s'articulant autour des notions temporelles, est également étroitement liée à un imaginaire du progrès. Cette pensée progressiste suppose un sujet collectif auquel nous participons tous, capable de transcender les morts individuelles, l'humanité qui marcherait d'un même pas vers une finalité radieuse. Il s'agit en outre de considérer la mémoire collective comme un réservoir permettant l'accumulation, l'amélioration et le développement des connaissances qui permettront de marquer un avancement pour les générations futures. Pour Fernand Dumont, « [l]a culture est à la fois un legs qui nous vient d'une longue histoire et un projet à reprendre ; en un certain sens, elle n'est rien d'autre qu'une mémoire. »⁹⁸ On touche ainsi au concept de mémoire intergénérationnelle qui s'avère être étroitement liée au principe de progrès. Dans

⁹⁶ *Ibid.*, p. 209-210.

⁹⁷ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, *op. cit.*, p. 86.

⁹⁸ Fernand Dumont, *L'Avenir de la mémoire*, *op. cit.*, p. 40.

l'*Anthropologie de la mémoire*, Joël Candau définit cette mémoire comme « la conscience d'appartenir à une chaîne de générations successives dont le groupe ou l'individu se sent peu ou prou l'héritier. C'est la conscience d'être les continuateurs de nos prédécesseurs »⁹⁹ et de participer à la construction d'une mémoire collective. Mais la constitution de ce sujet collectif passe aussi par la littérature. À travers les générations, un héritage littéraire reste et conditionne le rapport à la mémoire et les préfigurations de l'avenir qui en découlent. Aussi, dans cette optique, il faut reprendre quelque chose du passé de l'utopie pour se hisser dans l'avenir. Les utopies antérieures permettent justement de relancer la machine du progrès en favorisant l'observation et la mesure des changements et résolutions apportés depuis leur écriture.

Soulignons enfin que peu de critiques se sont penchés sur la littérarité de l'utopie, sur les modalités de sa mise en forme par l'expression linguistique pour favoriser davantage des analyses de contenu. Pourtant ce sont des textes littéraires. Et en s'inscrivant sur le papier, les utopies sont concrétisées par le langage, ce qui est déjà une matérialisation minimale. D'ailleurs, pour Frédéric Regard, la question centrale sur laquelle s'appuie le roman d'Orwell consiste précisément à voir comment l'écriture et la littérature peuvent devenir les moyens de la sauvegarde même de l'Histoire et de l'humanité. Il souligne également que

[p]lus qu'une parodie d'un avenir radieux mais hypothétique, *1984* est une mise en procès par l'écriture d'un monde déjà présent. Ce procès, le titre même en porte la marque, qui inverse simplement les deux derniers chiffres de la date de rédaction du manuscrit (48/84), mais qui surtout écrit ces chiffres en toutes lettres. Car le titre anglais n'a jamais été 1984, mais *Nineteen Eighty-Four* (il faudrait donc écrire *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre*), Orwell ayant sans doute voulu indiquer ainsi que son dernier livre portait sur la question des rapports entre Temps et écriture.¹⁰⁰

La puissance de l'écriture et la force des mots apparaissent ainsi comme le dernier recours pour assurer aux idées l'espérance de s'avérer. Dans ce contexte, la prise de position d'Orwell ne vise qu'à défendre la dignité de l'homme et son droit légitime à

⁹⁹ Joël Candau, *Anthropologie de la mémoire*, op. cit., p. 54.

¹⁰⁰ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, op. cit., p. 77-78.

produire des signes à une époque où cela n'allait tout simplement plus de soi. C'est ce à quoi notre prochain chapitre sera consacré.

CHAPITRE III

MÉMOIRE ET LANGAGE

Il serait difficile d'aborder la relation entre la mémoire et la dystopie dans *1984* sans soulever au passage la problématique du langage qui apparaît, sous la plume d'Orwell, comme un élément fondamental des questions mnésiques et un enjeu primordial de la domination totale. En effet, si nous avons démontré au chapitre précédent que *1984* accorde une place prépondérante à la littérature, notamment par une utilisation de l'intertextualité qui convoque les ouvrages utopiques antérieurs, ou encore par l'entreprise du protagoniste qui rédige son journal ou, tout simplement, par l'ostracisme des différentes formes de littérature organisé par le Parti, il est également possible de déceler dans ces différents éléments le symptôme apparent d'un mal beaucoup plus grand qui menacerait à la fois la mémoire et l'humanité par l'entremise du vecteur essentiel qu'est le langage. Pour illustrer l'importance de cette faculté et pour démontrer en quoi elle se trouve intrinsèquement liée à la mémoire, rappelons, comme le souligne Joël Candau, que l'homme

dispose d'une conscience d'ordre supérieur, capable d'intentionnalité, et du langage grâce auquel il va pouvoir conceptualiser et communiquer son expérience. Cet avantage de l'homme sur l'animal lui permet d'avoir conscience de sa mémoire en tant que telle, d'œuvrer à son amélioration voire de s'en émanciper. Il rend encore possible une mémoire symbolique et sémantique, autorisant l'élaboration des représentations du passé et du futur, expressions idéelles de la domestication concrète du temps.¹

Candau avance que la pensée et la mémoire ne sont rendues possibles que par des interactions sociales et culturelles qui dépendent à leur tour des aptitudes au langage :

¹ Joël Candau, *Anthropologie de la mémoire*, op. cit., p. 14.

« Celles-ci vont permettre l'établissement et le partage de connaissances, de croyances, de conventions, la compréhension d'images, de métaphores, l'élaboration et la confrontation de raisonnements, la transmission d'émotions et de sentiments, etc. »² En d'autres termes, nous pouvons dire que la mémoire et la pensée sont directement tributaires des facultés langagières qui permettent cette extériorisation de la conscience humaine et qui, pour cette raison, doivent être considérées comme leur première extension. Plus encore, mentionnons que sans le langage, il ne pourrait y avoir de politique puisque c'est uniquement par cette faculté que les hommes ont la possibilité d'échanger entre eux, de créer des ententes, de manifester des conflits et d'en arriver à l'établissement de contrats sociaux. Aristote soutenait d'ailleurs que l'homme est un animal politique justement par le fait qu'il possède le langage articulé. Aussi, soulignons que le langage est également un pré-requis au principe de progrès puisque celui-ci est rendu possible par la préservation du passé et l'accumulation des acquis qui nécessitent une communication et une transmission d'ordre linguistique. Comme le mentionne John Wesley Young :

[w]ithout this collective recollection, without the accumulation of wisdom and knowledge through language, humanity, if it existed at all, would be bouncing about like an amoeba from stimulus, unremembering and mindless, incapable of betterment, unable to recall the past, interpret the present, or anticipate and plan the future, but living always without consciousness in an incomprehensible and hostile now. To put this another way, a languageless humanity would not in truth be humanity but a form of asocial subhumanity.³

Ainsi, une humanité privée de langage serait réduite à évoluer dans un éternel présent où les représentations du passé et les préfigurations de l'avenir seraient inaccessibles. Sans langage, l'espèce humaine serait sans mémoire et sans lendemain. Nous nous pencherons ici sur les principaux rapports entre la mémoire et le langage dans *1984* en accordant une attention particulière au concept du novlangue que développe Orwell pour démontrer comment la perversion du langage contamine et paralyse les facultés mnésiques. Nous étudierons par la suite le processus de mécanisation du langage par le

² *Ibid.*, p. 13.

³ John Wesley Young, *Totalitarian language*, Charlottesville and London, USA, University Press of Virginia, 1991, p.19.

biais des télécrans qui deviennent les outils au service d'une entreprise de dressage ayant pour but l'unification des mémoires afin de créer un immense consortium conduisant à l'abolition de toute liberté. Nous verrons également que l'entrée en écriture devient à la fois un acte de résistance politique contre l'hégémonie totalitaire et un moyen d'assurer le salut de l'humanité en préservant la mémoire et la dignité de l'homme comme producteur de signes.

3.1 Le novlangue ou la perversion du langage

Dans son livre sur les relations entre la mémoire et le langage, Christiane Kekenbosch rappelle que « [l]a mémoire participe à notre capacité de comprendre le monde et à la construction de notre individualité. »⁴ Or, la compréhension du monde et la construction de l'individualité sont précisément ce que tentent de paralyser les dirigeants du Parti qui gouvernent l'Océania. Le système totalitaire en vigueur dans *1984* repose en effet sur une vision du monde altérée et mensongère, ainsi que sur une atomisation des individus orchestrée afin que ceux-ci mettent en suspens leur identité au profit de celle du tout puissant Big Brother. En d'autres mots, il s'agit ni plus ni moins que d'une gigantesque entreprise visant à annihiler l'esprit critique qui pourrait remettre en perspective les affirmations du Parti, les principes de l'Angsoc et la légitimité de l'oligarchie. Voilà donc pourquoi on attaque les différentes traces du passé avec une telle virulence. Cependant, ces dernières ne se limitent pas aux documents. Comme le mentionne François Brune, « le passé existe surtout dans le savoir des gens. Le contrôle du passé exige donc le contrôle de la *mémoire* de tous. »⁵ Ainsi, le Parti aurait beau falsifier toutes les archives et censurer tous les extraits compromettants, il n'arriverait à aucun résultat concret tant que subsisteraient des souvenirs dans la conscience des gens et qu'ils auraient la possibilité d'échanger entre eux pour conforter leurs intuitions. D'ailleurs, Bernard Noël dans *La castration mentale* souligne que « [l]e pouvoir a compris depuis longtemps que censurer la liberté d'expression n'était qu'un pis-aller et que, pour être efficace, il lui fallait s'attaquer à la

⁴ Christiane Kekenbosch, *La mémoire et le langage*, Paris, Éditions Nathan, 1994, p. 121.

⁵ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, Paris, Lettres Modernes, 1983, p. 48.

liberté de penser, c'est-à-dire au lieu qui, en chacun de nous, est la matrice du sens. »⁶ Et selon lui, s'il ne peut y avoir de pensée sans mémoire, il ajoute également que « [l]a langue porte cette mémoire et fournit à la fois la matière de la pensée. »⁷ Dès lors, il devient possible de comprendre les motivations du Parti à entreprendre une réforme linguistique afin d'affirmer son emprise sur le social. Justement, pour Frédéric Regard,

[l]e monde de *1984* est le fruit d'une utopie linguistique qui ambitionne de réduire le nombre des unités signifiantes pour mieux arraisonner le champ des contenus et pour que disparaisse alors le performateur de texte, sujet sentant et pensant, parvenant à la conscience de soi au travers d'une appropriation et d'une mise en question du langage commun.⁸

L'instrument de prédilection pour l'atteinte de cet objectif aux prétentions utopiques est bien entendu le novlangue. Mais si cet aspect du texte peut sembler à première vue accessoire et secondaire, il faut garder à l'esprit qu'Orwell lui a consacré l'appendice de *1984*, ce qui suggère l'importance qu'il accordait aux questions linguistiques et à leur portée dans la sphère politique.

Dans *1984*, on apprend en effet que le Parti travaille à l'élaboration d'une langue qui deviendra éventuellement l'outil par excellence de l'hégémonie de Big Brother, en l'occurrence, le novlangue. Cette réforme linguistique vise à gruger le vocabulaire jusqu'à la moelle afin d'en arriver à un mode d'expression axé à la fois sur la plus grande simplification lexicale et une fonctionnalité sémantique optimale. Comme le mentionne John Wesley Young, « [n]ewspeak is a shredded-down, dehydrated form of English used in some publications and increasingly in common conversation among Party members. »⁹ Rappelons que durant une conversation à la cafétéria, le personnage de Syme, qui participe à l'élaboration du onzième dictionnaire novlangue, explique à Winston en quoi consiste cette entreprise :

⁶ Bernard Noël, *La castration mentale*, Paris, P.O.L., 1997, p. 105.

⁷ *Ibid.*, p. 113.

⁸ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell, op. cit.*, p. 31.

⁹ John Wesley Young, *Totalitarian language, op. cit.*, p. 48.

Vous croyez, n'est-ce pas, que notre travail principal est d'inventer des mots nouveaux ? Pas du tout ! Nous détruisons chaque jour des mots, des vingtaines de mots, des centaines de mots. Nous taillons le langage jusqu'à l'os. La onzième édition ne renfermera pas un seul mot qui puisse vieillir avant l'année 2050.¹⁰

Il s'agit en pratique de supprimer toutes les nuances concrètes que permet ordinairement d'exprimer la variété des mots afin d'en arriver à une limitation de la conscience et de son indépendance. Pour le Parti, «[l]'idéal sera atteint quand on parviendra à "faire sortir du larynx le langage articulé sans mettre d'aucune façon en jeu les centres plus élevés du cerveau."»¹¹ William Steinhoff soutient quant à lui que le novlangue «is the principal intellectual means by which doublethink is transformed into a conditioned reflex.»¹² En effet, il s'agit d'un moyen employé afin que les citoyens de l'Océania ne puissent plus s'exprimer autrement que par cette langue sculptée pour répondre aux exigences du Parti. «[C]e que l'on voulait obtenir, surtout pour des fins politiques, c'étaient des mots abrégés et courts, d'un sens précis, qui pouvaient être rapidement prononcés et éveillaient le minimum d'écho dans l'esprit de celui qui parlait.»¹³ De cette façon, « [i]l y aurait beaucoup de crimes et d'erreurs qu'il serait hors de son pouvoir de commettre, simplement parce qu'ils n'avaient pas de nom et étaient par conséquent inimaginables.»¹⁴ Il s'agit bien évidemment pour les dirigeants du Parti d'un nouveau moyen de se prémunir contre toute contestation révolutionnaire et d'ériger une barrière supplémentaire entre les citoyens. À cet effet, Young soutient que

[n]ewspeak will be the only tongue spoken or written by members of the Party. For their part the proles will continue talking and thinking in cockney or in Oldspeak (standard English), this being the will of the Party, which would reinforce the cleavage of classes in Oceania by creating a cleavage of language.¹⁵

Déjà en Océania, toute volonté d'entrer en contact avec des inconnus ou le simple fait de communiquer d'autres thèmes que ceux prescrits par la propagande officielle sont

¹⁰ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 78.

¹¹ *Ibid.*, p. 434.

¹² William Steinhoff, *George Orwell and the Origins of "1984"*, *op. cit.*, p. 166.

¹³ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 433.

¹⁴ *Ibid.*, p. 436-427.

¹⁵ John Wesley Young, *Totalitarian language*, *op. cit.*, p. 48.

potentiellement criminels. Avec le novlangue, il devient pour ainsi dire impossible de le faire puisque le vocabulaire ne le permet plus. Les mots manquent pour s'opposer à l'idéologie au pouvoir.

Ainsi tous les mots groupés autour des concepts de liberté et d'égalité étaient contenus dans le seul mot *penséecrime*, tandis que tous les mots groupés autour des concepts d'objectivité et de rationalisme étaient contenus dans le seul mot *ancipensée*. Une plus grande précision était dangereuse.¹⁶

En lisant l'appendice de *1984*, on comprend entre les lignes que le cauchemar totalitaire décrit tout au long du roman a finalement connu un déclin pour permettre l'émergence d'un monde plus libre. Outre cet aspect fondamental, l'appendice nous permet aussi de saisir l'ampleur du système linguistique élaboré par Orwell. Selon John Wesley Young, «[w]hat he did is not so much tell us as show us how language might be made the agent of a total control.»¹⁷ Pour expliquer sommairement en quoi consiste le novlangue, mentionnons simplement que tout le vocabulaire avait été soumis à un traitement radical pour ensuite être catalogué selon une division tripartite. Le premier champ lexical, à savoir les mots du groupe A, concerne les termes du langage ordinaire et de la vie de tous les jours. Le vocabulaire B regroupe quant à lui les termes employés dans les sphères politique et idéologique alors que les mots du vocabulaire C s'apparentent au lexique de la langue technique. Ainsi, toutes les activités possédaient leur propre vocabulaire rigoureusement encadré qui devait agir de façon à régir les différents échanges communicationnels susceptibles de se présenter pour une situation donnée. Et « [c]haque année, de moins en moins de mots, et le champ de la conscience de plus en plus restreint. »¹⁸ Comme l'écrit Orwell, on ne suivait aucun principe étymologique pour atrophier la langue de la sorte. Les dirigeants se contentaient d'ajouter des préfixes ou des suffixes aux mots déjà existant pour exprimer toute la gamme des émotions. « Après tout, quelle raison d'exister y a-t-il pour un mot qui n'est que le contraire d'un autre ? Les mots portent en eux-mêmes leur contraire. »¹⁹ On

¹⁶ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 429-430.

¹⁷ John Wesley Young, *Totalitarian language*, *op. cit.*, p. 59.

¹⁸ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 80.

¹⁹ *Ibid.*, p. 78.

assiste ainsi à la réduction du nombre de verbes en même temps qu'à l'ablation de toute ambiguïté et de toute nuance que permet habituellement la polysémie des mots afin que le Parti puisse « imposer l'attitude mentale voulue à la personne qui les employait. »²⁰ D'ailleurs, un grand nombre de mots novlangue étaient des euphémismes : « Des mots comme, par exemple : *joiecamp* (camp de travaux forcés) ou *minipax* (ministère de la Paix, c'est-à-dire ministère de la Guerre) signifiaient exactement le contraire de ce qu'ils paraissaient vouloir dire. »²¹ Toutefois, il faut comprendre que dans 1984, cette réforme linguistique est également dirigée contre la littérature.

Une grande partie de la littérature du passé était, en vérité, déjà transformée dans ce sens. [...] On était en train de traduire divers auteurs comme Shakespeare, Milton, Swift, Byron, Dickens et d'autres. Quand ce travail serait achevé, leurs écrits originaux et tout ce qui survivait de la littérature du passé seraient détruits.²²

Le Parti escompte donc que lorsque la langue conventionnelle, c'est-à-dire l'« ancilangue », aura été supplantée une bonne fois pour toute, le dernier lien avec le passé sera tranché.

L'histoire était réécrite, mais des fragments de la littérature du passé survivraient ça et là, imparfaitement censurés et, aussi longtemps que l'on garderait l'ancilangue, il était possible de les lire. Mais de tels fragments, même si par hasard ils survivaient seraient plus tard incompréhensibles et intraduisibles.²³

Ainsi, le novlangue est bel et bien un outil de castration mnésique dans la mesure où son application vise à couper les derniers liens avec le passé. Young souligne d'ailleurs que « [t]he redefinition of terms is all of one piece with the Party's war against the past. Aside from ruins and monuments and scattered mementos, men know history only through language. »²⁴ En modifiant ou en réduisant le langage, ce ne sont pas seulement les mots qui se trouvent à disparaître, mais aussi les concepts auxquels ils font référence. « D'innombrables mots comme : *honneur, justice, moralité,*

²⁰ *Ibid.*, p. 427.

²¹ *Ibid.*, p. 431.

²² *Ibid.*, p. 438.

²³ *Ibid.*, p. 437.

²⁴ John Wesley Young, *Totalitarian language*, *op. cit.*, p. 50.

internationalisme, démocratie, science, religion, avaient simplement cessé d'exister. Quelques mots-couvertures les englobaient et, en les englobant, les supprimaient. »²⁵ Pensons aussi à cet extrait des plus représentatifs en ce qui a trait à la finalité poursuivie par les linguistes du Parti :

Comment pourrait-il y avoir une devise comme « La liberté c'est l'esclavage » alors que le concept même de la liberté aura été aboli ? Le climat total de la pensée sera autre. En fait, il n'y aura pas de pensée telle que nous la comprenons maintenant. Orthodoxie signifie non-pensant, qui n'a pas besoin de pensée. L'orthodoxie, c'est l'inconscience.²⁶

Dès lors, il devient pratiquement impossible en novlangue d'émettre une pensée non orthodoxe, sinon pour percevoir qu'elle n'est pas orthodoxe. Les mots qui auraient normalement pu permettre de l'énoncer et de la développer ont cessé d'exister. Tout au plus, le novlangue permettrait-il de reconnaître comme aberration linguistique ce qui la déborde.

Dans *1984 ou le règne de l'ambivalence*, François Brune explique la tentative d'imposer le novlangue en disant qu'à la vision du monde officielle doit correspondre une langue adéquate. À la lumière de cette affirmation, force est d'admettre que la réforme linguistique proposée dans *1984* est à la hauteur des aspirations du régime de *Big Brother*. Le novlangue est une langue écrasante, dénuée de poésie, marquée par une fonctionnalité hermétique visant à scinder les liens qui existent entre les individus et envers le passé afin de favoriser une unité collective prisonnière d'un présent perpétuel et inaltérable. Brune souligne aussi un autre élément des plus importants en ce qui a trait au novlangue : « Un autre aspect de la langue bien pensante, recommandée en tout lieu, nous est défini par le mot *canelangue*, ou "caquetage du canard", qui consiste à répéter les lieux communs de l'orthodoxie de façon aussi bruyante que possible. »²⁷ Ce *canelangue*, qui devient un peu l'aboutissement logique de la réforme de la langue, laisse parfaitement entrevoir l'objectif ultime du Parti qui consiste en une uniformisation totale des individus rendue possible par la destruction de l'esprit critique

²⁵ George Orwell, *1984, op. cit.*, p. 429.

²⁶ George Orwell, *1984, op. cit.*, p. 81.

²⁷ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence, op. cit.*, p. 57.

et accentuée par l'influence des autres citoyens qui deviennent le prolongement de la démagogie ostentatoire officielle.

Pour Frédéric Regard, le novlangue est d'ailleurs l'ultime utopie du totalitarisme. Il s'agit selon lui d' « une *phonè* pacifiée, unifiée, rendue conforme au désir d'un seul (Big Brother), coupée de la vie, de son chatolement et de ses mille tonalités. En ce sens l'Appendice est comme le couronnement de vingt années de recherches sur l'essence du totalitarisme. »²⁸ D'ailleurs, dans *Totalitarian language*, John Wesley Young examine les antécédents nazis et bolcheviques afin d'observer si les moyens de locution élaborés par Orwell correspondent bel et bien aux possibilités et au pouvoir du langage dans la conquête du contrôle total. Il souligne que « [i]n Orwell's day the work of control through words had begun in earnest among the Nazis and Communists. To expose and explain this evil, Orwell invented Newspeak. Newspeak, then, is not a gimmick but the satirical imitation of a real-world tendency. »²⁹ D'ailleurs, rappelons qu'Orwell établit lui-même le parallèle entre le novlangue et les pratiques analogues :

Même dans les premières décennies du XX^e siècle, les mots et phrases télescopés avaient été l'un des traits caractéristiques de la langue politique, et l'on avait remarqué que, bien qu'universelle, la tendance à employer de telles abréviations était plus marquée dans les organisations et dans les pays totalitaires.³⁰

Selon Young, l'établissement de parallèles entre le novlangue et les tentatives similaires organisées sous les régimes totalitaires nous permet de mieux comprendre l'importance critique du langage pour les politiques hégémoniques tout en fournissant de précieux indices pour saisir à quel point le langage modèle notre pensée. Young met ainsi en relief certaines pratiques linguistiques observées sous le III^e Reich et invente le néologisme *logocide* pour qualifier la destruction des mots.

By logocide I mean the murder of a word. In the Third Reich this crime against humanity and culture could take either of two forms. First, words were discreetly

²⁸ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, op. cit., p. 34.

²⁹ John Wesley Young, *Totalitarian language*, op. cit., p. 3.

³⁰ George Orwell, *1984*, op. cit., p. 432.

dropped from dictionaries. [...] In the intervals between the various politicised editions of dictionaries, the Ministry of Propaganda relied upon a second expedient, that of *Sprachregelungen* or language regulations, to control thought through logocide.³¹

Dans son livre *Verbicide*, Christian Salmon relate quant à lui l'entreprise singulière de Victor Klemperer, un philosophe juif allemand destitué de sa chaire à l'Université de Dresde par les nazis en 1935. Ce dernier a tenu un journal dans lequel il répertoriait les transformations que le nazisme faisait subir à la langue allemande. « Puisant à une multitude de source (discours radiodiffusés de Hitler ou de Goebbels, faire-part de naissance ou de décès, livres et brochures, conversations quotidiennes...), Klemperer observait jour après jour les progrès de la novlangue nazie qui embourbaient la parole et la pensée. »³² Toutefois, John Wesley Young rappelle que de telles perversions linguistiques ont également pu être observées dans d'autres pays comme l'Union Soviétique.

So large is the number of neologisms in a country like the Soviet Union, and so unusual the style of their construction – many of them are contraction or abbreviation of several larger words – that some observers have claimed that a Communist revolution creates in effect a new language, one markedly different from what was spoken and written under the old regime.³³

Ainsi, nous voyons que le novlangue de 1984 n'est pas une simple lubie d'Orwell, mais bien le reflet d'une tendance généralisée des régimes totalitaires qui prétendent à la domination du monde. Un extrait de la conversation entre Syme et Winston Smith illustre parfaitement l'objectif visé par l'implantation du novlangue :

Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera

³¹ John Wesley Young, *Totalitarian language, op. cit.*, p. 112.

³² Christian Salmon, *Verbicide*, Paris, Éditions Climats, 2005, p. 11-12. Voir Victor Klemperer, *LTI, La langue du 3^e Reich*, Paris, Albin Michel, 1996.

³³ John Wesley Young, *Totalitarian language, op. cit.*, p. 206.

rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées.³⁴

Abréger un mot pour le simplifier équivaut à restreindre et à changer subtilement sa signification car on lui enlève les associations mémorielles qui, autrement, y sont attachées. Et si « le but était de rendre l'élocution autant que possible indépendante de la conscience »³⁵, Young révèle d'autres fonctions à une telle pratique en comparant le novlangue au langage communiste orthodoxe.

First, it is supposed to fan mass enthusiasm for Communist parties and their policies. Second, it is supposed to distort reality – or, which is all the same, to impose on the popular mind what the Soviets call a Marxist-Leninist *mirovozzreniye* or world out-look. Finally, the language of orthodox communism is intended to foster in those who speak it and the exposed to it incessantly an uncritical intellect, a reduced mental condition in which they can do little more than assent to their complete domination by the state.³⁶

Selon Young, abaisser le niveau de conscience était également le but poursuivi par les sempiternelles répétitions de slogans à charge émotionnelle que l'on retrouvait dans la propagande nazie. Toutefois, il est important de spécifier que le but du novlangue n'est pas seulement de fournir un mode d'expression aux idées et aux habitudes mentales des dévots de l'Angsoc. Il s'agit surtout de rendre impossible tout autre mode de pensée : « une idée hérétique – c'est-à-dire une idée s'écartant des principes de l'angsoc – serait littéralement impensable, du moins dans la mesure où la pensée dépend des mots. »³⁷ Mais outre ces raisons incontestables, le novlangue vise aussi à faire éclater la perception temporelle en empêchant toute dialectisation. Pour Frédéric Regard, toutes les opérations que l'on fait subir aux mots « participent en fait du même souci : celui de "simplifier" les choses et donc de rendre le monde plus abstrait, en le coupant notamment d'un système morphologique, syntaxique ou phonétique particulier ».³⁸ Il ajoute aussi qu'en étant les indices muets d'une continuité entre passé, présent et avenir,

³⁴ George Orwell, 1984, *op. cit.*, p. 79.

³⁵ *Ibid.*, p. 433.

³⁶ John Wesley Young, *Totalitarian language, op. cit.*, p. 126.

³⁷ George Orwell, 1984, *op. cit.*, p. 422.

³⁸ Frédéric Regard, 1984 de George Orwell, *op. cit.*, p. 79.

«les mots et les choses rouvrent un passage interdit : celui du passé dans le présent et du présent dans l'avenir.»³⁹ Ainsi, attaquer le vocabulaire revient en quelque sorte à attaquer du même coup la mémoire en sabotant ses possibilités de dialectisation.

Dans son livre *La mémoire et le langage*, Christine Kekenbosch avance que, pour le psychologue, « la mémoire ne se réduit pas à un réservoir de connaissances. C'est un système cognitif dynamique qui, avec le système perceptif, régule le comportement. »⁴⁰ Or, il va de soit que la compréhension du langage relève du système perceptif. Elle ajoute, par conséquent, que les connaissances lexicales, que nous pouvons associer aux signifiés des mots, participent nécessairement à l'élaboration des autres connaissances, qu'elles soient déclaratives ou procédurales. Selon elle,

[l]a mémoire sémantique désigne en général les connaissances relatives au sens des items lexicaux, des objets, des événements et du monde en général. Quand on entend ou quand on lit un mot, on reconnaît la configuration des sons ou des lettres, parce qu'ils correspondent à un item lexical représenté en mémoire sémantique qui permet l'accès au sens des mots. On utilise alors plus spécifiquement le terme de mémoire lexicale.⁴¹

De cette façon, nous pourrions dire que la probabilité de rappel d'une information dépend de la richesse du réseau inférentiel construit à partir d'elle selon les associations qui s'y rapportent. « En multipliant les chemins possibles de récupération, la richesse de ce réseau semble augmenter la probabilité de rappel. On peut aussi penser que l'excitation produite par le traitement des propositions inférentielles qui convergent sur l'information cible a renforcé la trace mnésique. »⁴² Dès lors, il devient également possible d'envisager le renversement du processus. Moins le vocabulaire sera riche, moins les chances seront grandes de susciter une excitation susceptible de faire émerger les souvenirs. Voilà ce qui fait dire à François Brune que, dans 1984, « l'hérésie est supprimée à travers ses possibilités d'expression ; le champ de la conscience diminue

³⁹ *Ibid.*, p. 87.

⁴⁰ Christiane Kekenbosch, *La mémoire et le langage*, *op. cit.*, p. 6.

⁴¹ *Ibid.*, p. 35-36.

⁴² *Ibid.*, p. 66.

avec le champ des mots. »⁴³ De plus, en réduisant les possibilités linguistiques, Brune soutient que l'acte de signification ne peut plus passer du propre au figuré ; « la réalité et la variété des choses ne peuvent plus servir, par le jeu des images et des analogies, à structurer le champ des idées. Le langage perd donc toute créativité. »⁴⁴ Reprenant le schéma classique de Jakobson, Brune explique que *la fonction poétique* est systématiquement expurgée du novlangue. « Les significations des mots une fois fermées et embrigadées, il n'y a plus de glissements sur le sens, plus de connotations libres, plus de métaphores, plus de métonymies. Plus d'échappées, plus de rêves, plus de grandes émotions, plus d'aspirations vers les valeurs ou vers l'art. »⁴⁵ Frédéric Regard ajoute pour sa part que le processus de totalisation de l'énoncé que propose le novlangue gomme le travail de l'énonciateur, annule la possibilité d'un scripteur, d'un locuteur ou même d'un lecteur dans sa fonction de performateur du texte.

Sont ainsi niés tout à la fois le fondement de toute abstraction et le principe de l'imagination créatrice : la faculté de représenter le réel par un signe et de comprendre ce signe comme représentant le réel, « faculté symbolisante » qui, pour Benveniste, est le propre de l'homme et son plus grand acquis sur la condition animale.⁴⁶

En faisant ainsi subir aux signes linguistiques le même sort qu'on réserve aux citoyens, c'est-à-dire l'uniformisation, on s'assure de rendre la parole machinale, l'inconscience collective et la conduite automatique. Voilà pourquoi François Brune a raison de soutenir que,

[d]ès lors, ceux qui décident du langage ont le pouvoir total : le novlangue est la langue totalitaire par excellence. Non pas en ce qu'elle tenterait réellement de saisir le Tout, mais en ce qu'elle pose et suppose qu'en dehors d'elle n'existe rien. Si tout n'est que langage, le langage est tout. Ainsi, la domination sur le langage et sur la langue est non seulement l'expression, mais la voie obligée de tout système totalitaire.⁴⁷

⁴³ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, *op. cit.*, p. 58.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 66.

⁴⁶ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, *op. cit.*, p. 32. La référence à Benveniste renvoie à *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966. p. 26.

⁴⁷ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, *op. cit.*, p. 68.

Nous verrons maintenant que cette mécanisation du langage est rendue possible dans *1984* par le support de la technologie qui, loin de démocratiser l'information, participe plutôt à l'assujettissement des individus en paralysant l'esprit critique de façon à congestionner la mémoire par une multitude d'informations superflues et contradictoires.

3.2 Les télécrans et la mécanisation du langage

Lorsqu'il est question de *1984*, il est certain que l'une des premières images qui nous viennent en tête est l'œil omniprésent de Big Brother qui scrute et épie les moindres faits et gestes. Cet extraordinaire tour de force est rendu possible par l'implantation massive de télécrans qui agissent à la fois comme récepteurs et transmetteurs d'informations. À titre anecdotique, les innombrables téléréalités qui polluent les ondes, et dont le projet consiste à filmer jour et nuit des participants cloîtrés et soumis à une surveillance constante, sont toutes tributaires du premier prototype du genre réalisé aux Pays-Bas et qui s'intitulait justement *Big Brother*. Or le titre même de cette émission est représentatif de l'influence qu'a pu avoir le roman d'Orwell sur l'imaginaire collectif. Mais si la quantité phénoménale de télécrans qui meublent l'univers de *1984* a contribué au moment de sa parution à sa classification comme roman de science-fiction, ses propositions paraissent aujourd'hui plus vraisemblables, comme l'histoire récente le démontre. Gilles Deleuze souligne d'ailleurs dans *Pourparlers* que « [n]ous entrons dans des sociétés de contrôle, qui fonctionnent non plus par enfermement, mais par contrôle continu et communication instantanée. »⁴⁸ Il ajoute à cet effet qu'« [i]l est facile de faire correspondre à chaque société des types de machines, non pas que les machines soient déterminantes, mais parce qu'elles expriment les formes sociales capables de leur donner naissance et de s'en servir. »⁴⁹ À ce propos, les télécrans orwelliens sont lourds de sens.

⁴⁸ Gilles Deleuze, *Pourparlers 1972-1990*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 236.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 244.

Dans *1984*, on retrouve des télécrans dans tous les appartements, bureaux, édifices publics et carrefours importants. Partout, le citoyen de l'Océania est soumis à l'œil inquisiteur de Big Brother grâce à la formidable acuité du dispositif. Même lorsque l'on pense être à l'abri, il est toujours possible qu'il y ait des micros ou encore qu'un télécran soit tout simplement dissimulé de façon ingénieuse. C'est d'ailleurs un télécran caché derrière un cadre qui précipite l'arrestation de Winston et Julia dans la chambre au-dessus de la boutique d'antiquités. « Il y eut un claquement, comme si un loquet avait été tourné et un bruit de verre cassé. Le tableau était tombé sur le parquet, découvrant le télécran. »⁵⁰ Le but premier de ces appareils est de pourchasser les déviationnistes et de traquer les dissidents jusque dans leur intimité : « Il n'y a que la nuit qu'on a plus rien à craindre... pour peu qu'on demeure silencieux. »⁵¹ S'il est incontestable que les télécrans orwelliens sont les instruments de prédilection du panoptisme caractéristique de *1984*, on peut penser que leur propagation fût rendue possible par la paranoïa malade des dirigeants alliée à de discutables tendances scopophiliques. Toutefois, en étant partout et constamment allumés, ils se sont graduellement insinués dans l'inconscient des citoyens jusqu'à ce que ceux-ci finissent par adopter un comportement machinal et le moins compromettant possible. « Winston fit brusquement demi-tour. Il avait fixé sur ses traits l'expression de tranquille optimisme qu'il était prudent de montrer quand on était en face du télécran. »⁵² De cette façon, nous pourrions affirmer que les télécrans, qu'ils soient ou non réellement présents, finissent par agir comme un gigantesque surmoi, un rempart des plus efficaces contre les tendances déviationnistes qui pourraient être décelées et enregistrées par les senseurs pour ensuite conduire à l'arrestation des présumés dissidents. Ils agissent par conséquent sur les mémoires en conditionnant un comportement réflexe jugé acceptable en tout temps.

Toutefois, si l'acuité du télécran est assurément son aspect le plus frappant, ce n'est cependant pas sa fonction la plus importante quant à l'endoctrinement et à l'unification

⁵⁰ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 314.

⁵¹ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, *op. cit.*, p. 12.

⁵² George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 16.

des esprits si précieux pour les dirigeants du Parti. En effet, il s'agit avant tout d'un appareil de propagande crachant constamment des informations susceptibles de formater les esprits en fonction des attentes des dévots de l'Angsoc. Nous devons, par conséquent, accorder à Orwell le mérite d'avoir su déceler dès les premières heures de la télévision son potentiel politique comme instrument de manipulation de l'opinion publique. Comme le mentionne François Brune, « [l]a catastrophe chronique qui plane au-dessus des frontières, et dont le télécran rapporte et dramatise chaque jour les aléas positifs ou négatifs, fournit à tous un principe de crainte et un dévouement de haine. »⁵³ Le télécran devient en effet un exutoire vers lequel tous se tournent pour libérer leurs pulsions par un comportement de projection pouvant s'apparenter à une existence par procuration. « On retrouve l'utilisation du rythme qui prend au ventre et du fantasme qui hallucine, la mobilisation des énergies libidinales, l'animalisation progressive des participants jusqu'au paroxysme, l'étouffement délibéré de la conscience emportée dans l'hystérie commune. »⁵⁴ De plus, soulignons qu'il est impossible de mettre en veilleuse le dispositif et qu'il est tacitement interdit de tourner le dos à l'écran pour échapper intentionnellement à son champ de vision. Ce serait d'ailleurs assez risqué puisqu'on ne peut jamais savoir à quel moment le citoyen est épié. « Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque, personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. »⁵⁵ Pour Brune, c'est que « [l]'ambition de Big Brother n'est pas tant de surveiller notre champ de conscience que de l'occuper. »⁵⁶ En obligeant ainsi les gens à rester postés devant l'écran, Big Brother « les dissuade de se tourner les uns vers les autres. Il simplifie et restreint, autant qu'il est possible, les relations interpersonnelles. Il réduit la fonction de citoyen au rôle de téléspectateur. »⁵⁷ Cela revient en quelque sorte à une application de l'ingénieuse stratégie consistant à diviser pour régner. Dès lors, le citoyen de l'Océania devient une espèce d'éponge qui absorbe le contenu médiatique qu'on lui destine.

⁵³ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, *op. cit.*, p. 34.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁵⁵ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 13.

⁵⁶ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, *op. cit.*, p. 9.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 12.

C'est précisément par le discours incessant des télécrans que le novlangue se répand dans la population, changeant imperceptiblement la façon de penser des gens au fur et à mesure qu'il est intégré. Si le mot « novlangue » est une traduction de « *newspeak* » (il s'agit bien d'une nouvelle (*new*) langue), il faut aussi percevoir dans le terme anglais une référence au monde médiatique et journalistique (*news*). John Wesley Young avance justement que « [t]heir monopoly of the means of mass communication and their ability to define or destroy words will help them attain nearly total control over politics and persons.»⁵⁸ Un tel bombardement d'informations simplifiées et manipulées à des fins politiques contribue à engluer le spectateur en détruisant, à la longue, son esprit critique qui n'a plus la possibilité de comparer différentes sources entre elles.

Totalitarian rulers will write and speak continually in tones of intolerance, brutality, and rancor. In official rhetoric the enemy soldier, the saboteur, the spy, the traitor, the renegade party member will be ever present as objects igniting hatred and stirring the spirit of revenge in both the masses and the loyal members of the party. In keeping with this need for clear-cut villains, totalitarian language will probably conjure a black-and-white image of life – a we-they view of the world – that ignores the complexity of human nature and existence and rules out moderation in politics.⁵⁹

Cette attitude mentale dénuée de discernement que cherchent à imposer les membres du Parti est également accentuée par l'ambiguïté de la programmation que diffusent les télécrans. En effet, il devient difficile de savoir ce qui, dans le flot continu que déversent les télécrans, relève de l'information, de la propagande ou du simple divertissement. Mais comme le demande Herbert Marcuse dans *L'homme unidimensionnel*, « [p]eut-on réellement dissocier les fonctions des communications de masse qui servent à informer et à divertir et en même temps à conditionner et à endoctriner ? »⁶⁰ Par exemple, si on regarde aujourd'hui la place prépondérante qu'occupent les publicités agressives à la télévision, on remarque qu'une des stratégies les plus récurrentes consiste à noyer le produit qu'on souhaite vendre sous un message divertissant et empreint d'humour. Pour Dany-Robert Dufour, il n'en demeure pas

⁵⁸ John Wesley Young, *Totalitarian language*, op. cit., p. 60.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 60.

⁶⁰ Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Les Éditions de minuit, 1968, p. 33-34.

moins que ce véritable raz-de-marée publicitaire « constitue un véritable dressage précoce à la consommation et une exhortation à la monoculture de la marchandise. »⁶¹ Dans son livre *L'Art de réduire les têtes*, il avance que « [l]a fabrique d'un individu soustrait à la fonction critique et susceptible d'une identité flottante ne doit donc rien au hasard : elle est parfaitement prise en charge par la télévision ». ⁶² C'est précisément ce genre d'oblitération de la conscience que l'on retrouve dans *1984*. Le télécran sert à obnubiler le spectateur jusqu'à l'engourdissement de son cerveau pour que celui-ci cesse de raisonner, de produire du sens. « C'était en partie une sorte d'hymne à la sagesse et à la majesté de Big Brother, mais c'était, plus encore, un acte d'hypnose personnelle, un étouffement délibéré de la conscience par le rythme. »⁶³ Nous pourrions également soulever, à l'instar de Dufour, un autre aspect des périls qu'une sur-utilisation de télévision risque de faire courir à la langue et à la mémoire. Dufour rappelle que

[t]ransmettre un récit, c'est en effet transmettre des contenus, des croyances, des noms propres, des généalogies, des rites, des obligations, des savoirs, des rapports sociaux...mais c'est aussi et avant tout transmettre un don de parole. C'est faire passer d'une génération à l'autre l'aptitude humaine à parler, de sorte que le destinataire du récit puisse à son tour s'identifier comme soi et situer les autres autour de lui, avant lui et après lui, à partir de ce point. Il faut en effet instituer le sujet parlant ; si cette anthropofacture n'a pas lieu, la fonction symbolique n'est tout simplement pas transmise.⁶⁴

Ainsi, dans un monde comme celui de *1984* où les individus n'ont pas le droit de s'assumer en tant que sujets parlants et critiques, il est pratiquement assuré que les facultés symboliques et linguistiques se trouveront anéanties. Et à la longue, il devient en effet possible de considérer que la télévision pourrait, dans une certaine mesure, mettre en péril cette essentielle transmission générationnelle du bien humain le plus précieux, c'est-à-dire le langage.

⁶¹ Dany-Robert Dufour, *L'Art de réduire les têtes*, Paris, Denoël, 2003, p. 144.

⁶² *Ibid.*, p. 144.

⁶³ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 30.

⁶⁴ Dany-Robert Dufour, *L'Art de réduire les têtes*, *op. cit.*, p. 153.

Dans l'*Anthropologie de la mémoire*, Joël Candau se demande d'ailleurs si la profusion d'images actuelles telles que celles que l'on retrouve à la télévision, au cinéma ou sur internet n'est pas de nature à transformer notre rapport au passé. Pour lui, l'« iconorrhée » télévisuelle produit une forme d'angoisse de l'événement en ne devenant qu'une succession de plans dont le sens échappe massivement au téléspectateur. Et justement, chez Orwell, « [d]ans un sens, c'est sur les gens incapables de la comprendre que la vision du monde qu'avait le Parti s'imposait avec le plus de succès. »⁶⁵ Candau avance à ce propos que

[l]a diffusion de plus en plus rapide d'images de plus en plus nombreuses, souvent accompagnée de la disparition de la « mémoire-papier », semble agir sur la mémoire individuelle et collective d'une part dans le sens d'un engluement dans l'immédiat interdisant toute perspective temporelle et, d'autre part, dans le sens d'une facilitation de l'oubli.⁶⁶

Cela n'est pas sans rappeler certains passages de *1984* où les stridentes musiques militaires succèdent brusquement à une mauvaise nouvelle pour annoncer une « importante » victoire sur un front obscur et nébuleux. Par exemple : « Le télécran, peut-être pour célébrer la victoire, peut-être pour noyer le souvenir du chocolat perdu, se lança dans le chant : *Océania, c'est pour toi !* »⁶⁷ Les télécrans, appuyés par une utilisation stratégique du novlangue, peuvent donc effectivement court-circuiter l'esprit critique en phagocytant la sphère mnésique.

Cependant, s'il est admis qu'une exposition prolongée devant la télévision peut avoir des répercussions sur les systèmes mnésiques et nerveux, il faut souligner que le langage médiatique que l'on retrouve dans *1984* fortifie encore le processus d'amnésie générale en exerçant ses effets sur la collectivité. En effet, comme le fait remarquer François Brune, « [l]'oubli des faits est facilité de ce que personne n'ose les rappeler ». ⁶⁸ De plus, puisqu'en Océania il n'existe qu'une seule source officielle qui

⁶⁵ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 223.

⁶⁶ Joël Candau, *Anthologie de la mémoire*, *op. cit.*, p. 48.

⁶⁷ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 43.

⁶⁸ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, *op. cit.*, p. 32.

filtre toutes les informations de façon à créer une immense convergence, il en résulte nécessairement l'établissement d'un consensus unilatéral. Dans *La castration mentale*, Bernard Noël explique que « [l]e consensus a pour rôle d'occuper l'imaginaire et le courant du sens : il pénètre l'un et l'autre et s'y répand par l'action contagieuse que lui permet le fait d'être mêlé à tout ce que les médias nous proposent et nous imposent sous le beau nom de communication. »⁶⁹ Il avance ainsi que si le totalitarisme interdit ou fusille l'opposition, le consensus quant à lui dilue cette opposition aussitôt et en efface les effets. « Le consensus, ce faisant, bloque la dialectique tout comme le totalitarisme, mais sans exercer la moindre contrainte. »⁷⁰ Pour reprendre les mots de François Brune, nous pourrions dire que le consensus est la preuve de l'existence de Big Brother : « Non plus sous l'aspect fictif d'une photo maquillée, mais dans la réalité du regard social que son portrait a engendré, et que les citoyens exercent désormais les uns sur les autres. »⁷¹ La masse sociale devient ainsi l'extension du Parti, pensant et s'exprimant avec ses mots sans avoir la possibilité de remettre les faits en question ou même d'en discuter. Comme l'explique O'Brien : « Ne pouvez-vous comprendre, Winston, que l'individu n'est qu'une cellule ? La fatigue de la cellule fait la vigueur de l'organisme. »⁷² Nous pourrions également penser au slogan du Parti qui stipule que « l'ignorance c'est la force ».⁷³

Comme le rappelle Dany-Robert Dufour, « [l]'Homme étant un être de langage, il y a fort à parier que toute nouvelle pratique du langage induit de profondes transformations pour les individus qui s'y trouvent confrontés. »⁷⁴ À ce titre, soulignons que Michel Bounan évoque, dans *L'Impensable, l'indicible, l'innommable*, le travail de P.E. Sifneos qui a décrit pour la première fois, en 1975, une extraordinaire folie qu'il nomma alexithymie (*a-lexi-thymie* : du grec, pas de mot pour la souffrance) : « Il s'agit d'une perturbation de la conscience entraînant "une impossibilité de saisir ses propres émotions, de les différencier, de les nommer". Ce sont littéralement des souffrances sans

⁶⁹ Bernard Noël, *La castration mentale*, op. cit., p. 110.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 110.

⁷¹ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, op. cit., p. 10.

⁷² George Orwell, *1984*, op. cit., p. 372.

⁷³ *Ibid.*, p. 30.

⁷⁴ Dany-Robert Dufour, *L'Art de réduire les têtes*, op. cit., p. 142.

nom. »⁷⁵ Bounan explique que les premiers cas qui furent recensés concernaient justement les survivants des camps de concentration nazis et certains rescapés des guerres modernes. Il mentionne également que

[d]'autres cas, un peu plus nombreux, ont été observés dans certaines «minorités socioculturelles» persécutées, contraintes de parler la langue de leurs oppresseurs, de penser avec leurs mots. Le langage, pourtant acquis, parfois riche, demeure inapte à exprimer des émotions. Les conditions sociales qui conduisent les hommes à cette folie sont donc bien connues : c'est la nécessité *vitale* pour eux de participer à un appareil d'oppression qui les *détruit*.⁷⁶

Voilà donc ce qui attend les citoyens de l'Océania aux prises avec le régime de Big Brother. Confrontés aux télécrans et soumis aux lois du novlangue, ils deviendront simplement inaptes à s'exprimer et dépourvus de mémoire, seulement d'immenses gouffres qui ne demanderont qu'à être gavés d'inepties. Déjà dans *1984*, Winston montre d'inquiétants signes laissant entrevoir cette tendance : « L'émission du télécran s'était changée en une stridente musique militaire. Winston semblait, non seulement avoir perdu le pouvoir de s'exprimer, mais avoir même oublié ce qu'il avait d'abord eu l'intention de dire. »⁷⁷ À partir de ce moment, il devient possible de comprendre l'importance qu'Orwell accorde à l'acte d'écriture et aux activités linguistiques que l'on retrouve dans son roman. Cela semble en effet laisser entrevoir que ce n'est que par le langage que l'on peut espérer vaincre le totalitarisme en gardant vivante une mémoire qui, à travers les mots, préserve l'ouverture de l'avenir.

3.3 Écriture et littérature : la résistance du langage

Ce n'est pas par hasard si le Parti imaginé par Orwell s'attaque de la sorte aux activités linguistiques. Ses dirigeants ont parfaitement compris que s'ils veulent « conquérir toute la surface de la terre et [...] éteindre une bonne fois pour toutes les possibilités d'une pensée indépendante »⁷⁸ ; ils se doivent de neutraliser le moyen par

⁷⁵ Michel Bounan, *L'Impensable, l'indicible, l'innommable*, Paris, Éditions Allia, 1999, p. 27-28.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 30-31.

⁷⁷ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 19.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 274.

lequel les citoyens pourront se conscientiser et unir leurs forces. Dès lors, les tenants du pouvoir rendent les actes de création, d'écriture et d'imagination délictueux. En fait, nous pourrions dire que c'est précisément pour cela que l'on assiste dans le roman d'Orwell à l'instauration du délit de littérature. Ainsi, on apprend que l'acte de création n'est plus requis dans la rédaction des romans destinés au prolétaires puisque des machines s'en chargent. De plus, même « les paroles [des] chansons étaient composées, sans aucune intervention humaine, par un instrument appelé versificateur. »⁷⁹ Malgré tout, en l'an diégétique 1984, le Parti n'est toujours pas parvenu à éteindre l'ancienne langue pour la remplacer par le novlangue et ainsi anéantir définitivement la pensée indépendante en rendant le passé insondable. Même s'ils sont sur la bonne voie pour parvenir à cet ultime objectif, leur démarche pour ostraciser la littérature n'est encore qu'embryonnaire et se résume par conséquent à des entreprises de censure. Au sujet de la censure, Bernard Noël rappelle justement qu'elle

s'attaque à la liberté d'expression, mais elle ne peut rien contre la liberté de penser. Elle coupe l'identité entre l'intériorité et l'extériorité en suscitant un double langage, qui pervertit le rapport à l'autre et le lien social. Toutefois, comme sa contrainte est manifeste, elle excite la résistance de ceux-là mêmes qu'elle opprime et décuple leur force.⁸⁰

C'est exactement ce qui se produit dans *1984*. Acculés au pied du mur par la machine totalitaire de Big Brother, les dissidents comme Winston Smith n'ont d'autres choix que de se réfugier derrière les derniers bastions de résistance que constituent le langage et plus spécifiquement la littérature. La littérature devient alors un moyen pour faire émerger une altérité, une vision des choses différente de celle rapportée unilatéralement par les médias de masse. L'écriture favorise ainsi le raisonnement et la réflexion en permettant de confronter des sources indépendantes qui peuvent agir comme un contrepoids à la convergence médiatique, comme une remise en question du discours officiel. Dans *L'Avenir d'une illusion*, Freud souligne aussi cette résistance créée par la censure elle-même :

⁷⁹ *Ibid.*, p. 198.

⁸⁰ Bernard Noël, *La castration mentale*, *op. cit.*, p. 105.

quand une civilisation n'a pas dépassé le stade où la satisfaction d'une partie de ses participants a pour condition l'oppression des autres, peut-être de la majorité, ce qui est le cas de toutes les civilisations actuelles, il est compréhensible qu'au cœur des opprimés grandisse une hostilité intense contre la civilisation rendue possible par leur labeur mais aux ressources de laquelle ils ont une trop faible part. On ne peut alors s'attendre à trouver une intériorisation des interdictions culturelles chez ces opprimés ; ils sont bien plutôt prêts à ne pas reconnaître ces interdictions, ils tendent à détruire la civilisation elle-même, voire à nier éventuellement les bases sur lesquelles elle repose.⁸¹

C'est sensiblement ce que font Winston et Julia. Avant de tenter de rejoindre les rangs de la Fraternité, leur dissidence se révèle par leur refus d'abdiquer devant les règles oppressantes du régime. Et l'un des aspects les plus représentatifs de leur désobéissance face à l'orthodoxie concerne l'utilisation du langage. Par exemple,

Julia, elle, semblait incapable de parler du Parti, spécialement du Parti intérieur, sans employer le genre de mots que l'on voit écrits à la craie dans les ruelles suintantes. Il ne détestait pas cela. Ce n'était qu'un symptôme de sa révolte contre le Parti et ses procédés. Cela semblait en quelque sorte naturel et sain.⁸²

C'est d'ailleurs ce qui nous a fait dire plus tôt que l'entreprise de Winston, consistant à rédiger son journal pour témoigner de son présent totalitaire, était une mise en abîme du travail de l'utopiste. Ce qu'il essaie de faire, c'est une tentative pour sauver le monde par l'utilisation de l'écriture. Frédéric Regard souligne ainsi qu'« [é]crire prend dès lors un sens profondément historique puisqu'il s'agit de préserver une sphère d'irréductibilité capable de dérégler ce que Carl Schmitt nommait l' "État Total" ou ce que Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy nomment aujourd'hui l' "État-Sujet-Absolu" ». ⁸³ Rappelons également la posture particulière que Winston Smith adopte lorsqu'il se met à écrire dans son journal. Dans un premier temps, il se positionne à l'abri du regard du télécran. « Sur un de ses côtés, là où Winston était assis, il y avait une alcôve peu profonde qui, lorsque les appartements avaient été aménagés, était

⁸¹ Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, Presses universitaires de France, 1971 [1927], p. 18.

⁸² George Orwell, 1984, *op. cit.*, p. 176.

⁸³ Frédéric Regard, 1984 de George Orwell, *op. cit.*, p. 18.

probablement destinée à recevoir des rayons de bibliothèque. »⁸⁴ Ensuite, il faut remarquer que son écriture devient, pour ainsi dire, automatique. Après avoir déversé un torrent de mots sur sa soirée, « Winston s'arrêta d'écrire, en partie parce qu'il souffrait d'une crampe. Il ne savait ce qui l'avait poussé [...], mais le curieux était que, tandis qu'il écrivait, un souvenir totalement différent s'était précisé dans son esprit, au point où il se sentait presque capable de l'écrire. »⁸⁵ Cela semble indiquer que le seul fait de se livrer à l'écriture stimule les facultés mnésiques. Pourtant, il est important de souligner que Winston est à plusieurs reprises assailli par le doute. Il se demande en effet à maintes occasions si ce qu'il fait a une quelconque utilité.

Winston se demanda à nouveau pour qui il écrivait son journal. Pour l'avenir ? Pour le Passé ? Pour un âge qui pourrait n'être qu'imaginaire ? Il avait devant lui la perspective, non de la mort, mais de l'anéantissement. Son journal serait réduit en cendres et lui-même en vapeur. Seule, la Police de la Pensée lirait ce qu'il avait écrit avant de l'effacer de l'existence de la mémoire. Comment pourrait-on faire appel au futur alors que pas une trace, pas même un mot anonyme griffonné sur un bout de papier ne pouvait matériellement survivre ?⁸⁶

Cette citation nous permet de mettre en relief l'importance de l'écriture comme vecteur de continuité temporelle. En effet, écrire c'est fixer au présent un événement passé (réel ou fictif) en appelant une lecture ultérieure. C'est un pont érigé au présent entre le passé et le futur. Mais si le Parti détruit toutes ces traces du passé, il devient impossible d'espérer contribuer à un quelconque changement. Mentionnons également le passage où, assis dans le pré avec Julia, un oiseau vient se poser sur une branche à proximité : « Pour qui, pour quoi cet oiseau chantait-il ? Aucun compagnon, aucun rival ne le regardait. Qu'est-ce qui le poussait à se poser au bord d'un bois solitaire et à verser sa musique dans le néant ? »⁸⁷ *Pour qui, pour quoi* : ce sont précisément les mêmes questions que Winston se pose à propos de l'utilité de son journal. François Brune explique que « [l]a réponse est que l'oiseau porte l'héritage de la vie naturelle comme Winston porte l'héritage de la vie humaine. Et porter le plus loin possible ce double héritage, unique en vérité, c'est résister politiquement, au nom de la vie, à l'œuvre de

⁸⁴ George Orwell, 1984, *op. cit.*, p. 17.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 21.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 178.

mort des fous de pouvoir. »⁸⁸ Le Parti se trompait, mais lui, Winston Smith, était dans le vrai. Dès lors, « l'évidence, le sens commun, la vérité, devaient être défendus. »⁸⁹

Cette dialectisation du monde qui découle de ses observations permet également à Winston d'échapper à l'uniformisation entreprise par le Parti en le recentrant sur son individualité et sa subjectivité. François Brune révèle ainsi que « Winston comprend alors que communiquer avec l'avenir a moins d'importance que de redevenir lui-même humain : "Ce n'était pas en se faisant entendre, mais en conservant son équilibre que l'on portait plus loin l'héritage humain" ».⁹⁰ Voilà pourquoi le Parti s'acharne autant sur les activités s'apparentant à la littérature. « Écrire, c'est réapprendre à dire *je*, et justement, c'est d'être sujet qui est coupable. La moindre reprise d'une parcelle de conscience par le citoyen est un acte politique. »⁹¹ Écrire revient en effet à se dissocier de la masse, ce qui menace par le fait même le fragile équilibre de la société.

Dans son livre *Verbicide*, Christian Salmon rappelle en outre que « la seule manière de mettre à l'abri le langage, c'est de s'en servir. »⁹² Et Frédéric Regard souligne que pour Orwell, l'art véritable consiste en une transposition de la pensée vers les signes : « L'artiste est un diffuseur d'idées non encore perverties par le poids des logiques verbales. Voilà chez Orwell toute la différence entre écriture authentique et véhicule idéologique. »⁹³ Et si son roman peut également sembler être un vecteur idéologique, il ne faut pas oublier que ce qu'il pourfend concerne les régimes totalitaires qui menacent la dignité de l'homme, de tous les hommes, dans leurs facultés de produire des signes, dans leur liberté de création. L'idéologie latente de *1984* n'est donc rien d'autre qu'un plaidoyer en faveur de la défense de la langue et de la mémoire comme ultimes moyens pour combattre la folie des hommes assoiffés de pouvoir. En ce sens, *1984* est en quelque sorte une célébration de la littérature qui met au premier plan

⁸⁸ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, op. cit., p. 104.

⁸⁹ George Orwell, *1984*, op. cit., p. 119.

⁹⁰ François Brune, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, op. cit., p. 97.

⁹¹ *Ibid.*, p.95.

⁹² Christian Salmon, *Verbicide*, op. cit., p. 113.

⁹³ Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, op. cit., p. 27.

le langage comme moyen prophylactique d'opposition aux abus perpétrés à l'encontre de la mémoire. D'ailleurs, Young souligne que

[w]e can reverse the process of political and linguistic deterioration. True, we cannot all at once improve the tone of public life. The sources of its sickness lie deep in the decadence of the civil social order. But surely we can make a start at therapy by improving the quality of our prose.⁹⁴

À ce sujet, rappelons que l'appendice du roman nous laisse entendre que l'utopie de Big Brother ne s'est pas avérée éternelle, que la dystopie d'Orwell, en bout de ligne n'est plus. Cette conclusion optimiste est portée par l'utilisation d'une langue que nous connaissons et qui agit comme la preuve irréfutable que le novlangue n'a jamais pu se répandre comme prévu. Il y a donc fort à parier que parmi les facteurs qui ont contrecarré l'hégémonie Océanienne, la résistance linguistique y fut pour beaucoup. Ainsi, nous pouvons dire que si le récit de Winston Smith connaît une fin tragique dans la mesure où ce dernier finit par plier et par aimer Big Brother, l'histoire de *1984* connaît quant à elle un dénouement fort différent pouvant même s'apparenter à un *happy ending*. En effet, le narrateur nous montre que la mémoire n'a pas été abolie puisqu'il est capable d'effectuer un retour critique sur le passé en analysant les modalités du novlangue. De plus, nous pourrions avancer que, dans cette optique, le combat de Winston Smith ne fut pas vain, puisque, en nous le racontant, le narrateur laisse sous-entendre que Winston ne fut pas oublié par la postérité et qu'il continue d'exister à la fois dans le passé de la mémoire et dans la résistance de l'avenir. Voilà une preuve supplémentaire, dans la logique du roman, de l'échec de Big Brother à édulcorer le langage pour annihiler toutes les traces mnésiques.

⁹⁴ John Wesley Young, *Totalitarian language*, *op. cit.*, p.28.

CONCLUSION

Depuis 1948, année d'écriture de *1984*, il va de soi que la réalité politique du monde a passablement changé. Toutefois, les dangers encourus par l'éventuel retour d'un régime totalitaire sont toujours d'actualité. 60 ans après l'élaboration du roman d'Orwell, nous nous devons de perpétuer le message qu'il contient, l'avertissement contre les potentialités d'un régime de terreur qui menacerait la dignité humaine. Le rôle de Winston Smith n'est-il pas justement de faire comprendre qu'il en va de la responsabilité de chacun de dénoncer et de combattre les dérapages d'une politique anti-démocratique afin d'assurer à l'humanité la liberté d'évoluer ailleurs que dans le pire des mondes ?

Qualifié le plus souvent de roman d'anticipation ou de science-fiction, le livre d'Orwell est avant tout une œuvre politique mettant en procès un monde déjà existant. Dans ce mémoire, nous avons tenté de dépeindre le mouvement de la dystopie à partir des différentes utilisations de la mémoire que l'on retrouve dans *1984*. Pour se faire, nous avons proposé d'aborder le roman en fonction des principaux régimes totalitaires qui ont jalonné le contexte socio-historique de son écriture. À partir d'ouvrages historiques et sociologiques, nous avons étudié les répercussions de la persécution sur les mémoires individuelle et collective, ainsi que les impacts de ces pratiques sur l'imagination afin de faire ressortir comment les facultés mnésiques, dans un contexte aussi difficile, apparaissent souvent pour l'individu comme le dernier refuge contre la déshumanisation. En décortiquant les différents procédés de manipulation mnémotechniques de l'époque des totalitarismes, nous avons voulu démontrer que les pratiques du Parti imaginé par Orwell ne relèvent pas de la lubie fantaisiste, mais agissent plutôt comme le reflet à peine exagéré de ce qui était déjà une réalité. Dans cet ordre d'idées, nous avons proposé que les événements de la vie de l'auteur, spécialement ses souvenirs liés à la Seconde Guerre mondiale, ont nourri son inspiration pour la rédaction de *1984*.

Nous avons également proposé une analyse du texte en fonction d'une mémoire littéraire. Nous avons ainsi démontré que le texte d'Orwell s'inscrit dans la tradition de l'utopie où les œuvres issues de ce genre se nourrissent constamment de leurs prédécesseurs. En avançant que le protagoniste est lui-même un utopiste œuvrant à l'amélioration des choses dans un monde inhospitalier, nous avons voulu montrer que le roman se développe selon une forme se repliant sur elle-même et s'ouvrant par là vers l'infini. Les différentes formes d'intertextualité, tout comme les procédés de mise en abîme qui pullulent dans *1984*, nous ont ainsi laissé entrevoir la mémoire que l'auteur avait de la tradition de l'utopie particulièrement florissante en Angleterre. Nous avons par conséquent voulu illustrer la réactivation des thèmes et enjeux que l'auteur soulève dans la continuité et la transmission de la mémoire des œuvres marquantes de cette tradition. De plus, il s'agissait de sonder le texte à la lumière du concept d'uchronie afin de reconstruire la temporalité particulière de *1984*. Il est ainsi apparu que le temps est une composante essentielle du texte et que l'appréhension de l'avenir qu'Orwell développe repose sur un jeu complexe avec le passé par la voie de la mémoire qui accrédite une menace palpable et l'inscrit comme horizon nécessaire à la conscience.

Afin de comprendre l'importance que le roman accorde au langage et à l'écriture comme vecteurs mnésiques, nous avons, dans le dernier chapitre de notre travail, examiné les modes de transmission du passé par la surdétermination de l'activité sémiotique que met en scène le texte de George Orwell. Il s'agissait de considérer le but visé par la rédaction des mémoires du protagoniste, mais surtout de concevoir les dangers inhérents à l'épuration sporadique du langage dans l'effacement et l'oubli des signifiés auxquels les mots peuvent renvoyer. Nous avons vu comment les déséquilibres langagiers apparaissent, sous le voile trompeur d'une langue transcendantale se voulant parfaite, comme l'introduction d'un mécanisme de propagande par la déconstruction de la langue et de la mémoire. Dans ce contexte, les activités littéraires auxquelles fait référence le roman sont apparues comme un moyen tangible pour contrecarrer les projets totalitaires en permettant la sauvegarde de l'esprit critique.

Il serait maintenant tentant d'ouvrir notre analyse de *1984* à une étude plus large sur les rapports entre la mémoire et la dystopie tant les schèmes développés par les successeurs d'Orwell sont déjà en puissance dans son roman. La mémoire est en effet si souvent présentée dans les fictions dystopiques comme un échappatoire ou un exutoire à la réalité cauchemardesque et oppressante que nous pouvons en tirer une règle générale : dans un contexte où les dystopies développent l'idée voulant que tout changement politique ou historique est impossible, la mémoire agit comme un rempart assurant la légitimité de l'espoir. En permettant la conservation d'un état de choses passé et différent, la mémoire rend possible le fait d'imaginer un renversement de l'ordre politique dans un avenir plus ou moins lointain. Les souvenirs deviennent alors des points de références à partir desquels la mémoire, alliée à l'imagination, peut générer une révolution et soutenir la critique du présent. Les différentes attaques qu'essuient les facultés mnésiques dans les fictions dystopiques visent donc essentiellement à réduire à néant les derniers bastions de résistance en court-circuitant leurs fonctions comparatives.

Naturellement, notre démarche visait à mettre au jour la critique politique qui sous-tend *1984* en mettant au premier plan le livre d'Orwell comme une œuvre pamphlétaire et un avertissement pour nous prévenir contre les dangers du totalitarisme. Mais contrairement à de nombreux commentateurs contemporains qui considèrent *1984* comme une mise en garde prophétique contre la domination impérialiste américaine (un peu comme si l'Oncle Sam représentait un descendant de Big Brother), nous croyons que le principal legs d'Orwell nous encourage à préserver la littérature, à lire, à écrire et, surtout, à penser. À penser entre autres aux différents moyens pour conserver une mémoire alerte qui gardera vivante la liberté d'imaginer l'avenir. Mentionnons d'ailleurs qu'à la toute fin de l'appendice qui clôt *1984*, le narrateur donne en exemple un extrait de la Déclaration d'Indépendance américaine pour illustrer les dangers d'une langue qui atrophierait la mémoire pour obtenir le contrôle total :

« Nous tenons pour naturellement évidentes les vérités suivantes : Tous les hommes naissent égaux. Ils reçoivent du Créateur certains droits inaliénables,

parmi lesquels sont le droit à la vie, le droit à la liberté et le droit à la recherche du bonheur. Pour préserver ces droits, des gouvernements sont constitués qui tiennent leur pouvoir du consentement des gouvernés. Lorsqu'une forme de gouvernement s'oppose à ces fins, le peuple a le droit de changer de gouvernement ou de l'abolir et d'en instituer un nouveau. »

Il aurait été absolument impossible de rendre ce passage en novlangue tout en conservant le sens originel. Pour arriver aussi près que possible de ce sens, il aurait fallu embrasser tout le passage d'un seul mot : *crimepensée*.¹

L'exemple est éloquent : le novlangue rendrait non seulement impossible le fait de représenter des concepts tels que la liberté ou l'égalité, mais encore la réalisation d'un projet comme la Déclaration d'Indépendance. Il faut comprendre que, dans les faits, le texte de Jefferson précédait la réalité politique des Etats-Unis, que c'est la Déclaration qui créait l'indépendance. En ce sens, il s'agit bel et bien d'une utopie, d'un texte qui engendre du changement en rouvrant l'avenir. C'est précisément cette possibilité que le totalitarisme cherche à annihiler. Un régime de cet ordre ne saurait tolérer l'hypothèse d'une proposition pouvant amener un quelconque changement quant à sa domination du monde. Ainsi, *1984* nous invite à protéger la mémoire, notamment par la littérature, afin que nous puissions nous souvenir de ce que les choses peuvent devenir. Le combat d'Orwell vise par conséquent à garder vivante et alerte une mémoire des possibles pour éviter à l'humanité de se réveiller dans le pire des mondes, sans souvenirs de ce qui a déjà été et sans espoir de jours meilleurs.

¹ George Orwell, *1984*, *op. cit.*, p. 437-438. Les guillemets et italiques sont d'Orwell.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus à l'étude

Orwell, George, *1984*, trad. Amélie Audiberti, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1975 [1949].

Orwell, George, *Nineteen Eighty-four*. Londres, Penguin Books, 1990.

Autres œuvres citées

Adorno, Theodor W., *Modèles Critiques*, Paris, Payot, 1984.

Alkon, Paul K., *Origins of futuristic fiction*. Athens and London, The university of Georgia press, 1987.

Arendt, Hannah, *Le système totalitaire*, Paris, Gallimard, 2002.

Beradt, Charlotte, *Rêver sous le IIIe Reich*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2002.

Bouchard, Guy, Rocque, André, Ruelland, Jacques G., *Orwell et 1984 : trois approches*, Montréal, Les éditions Bellarmin, 1988.

Bouan, Michel, *L'Impensable, l'indicible, l'innommable*, Paris, Éditions Allia, 1999.

Brune, François, *1984 ou le règne de l'ambivalence*, Paris, Lettres Modernes, 1983.

Candau, Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Les Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1996.

Carrère, Emmanuel, *Le détroit de Behring*, Paris, P.O.L., 1986.

Crick, Bernard, *George Orwell Une vie*, Paris, Éditions Balland, 1982.

Deleuze, Gilles, *Pourparlers 1972-1990*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990.

Dufour, Dany-Robert, *L'Art de réduire les têtes*, Paris, Denoël, 2003.

Dumont, Fernand, *L'Àvenir de la mémoire*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1995.

- Freud, Sigmund, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F., 1971 [1927].
- Gottlieb, Erika, *Dystopian Fiction East and West. Universe of Terror and Trial*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001.
- Halbwachs, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 [1925].
- Kekenbosch, Christiane, *La mémoire et le langage*, Paris, Éditions Nathan, 1994.
- Kundera, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1987.
- Marcuse, Herbert, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Les Éditions de minuit, 1968.
- More, Thomas, *L'Utopie*, trad. Marie Delcourt, Paris, Flammarion, 1987.
- Noël, Bernard, *La castration mentale*, Paris, P.O.L., 1997.
- Orwell, George, *Hommage à la Catalogne*, Paris, Éditions Ivrea, 1982.
- Platon, *La République*, trad. G. Leroux, Paris, Flammarion, 2002.
- Rabau, Sophie, *L'intertextualité*, Paris, Flammarion, GF-Corpus, 2002.
- Regard, Frédéric, *1984 de George Orwell*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 1994.
- Robin, Régine, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.
- Rubin Suleiman, Susan, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Puf, 1983.
- Salmon, Christian, *Verbicide*, Paris, Éditions Climats, 2005.
- Samoyault, Tiphaine, *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan, coll. « 128 », 2001.
- Scheer, Léo, *La société sans maître*, Paris, Éditions galilée, 1978.
- Servier, Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées NRF », 1967.
- Sofsky, Wolfgang, *Traité de la violence*, Paris, Gallimard, 1996.
- Steinhoff, William, *George Orwell and the Origins of "1984"*, Ann Arbor: Univ. of Michigan Press. 1975.
- Swift, Jonathan, *Voyages de Gulliver*, Paris, Gallimard, coll. « Le livre de poche », 1964.

Todorov, Tzvetan, « La mémoire devant l'histoire », *Terrain*, 25, septembre 1995.

Todorov, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995.

Trousseau, Raymond, *D'utopie et d'Utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Trousseau, Raymond, *Voyages au pays de nulle part*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999.

Wesley Young, John, *Totalitarian language*, Charlottesville and London, USA.
University Press of Virginia, 1991.

Zamiatine, Eugène, *Nous autres*. Trad. Cauvet-Duhamel, Paris, Gallimard, 1971.